

— I R E N E A D L E R —

SHERLOCK LUPIN & MOI

PARTIE *de* CHASSE MORTELLE

Londres

1871



ALBIN
MICHEL
JEUNESSE

Irene Adler

Partie de chasse mortelle

Traduit de l'italien par
Béatrice Didiot

Albin Michel Jeunesse

JOHN ROUND & SONS



THE LARGEST SPOON AND
FORK MAKERS IN THE WORLD

MANUFACTURERS OF ALL KINDS OF
ELECTRO-PLATED CHINA, BRASS, AND
STEEL SPOONS AND FORKS.

Gold, Silver, and
Ironware Exported
in the Provinces.

Presented in the Exhibition
of London & New York.



JOHN ROUND & SONS
115, ROXBURY PARKWAY, LONDON, N. W.

EVERY & FREEMAN'S



CARTON
CLEANING
AND
REPAIRING
WORKS.

No. 1, Church Lane, Chancery Lane, London, W.C.

1893 and 1894.

PALE HORSE INN

GRAND OPENING TRIP

A. DUNWICK & CO'S PERFECT LEVEL SEAT



A. DUNWICK & CO. SADDLERS, 40, WHITECHAPEL LANE, LONDON.

First-class Quality
Guaranteed.

Dr. SCOTT'S ELECTRIC CURLER.

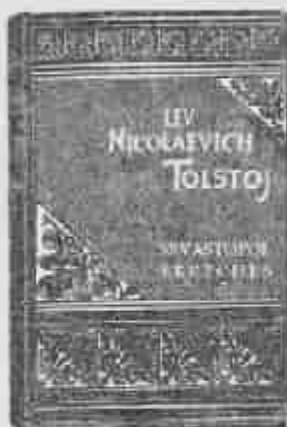
First-class Quality
Guaranteed.

50c.

The SCOTT'S ELECTRIC CURLER is a new and improved curling iron, and is the only one of its kind in the market. It is made of the finest materials, and is guaranteed to last for years. It is the only one of its kind in the market.

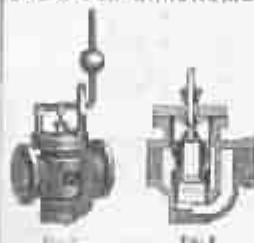
Dr. SCOTT'S ELECTRIC TOOTH BRUSH. 50c.

The SCOTT'S ELECTRIC TOOTH BRUSH is a new and improved tooth brush, and is the only one of its kind in the market. It is made of the finest materials, and is guaranteed to last for years. It is the only one of its kind in the market.



The above goods are imported by
MONSIEUR SA

H. B. MERRILL'S
BALANCED CHRONOMETER AND REGULATOR VALVES



GUNPOWDER



The Finest in the World for producing a Brilliant and Lasting Polish without Scratching. Send for Sample.

Dr. J. E. H. B. 108, REGENT STREET, W., and 64, CHANCERY LANE, LONDON, E.C.

Tous les noms, personnages et caractéristiques contenus
dans ce livre, copyright Atlantyca S.p.A.
sont licenciés exclusivement par Atlantyca S.p.A.
dans leurs versions originales. Leurs versions traduites et/ou adaptées
sont également la propriété de Atlantyca S.p.A.
Tous droits réservés.

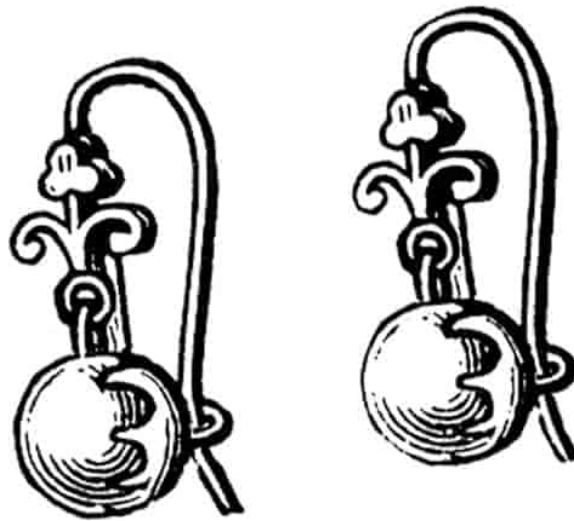
Titre original : SHERLOCK, LUPIN & IO
CACCIA ALLA VOLPE CON DELITTO (Première publication : éditions Piemme S.p.A.,
2015) © 2015, Atlantyca Dreamfarm s.r.l. International rights © Atlantyca S.p.A., via
Leopardi 8,
20123 Milan, Italie

foreignrights@atlantyca.it – www.atlantyca.com
© 2020, Éditions Albin Michel pour la traduction française Texte de Pierdomenico
Baccalario et Alessandro Gatti Illustrations de Iacopo Bruno
Tous droits réservés, y compris droits de reproduction
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

ISBN : 978-2-226-45637-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Journées grises



J'attendais l'arrivée du mois de mars comme on attend son sauveur ou, lorsqu'on est une fille animée par des principes bien plus simples que les miens, son futur mari.

Après un automne plaisant et doux, j'en étais venue à penser que le climat anglais n'était peut-être pas aussi exécrationnel qu'on le disait ; puis, telle une araignée, l'hiver 1872 m'avait retenue dans sa toile, et ses journées mornes, brumeuses, interminables m'avaient fait sombrer dans la tristesse.

Tristesse que ni le spectacle des lumières s'allumant, l'une après l'autre, dans les rues noires de Londres, ni les fous rires avec mes

amis, pas si fréquents en vérité, ne suffisaient à chasser. Le problème n'était ni l'obscurité ni le froid qui pinçait le visage. C'était autre chose : des eaux boueuses de la Tamise s'exhalait une grisaille implacable et engourdissante, la même qui montait des cheminées d'usine et dégoulinait des branches nues des arbres de Hyde Park. Les fiacres semblaient se déplacer plus lentement, et des portes entrouvertes des pubs s'échappait non plus le tintement ininterrompu des chopes de bière, mais un murmure triste, porteur d'indéchiffrables présages.

Si j'y avais consacré un peu de temps, peut-être aurais-je compris d'où me venaient de telles impressions, mais, à vrai dire, je n'y vois clair que maintenant, bien des années après, et avec, derrière moi, l'expérience de la vie qui a été la mienne. Une vie semée de dangers et de va-et-vient entre deux continents. Toujours est-il qu'en cet oppressant mois de février, tout me paraissait immobile, figé, mort ; même mon rêve de devenir chanteuse lyrique se heurtait à une réalité sans éclat : dans le fond, je n'étais que l'une des nombreuses filles de bonne famille qui pouvaient se permettre de prendre des cours auprès de Mlle Langtry, rien de plus.

Heureusement, il y avait M. Nelson, prompt à me prêter des livres que je dévorais et qui bien souvent me sauvaient d'un ennui abyssal. Horatio Nelson, notre majordome. Mais peut-être n'est-ce pas ainsi qu'il convient de le présenter : après tous les secrets que nous avons partagés, je le considérais plutôt comme mon complice à l'intérieur du cercle familial. Ses choix de lecture élargissaient mon horizon littéraire, qui, s'il n'avait tenu qu'à Mme Symonds, ma professeure de lettres, se serait limité à John Milton, Alexander Pope et Samuel Richardson.

M. Grimston, le précepteur que mon père m'avait choisi, avait entrepris, quant à lui, de m'enseigner non plus seulement les

mathématiques, mais aussi le latin et le grec. Durant les quatre heures hebdomadaires dont il disposait, le brave homme essayait de me convaincre de l'intérêt d'apprendre *rosa*, *rosa*, *rosam*, *rosae*, etc., etc., avec un succès pour le moins modeste.

Mais, ainsi que je le disais, la cause de mon inattention et de ma tristesse n'était pas difficile à identifier : comme souvent lorsque la souffrance paraît à la fois inexplicable et enracinée, c'était du côté de la mère qu'il convenait de chercher. Ma mère, ou plutôt mes deux mères. Geneviève, la maman que j'avais perdue et dont l'absence me pesait chaque jour davantage, même si, tout le temps que je l'avais connue, jusqu'à cette soirée fatale à Paris, nous avions eu du mal à nous entendre. Et ma véritable mère, Alexandra Sophie von Klemnitz, aussi douce qu'imperturbable et qui, faute de pouvoir me révéler la raison pour laquelle elle m'avait abandonnée, ne m'avait raconté ni son histoire ni la mienne. Malgré cela, Sophie s'était jointe à nous pour le Nouvel An, à l'invitation de mon père, qui avait voulu me faire plaisir. Et il y était parvenu, la fête s'était passée dans une atmosphère chaleureuse et gaie, mais ma mère et moi ne nous étions pas vraiment parlé, et j'avais fini par accepter l'idée que les secrets et la distance qui subsistaient entre elle et moi tenaient à la manière dont elle entendait me protéger – de quoi ? La question revenait souvent et avec force dans mes pensées.

Quoi qu'il en soit, je possédais un nouveau bijou : une paire de boucles d'oreilles garnies de perles d'un rose ravissant, qui s'accordait à merveille avec le bracelet en opale que Sophie m'avait fait parvenir quelques jours plus tôt et le camée qu'elle m'avait offert pour Noël, l'année précédente. Autant de merveilles qui gisaient au fond du tiroir réservé à la correspondance de mon secrétaire.

Celui-ci se trouvait être un joli meuble en bois clair, dont les nombreux petits tiroirs étaient répartis de part et d'autre d'un plateau

tendu d'une pièce de cuir vert encadrée d'un filet doré. Je pouvais y ranger ma plume et mon encrier, mes crayons et mes coupe-papiers, et c'était là que je m'installais pour noircir des pages et des pages de pensées qui, aussitôt couchées sur le papier, se dispersaient telles des volutes de fumée.

Quand je me postais à ma fenêtre, je voyais de nombreux toits, les uns derrière les autres, qui me faisaient penser aux dos des poissons alignés sur les étals d'un marché. Et lorsque j'écartais les rideaux et scrutais les trottoirs, je m'amusais à prêter à chaque passant des intentions cachées. Si un homme levait les yeux vers une fenêtre, c'était un voleur qui préparait son prochain coup. S'il touchait son chapeau, il envoyait un message secret à un complice placé de l'autre côté de la rue. Si une jeune fille lâchait son parapluie, emporté par une bourrasque, c'était pour effleurer en public la main du garçon (dans les faits, son amoureux) qui s'était précipité pour le rattraper. Un passe-temps qui donnait à voir, on ne peut plus clairement, l'effet que produisaient sur moi tant la fréquentation de Sherlock Holmes, qui avait développé mon sens de l'observation, que celle d'Arsène Lupin, qui m'avait appris à me méfier des apparences.

Mais ce que j'étais loin d'imaginer, en ce sombre mois de février, était ce qui se passait réellement à quelque distance de chez moi. Aujourd'hui encore, j'ai beau essayer, j'ai du mal à y croire.

Tel est le véritable point de départ de cette histoire. Un crime dont je ne fus pas témoin, mais qui, d'après ce qu'en révélèrent les faits, pas moins terribles, survenus plus tard, dut se dérouler plus ou moins comme je vais le raconter.

Deux ombres dans la brume



Le brouillard était épais et dense. Telle l'une de ces pâles créatures qui n'existent que dans les rêves, il flottait entre les eaux de la Tamise et les lumières des rares bateaux amarrés là. La nuit était tombée, mais ni la lune ni les étoiles n'étaient visibles, au point que leur présence semblait incertaine. Deux hommes marchaient

d'un pas lent le long d'entrepôts en ruine. Tout ce qui restait des vieux bâtiments était des murs branlants et cariés aux fenêtres brisées. Le chemin était bordé d'un ruban de boue brillante, ainsi que d'arbres squelettiques et noirs comme du charbon. Entre les deux promeneurs régnait un silence presque intime. Tous deux se connaissaient, mais ne semblaient prendre aucun plaisir à se parler. Si une quelconque lueur avait éclairé leurs visages et qu'au même moment un passant les eût croisés, il aurait entrevu deux êtres passablement éprouvés, dont l'un en proie à un épouvantable tic qui lui faisait écarquiller l'œil droit, tandis que le gauche, épuisé, demeurait fermé. Mais, pour son salut, aucune lumière ne perçait la nuit opaque, et le rendez-vous avait été fixé dans ce lieu précisément parce que personne n'y venait.

– On ne peut pas continuer comme ça... murmura l'homme à l'œil démesurément ouvert. Regarde à quelles extrémités nous sommes réduits ! J'ai vendu ma maison, et bientôt ce sera au tour de mon cabinet... Tu veux vraiment que je m'installe... ici ?

– Quel mal y a-t-il à changer d'air ? répliqua l'autre, qui marchait quelques pas derrière lui. Moi-même...

– TOI ?! cria le premier en crachant un jet de salive acide puant la bière. TOI... QUOI ? Tu n'as aucune idée de ce que l'on éprouve quand on perd tout ! Une chose, puis une autre, comme... des parties du corps qui pourrissent et se détachent de soi. Comme... comme... si, tout à coup, on devenait un lépreux !

– S'il te plaît...

– UN LÉPREUX, oui ! répéta l'homme affligé du tic en chancelant. Et tu sais pourquoi ? Pourquoi tout s'est mis à pourrir ?

– Non, mais tu vas me le dire, répliqua son interlocuteur en s'arrêtant.

Il se tenait si près du fleuve qu'il pouvait entendre l'eau clapoter près du bas de son manteau, éclaboussé de boue.

– À cause de toi ! Parce que TU es pourri ! Et moi avec toi ! Je n'aurais pas dû...

– Quoi ? l'interrompt l'autre dans un souffle. Qu'est-ce que tu... n'aurais pas dû ?

– Accepter, murmura le premier avant de baisser la tête et de se laisser aller à d'interminables sanglots. Jamais... je n'aurais dû... accepter...

Son compagnon le laissa pleurer et hoqueter sans broncher, puis, quand il l'entendit essuyer son visage avec sa manche, il répondit :

– Peut-être, mais tu l'as fait.

– Oui, c'est vrai oui ! Je t'ai suivi dans ton projet insensé... mais maintenant que j'en vois les conséquences... jusqu'aux plus graves... je te demande de faire marche arrière !

– Ah oui ? Et pour nous retrouver où ? À la guerre, peut-être ?

– RENONCER ! AVOUER CE QUE NOUS AVONS FAIT ! Et... et... nous débarrasser de cette pourriture qui nous ronge ! Tu ne sens donc pas cette puanteur autour de nous ?

– C'est la Tamise, répondit l'autre, imperturbable.

– NON ! C'est notre odeur ! La mienne ! Celle que je traîne depuis que je t'ai écouté, que je t'ai cru, que nous t'avons TOUS cru ! Mais je n'ai pas l'intention de continuer ! Je ne veux plus vivre comme ça !

– C'est bien pour ça que je t'ai proposé ce rendez-vous.

– En pleine nuit, dans un endroit où même un chien errant n'irait pas s'aventurer ! Comme si nous étions deux brigands de la pire espèce ! Ne pouvait-on pas se voir à mon cabinet, comme la dernière fois ?

– Pour deux intrigants dans notre genre, ce lieu me paraît plus approprié, tu ne trouves pas ?

L'homme au tic renifla bruyamment, puis hocha vigoureusement la tête.

– Alors, que proposes-tu ? marmonna-t-il d'une voix indécise tout en tournant le dos à son acolyte pour scruter les alentours.

– De te donner satisfaction ! répondit l'autre en glissant la main sous son manteau pour empoigner un long couteau attaché à sa ceinture.

– Tu veux bien avouer, c'est vrai ?

– Je pensais plutôt à ton autre souhait...

– Comment ça ?

Le manteau ourlé de boue claqua comme l'aile d'un corbeau dans la nuit, et celui qui le portait se jeta sur son compagnon en l'attrapant par le revers. Puis, l'arme au poing, il le poussa par terre.

– Tu ne veux plus vivre de cette manière ? siffla-t-il en s'asseyant à califourchon sur son complice. Pas de problème !

Il lui assena un premier coup.

– Dis...

Un deuxième.

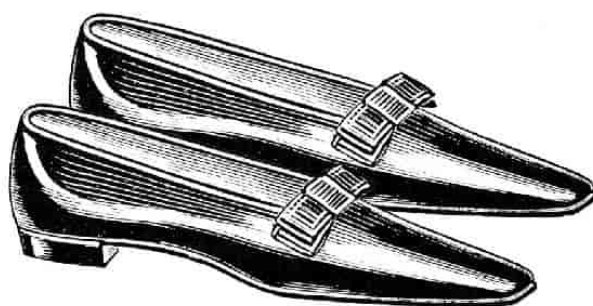
– ... adieu...

Un troisième.

– ... à la vie !

Puis il fit basculer le corps de sa victime dans le fleuve.

Un départ peu enthousiasmant



– Voilà qui est intéressant ! s'exclama Sherlock Holmes, le lendemain, dans la salle de la *Shackleton Coffee House*, où mes amis et moi avions l'habitude de nous retrouver.

Comme souvent, on ne distinguait que le sommet de sa tête qui, pour le reste, disparaissait derrière les pages grandes ouvertes de la dernière édition du *Times*. Ses mains fines et parfaitement entretenues et ses pieds chaussés de godillots fatigués mais ressemelés de frais étaient les seules autres parties de sa personne que l'on pouvait voir.

– Encore l'un de ces entrefilets qui n'intéressent que toi ? s'enquit Arsène Lupin.

Il était assis à côté de lui mais, à la différence de Holmes, il avait tourné son fauteuil défoncé de manière que tout le monde puisse le voir – ou que personne ne puisse l'ignorer. Et depuis l'accoudoir sur lequel il était perché et balançait une jambe drapée dans un tissu à rayures grises et noires (hors de prix) au bout de laquelle pointait

une chaussette, qui ne pouvait être qu'en soie, et un mocassin parfaitement ajusté, il renvoyait chacun des regards qu'on nous lançait d'un air si effronté qu'il en paraissait franchement arrogant. Après avoir enfin abandonné la fausse moustache qui lui avait permis, trois mois durant, de se faire passer pour toute une série de personnages dont le seul point commun était leur accent parisien, il était redevenu le phénoménal risque-tout que je connaissais bien. Et pendant que Sherlock cherchait, dans son coin de journal, les détails de la nouvelle qu'il avait découverte, Lupin s'adonnait à la chasse : dès qu'il reconnaissait un pas féminin, ses beaux yeux sombres se mettaient très discrètement en mouvement.

D'un geste de prestidigitateur (et dans un grand bruissement), Sherlock replia son journal en quatre et, tout en souriant, me coula un regard dans lequel se lisait un mélange d'orgueil et de soulagement. C'était sa manière de saluer le fait qu'une fois de plus j'étais là, avec eux, et qu'en plus de tolérer leurs manies, je les trouvais impayables.

– Qui n'intéressent que moi ? Pas vraiment, mon cher ! Cette nouvelle est de celles qui se répandent jusqu'à Paris...

Arsène se pencha sur son fauteuil pour attraper son journal, mais je fus plus rapide.

– *Meurtre au bord de la Tamise...* commençai-je à lire.

Il s'agissait du gros titre à la une.

– *Aujourd'hui, à l'aube, le docteur Timothy Beresford, respectable médecin de la capitale, a été retrouvé mort le long du fleuve, dans la zone sordide de Jacob's Island...*

Relevant les yeux, je commentai :

– Si c'était vraiment un homme respectable, on se demande ce qu'il faisait là-bas !

– Bien vu ! renchérit Arsène. La nuit, les médecins comme il faut restent chez eux, bien au chaud.

– Sauf quand on leur demande de venir en urgence... souligna Sherlock. Mais rien ne laisse penser que c'était le cas. Continue, Irene.

Je lus le début de l'article en diagonale, puis résumai :

– *Carrière exemplaire, participation à la guerre de Crimée, décoré avant d'être rendu à la vie civile, cabinet très couru dans Amwell Street.*

– Ce n'est pas à côté, mais si vous avez envie de faire une promenade... proposa Arsène, les mains croisées sous le menton.

Veuf, sans enfants... plusieurs coups de couteau... emporté par le courant sur une courte distance... un crime d'une violence inouïe... l'arme : un poignard à lame longue, selon toute vraisemblance... poursuivis-je mentalement jusqu'à parvenir à la conclusion, qui allait de soi et que je lus à voix haute :

– *La police nage en plein brouillard.*

– Ça, on s'en doutait ! ricana Arsène.

Regardant notre ami qui n'avait pas bougé d'un cil, il ajouta :

– C'est pour ça que cette histoire t'intéresse, Sherlock ? Tu voudrais qu'on se penche sur le cas du docteur...

– Beresford, lui soufflai-je.

– Non, répondit posément notre ami, devenu songeur. Le moment ne me semble pas approprié ; ce serait même franchement mal venu, tu ne trouves pas ?

Je levai les yeux en souriant. Étais-je vraiment l'objet de l'une des rares attentions de Sherlock Holmes ?

– Nous ne saurions commencer à enquêter sans Irene.

Pas de doute, il était dans l'un de ses exceptionnels moments de gentillesse !

De fait, j'étais sur le point de quitter Londres. Je devais prendre le train, l'après-midi même, pour le Devon, où il était prévu que je passe quelques jours avec mon père et l'un de ses amis de jeunesse. Une perspective qui était loin de m'enchanter ; mais si la grisaille londonienne me pesait, elle avait un effet encore plus nocif sur mon père. Les mois passant, je l'avais vu se consumer comme une chandelle. Même s'il restait actif, il semblait dépourvu de la moindre énergie : il ne s'énervait plus quand la Bourse était en berne et n'ironisait plus face aux plats que Mlle Fowler nous servait pour le dîner. Enfin, il avait pris du poids, de la mauvaise graisse, comme cela arrive quand on dort peu et qu'on se fait trop de souci, son regard paraissait fuyant et ses cheveux étaient plats.

– Bien sûr que non, confirma Arsène. Tant que tu seras dans le Devon, Sherlock et moi ne ferons rien pour essayer d'en savoir plus sur cette affaire ou tout autre crime non résolu...

– Mmmh... je me demande si je peux vous faire confiance...

– Non seulement tu le peux, mais tu le dois ! s'anima-t-il. Et nous comptons sur la même courtoisie de ta part, si jamais tu venais à croiser... que sais-je... le célèbre étrangleur d'Hemyock !

Je le fixai, passablement amusée. Arsène n'avait pas cité n'importe quelle localité, mais le village où je passerais ces quelques jours de vacances. Hemyock, un lieu presque impossible à trouver, même sur les cartes les plus détaillées. Or j'étais certaine de ne jamais avoir prononcé son nom devant mes amis.

– Intéressant... répliquai-je. Pourrais-je savoir comment tu sais ça ?

Arsène arrêta de balancer sa jambe et me dévisagea avec un air que je lui connaissais bien : celui du petit garçon surpris en train de faire une bêtise.

– Ça quoi ? s'enquit-il en affichant la plus complète innocence.

– Le nom du village. Je ne vous l’ai jamais dit !

– Aïe aïe aïe... commenta Sherlock, qui avait tout compris et savourait d’avance ce qui allait suivre.

Le visage d’Arsène vira au rouge.

– Peut-être le bon Horatio...

– Ou bien... ?

– Ou bien... sécha-t-il. Ah, non, voilà ! L’autre jour, je suis passé du côté de chez toi et me suis retrouvé, complètement par hasard, nez à nez avec votre cuisinière, comment s’appelle-t-elle déjà ?

– Arsène ! Es-tu en train de me dire que tu as interrogé Mlle Fowler pour savoir où je pars ?

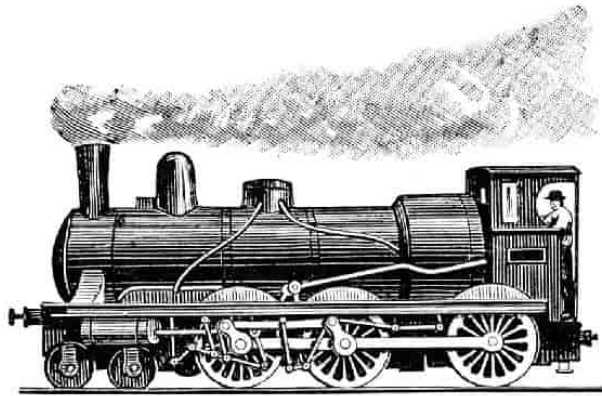
Sherlock s’esclaffa, mais son hilarité fut de courte durée.

– Ne fais pas le malin ! lui lança Arsène. Veux-tu que je lui parle de ta tenue de facteur ?

– Une tenue de facteur ?! Pour quoi faire ? m’étonnai-je.

Loin de vouloir me répondre, notre ami retira ses pieds de la table basse, se leva et, après s’être excusé de ne pas pouvoir m’accompagner à la gare Victoria, sortit de la *Shackleton Coffee house*.

Deux livres pour un voyage



– **D**onc... on se voit dans une semaine, conclut Arsène Lupin en s'arrêtant dans le vaste hall de la gare.

Il avait l'air contrarié ou faisait tout pour le paraître. Nous étions plongés dans le brouhaha des voyageurs et, de temps à autre, une locomotive lâchait un jet de vapeur assourdissant. Sur le quai numéro 5, où stationnait mon train, les porteurs chargeaient les dernières valises. Je crus apercevoir M. Nelson parmi les personnes qui attendaient à proximité, mais il y avait un tel va-et-vient que je ne pouvais en être sûre. Mon père, lui, devait déjà être assis à l'intérieur de notre wagon.

– Le temps passera vite, tu verras... répondis-je à mon ami en ne le pensant qu'à moitié.

Je me sentais étrangement nerveuse, comme si je partais pour autre chose qu'un bref séjour à la campagne. Sans raison particulière, j'ajoutai :

- Même sans moi, vous trouverez bien à vous occuper.
- Oui, bien sûr. Sauf si...

Arsène haussa les épaules, comme si la chose n'avait pas grande importance, puis murmura dans un soupir :

- ... sauf si mon père me rend visite, cette semaine.
- Ma foi, c'est une bonne nouvelle, non ? Depuis quand ne l'as-tu pas vu ?

– Justement, faut-il vraiment qu'on se voie ? Enfin, qui vivra verra...

Sur ces mots, il retrouva le sourire et revint au spectacle qu'offraient le quai et les porteurs. L'ombre qui avait voilé son regard à l'évocation de Théophraste Lupin, artiste de cirque au passé trouble, avait déjà disparu, et ses yeux brillaient comme jamais.

– Si la campagne n'est pas aussi enthousiasmante qu'on le dit... et que tu as envie de sensations fortes...

Il plongea la main dans la poche du long manteau bleu dans lequel il s'était pavané pendant tout l'hiver et en sortit un livre, qu'il me tendit.

- Traître ! entendit-on au même instant.

Tournant la tête, nous découvrîmes, non sans surprise, notre ami Sherlock Holmes.

- Que fais-tu ici ? l'interpella Lupin.
- La même chose que toi, semble-t-il !

Holmes nous rejoignit, un livre à la main. Quand Arsène le vit, il essaya de fourrer le sien au fond de sa poche.

- Fais voir !
- Tu as dit que tu ne viendrais pas, éluda Arsène.

– Et toi que l'idée de lui offrir un livre pour son voyage était complètement ridicule ! contre-attaqua Sherlock.

– Tout dépend du livre !

– Ou de la bonne foi de celui qui parle !

Ils me faisaient penser à deux vieux jars qui se prennent le bec pour avoir la meilleure place à l'ombre du saule pleureur !

Quand j'eus compris ce qui se passait, je ne pus me retenir de rire.

– Stop, les garçons ! lançai-je en m'interposant entre mes deux chevaliers servants, qui s'étaient mis à gesticuler d'un air menaçant.

Immédiatement, je me trouvai prisonnière de leurs bras tendus et les entourai des miens pour les faire cesser. L'une de mes joues frôlait le nez de Sherlock, l'autre le menton d'Arsène. Serrant leurs dos maigres et tendus, je les maintenais à distance, tout en les empêchant de s'écarter.

– Il avait dit...

– C'était...

– Et il a osé...

– ... mon idée !

Un instant encore, Holmes et Lupin continuèrent à se débattre.

– Les garçons ! répétais-je à mi-voix. Je suis ravie que vous soyez venus me dire au revoir. Mais je ne pars pas pour toujours. Il s'agit juste de quelques jours de repos... moins pour moi que pour mon père.

À ce moment seulement, ils semblèrent s'apercevoir de notre singulière proximité, au beau milieu de la gare Victoria. Trahissant leur gêne, leurs corps se crispèrent.

– Et surtout, je suis très contente que chacun de vous m'ait apporté un livre... ajoutai-je en lâchant prise pour leur permettre de se libérer.

Je regardai Sherlock, puis Arsène, et poursuivis :

– En espérant que ce ne soit pas le même !

– Ça m'étonnerait ! dit Sherlock.

– Aucune chance, renchérit Arsène.

Derrière nous, un train siffla. Et une voix que je reconnus comme celle de M. Nelson appela :

– Mademoiselle Irene ? Mademoiselle Irene !

– Pourrais-je avoir... mes cadeaux ? demandai-je à mes amis, raides comme des gardes de Buckingham Palace.

Sherlock et Arsène me tendirent leurs livres – tous deux reliés de cuir rouge –, la couverture tournée vers le bas, ce qui les poussa à échanger un regard.

Je pris les deux ouvrages, les retournai et souris.

– Alors ? s'enquit Arsène. Deux fois le même ?

– Traître ! répéta Sherlock.

– Du calme ! Non, ils sont différents, les rassurai-je. Ce qui vaut mieux pour moi, quand on sait combien la campagne peut être ennuyeuse !

– Peut-être, mais... récidiva Lupin.

– Chhhut ! Plus de chamailleries ! le coupai-je en fronçant les sourcils de manière comique.

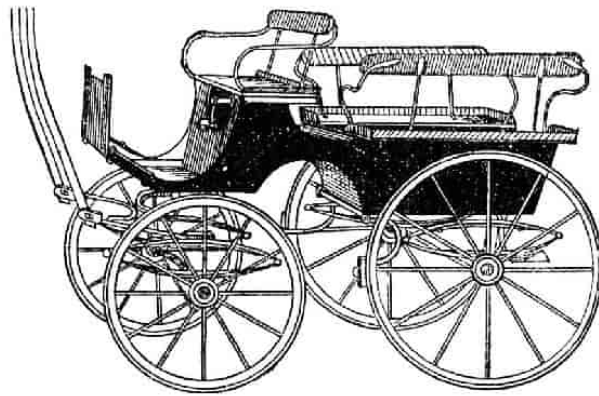
Le cœur léger comme une plume, j'ajoutai :

– Vous êtes... deux amours !

Après quoi, tout en faisant disparaître les deux livres à l'intérieur de mon manteau, je déposai un long baiser sur la joue de l'un puis sur celle de l'autre.

Enfin, je me retournai et, débordant de joie comme cela ne m'était pas arrivé depuis le début de l'année, je m'élançai le long du quai, en direction de la voix tonnante de M. Nelson.

Direction : le Devon



– **R**egardez, Horatio ! Regardez cette nouvelle ! s'exclama mon père, peu après, en froissant le journal qu'il était en train de lire.

Malgré les protestations de M. Nelson, qui estimait que sa place était dans un autre wagon, nous voyagions tous les trois dans le même compartiment à quatre places. Les dernières maisons des faubourgs de Londres défilaient paresseusement, et plus nous approchions de la campagne, plus le ciel devenait limpide. Pourtant, il était déjà près de trois heures : d'ici à une heure ou deux, il ferait nuit. Voilà qui semblait donner raison à certains experts, selon lesquels l'éternel mauvais temps de Londres venait de toutes les fumées qui stagnaient dans l'air.

Pourvu que Papa ne s'intéresse pas, lui aussi, à la nouvelle du meurtre du docteur Beresford, pensai-je. Mais à mon grand soulagement, ce n'était pas le cas. Leopold venait de lire un entrefilet annonçant que Mme Charlotte E. Ray avait décroché son diplôme de droit à l'université d'Howard (États-Unis), ce qui était une première pour une femme.

M. Nelson lut les quelques lignes et hocha la tête d'un air satisfait, sans faire de commentaire.

– Le progrès, Irène ! L'humanité...

Leopold pinça son menton entre le pouce et l'index et s'absorba dans la contemplation du paysage, sans plus bouger, comme s'il avait eu besoin de soutenir sa mâchoire. Puis, renonçant à suivre le cours désordonné de ses pensées, il me demanda :

– Et toi, que lis-tu ?

– Moi, euh... bredouillai-je, embarrassée.

Les livres de mes amis étaient posés, l'un à côté de l'autre, sur le siège libre, et l'un des deux au moins pouvait être considéré comme inapproprié pour une fille de mon âge.

– Moi, monsieur, j'attaque *Varney le vampire, ou Le Festin de sang* de James Malcolm Rymer, mentit M. Nelson avant même que je puisse continuer.

Comme prévu, mon père grimaça de dégoût.

– Mon Dieu, Horatio... Comment peut-on se farcir le crâne avec de telles bêtises ?

– Simple passe-temps, monsieur Adler. Cette lecture n'a d'autre objectif que de me distraire.

Leopold acquiesça, mais rien que le fait que l'on puisse lire pour le plaisir le dépassait.

M'empressant de soulever le second livre, je répondis :

– Et moi, *La Dame en blanc* de William Wilkie Collins. L'histoire se passe à la campagne...

– Vu notre destination, voilà qui tombe bien, répliqua mon père.

Certes, mais, dans ce roman, campagne ne rimait guère avec tranquillité, ce que je me gardai bien de révéler à Papa.

Tandis que le train poursuivait sa course en pleine verdure, je plongeai dans mon livre en me demandant lequel de mes deux amis me l'avait offert. Une phrase me fit si forte impression que je laissai une annotation dans la marge. Tout comme moi ces semaines-là, le héros avait « la troublante sensation d'avoir soudain rompu avec le passé, sans avoir acquis cependant aucune certitude quant au présent ou à l'avenir ». Je n'aurais pas mieux décrit mon état d'esprit après la récente visite de Sophie.

J'avais vraiment besoin de changer d'air. Besoin d'arbres, de forêts, de buissons et d'animaux courant se cacher derrière des troncs moussus, avant d'observer les humains avec cette peur mêlée de surprise qu'éprouvent les bêtes à l'égard de notre espèce.

– Horatio ? Puis-je te poser une question ? demandai-je à notre majordome quand le train se mit à ralentir considérablement.

– Bien sûr, mademoiselle Irene.

– Ces derniers jours, aurais-tu par hasard croisé Sherlock Holmes... ?

Voyant mal ce que je pourrais ajouter, je m'arrêtai là.

– Déguisé en facteur ? termina pour moi M. Nelson. Non, mademoiselle Irene, en aucun cas.

Près de Taunton, le train s'immobilisa, victime d'une panne qui nous causa deux heures de retard. Quand enfin nous parvînmes à destination, nous fûmes les seuls à descendre. La gare d'Hemyock n'était rien de plus qu'une maisonnette baignant désormais dans l'obscurité.

La nuit était si noire que nous dûmes faire un effort pour distinguer la petite calèche stationnée de l'autre côté de l'esplanade qui s'étendait devant le bâtiment. De sa banquette montaient de paisibles ronflements : visiblement, le cocher envoyé par notre hôte avait renoncé à guetter notre train pour piquer un somme, enroulé dans une couverture.

M. Nelson entreprit de le réveiller énergiquement. Quand le malheureux ouvrit les yeux et vit, penché sur lui, un grand homme massif, il se crut descendu en enfer. Puis, revenu de sa surprise, il se répandit en excuses et nous fit mille courbettes, avant d'insister pour charger seul chacun de nos bagages. M. Nelson se garda bien de l'en dissuader. Après cela, nous nous engageâmes le long d'une petite route dépourvue de tout éclairage et bordée de hautes haies, qui, selon toute vraisemblance, cachaient de vastes prés couronnés d'arbres séculaires.

Puis nous suivîmes un sentier dont la végétation se rejoignait au-dessus de nos têtes, formant une sorte de galerie piquée d'étoiles. Enfin, nous traversâmes ce qui devait être le village d'Hemyock, lequel comprenait, en tout et pour tout, une poignée de maisons en pierre aux hautes cheminées fumantes, une auberge, dont la salle, éclairée aux chandelles, dégageait un air de fête, et un ruisseau, dont les eaux murmuraient au-delà d'un pont en arc. Tout autour s'étendaient des collines qui se détachaient à peine du ciel limpide et noir. Seule une grande et belle maison, éclairée par des feux, était nettement visible.

– Vous voyez cette demeure derrière nous ? C'est Ashfield Hall, la résidence de Lord Inglethorpe, nous apprit le cocher.

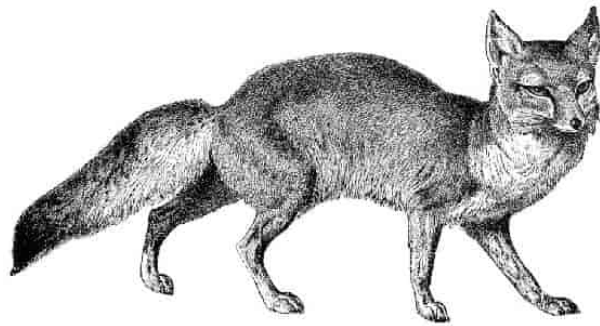
– Prêt à recevoir des invités, on dirait, fis-je observer.

– Pas encore, mais j'imagine qu'il met la dernière main aux préparatifs... rectifia mystérieusement le cocher en menant le cheval

vers une vaste grille qui donnait sur une allée en gravier.

Quelques minutes plus tard, la calèche s'arrêta devant la belle maison de campagne de notre hôte.

Un homme soporifique



Sur le pas de la porte apparut le majordome, dont le visage arborait ce mélange de morosité et de respect qui caractérise les domestiques anglais.

Bien que sa fonction l'obligeât à rester impassible en toute circonstance, il haussa un sourcil à la vue de M. Nelson. Sûrement l'aspect de notre fidèle Horatio avait-il encore de quoi surprendre dans des terres aussi isolées ; de fait, pendant notre séjour à Hemyock, je ne pus manquer d'observer combien son maintien impeccable et son élégance discrète surpassaient en noblesse les manières affectées du personnel de la maison et de notre hôte lui-même.

Conscients de notre retard, nous nous laissâmes conduire à travers une succession de pièces sombres.

– Je crains que nous n’ayons pas le temps de nous changer pour le dîner... murmurai-je à mon père.

Leopold ne prit même pas la peine de me répondre. Le prétentieux majordome nous ouvrit ce qui devait être la porte de la salle à manger et nous fit entrer dans une vaste pièce agrémentée de nombreux miroirs, où rugissait un grand feu de cheminée. Au bout d’une très longue table dressée pour le dîner attendait un homme à l’air dépité.

– Monsieur Ralston, Mlle et M. Adler sont arrivés... annonça le domestique en s’inclinant légèrement.

Dès que nous entrâmes, l’éclat conjugué des cadres dorés suspendus aux murs et de l’argenterie déployée sur la nappe m’éblouit.

Avant de se détacher de nous pour gagner la place qui lui revenait, Horatio chuchota à mon oreille :

– Je compte sur vous, mademoiselle Irene... Vous savez combien la bonne société campagnarde apprécie la bienséance... Tâchez de vous comporter comme une jeune fille convenable.

Levant la tête, je lui souris, puis suivis mon père jusqu’à la table de M. Ralston.

– Leopold ! s’exclama ce dernier d’une voix légèrement trop forte.

– Clarence ! répondit mon père en s’approchant de son ami, bras tendus, pour lui prendre les mains.

Au lieu de cela, il se retrouva pris dans une puissante étreinte, à laquelle il répondit, quelque peu suffoqué, par quelques tapes dans le dos.

– Cela faisait longtemps, n’est-ce pas ?

– Comme tu dis ! Je ne sais combien d’années !

– Quinze ? Plus ?

Tous deux se dévisagèrent, sans toutefois plonger dans le regard de l'autre. Puis M. Ralston s'adressa à moi :

– Toi, tu dois être la toute jeune Irene ?

– Question de point de vue, répondis-je en esquissant une courbette et un sourire affable. Pour les indigènes de Madagascar, à quatorze ans on est en âge de se marier !

M. Ralston se figea et j'entendis le parquet grincer sous les pieds de mon père. Une seconde plus tard, notre hôte partit d'un grand éclat de rire – libérateur pour lui comme pour nous –, me prit par la main et me conduisit à ma place. Le fait qu'il ne recule pas ma chaise pour me permettre de m'asseoir me conforta dans ma première impression : cet homme n'était pas un aristocrate déchu, issu d'une vieille lignée et dont la principale occupation consistait à dilapider l'argent de la famille dans le financement de quelque nouveauté technologique ou l'achat d'un brevet farfelu. Non, il s'agissait plutôt d'un commerçant ou d'un industriel qui s'était enrichi, avait acheté cette maison et s'était installé à la campagne, où il vivait de ses rentes en copiant le mode de vie des nobles ; et comme il se contentait d'imiter leurs manières sans les faire siennes, chacun de ses gestes trahissait ses véritables origines. Naturellement, il n'y a aucun mal à être bourgeois, sauf lorsque l'on s'efforce de le dissimuler en se faisant passer pour ce que l'on n'est pas.

Je l'avais senti dès l'instant où j'étais entrée dans la pièce. Sur la base de quoi, je ne saurais le dire ; mais c'était comme lorsqu'un cordon-bleu pénètre dans une cuisine et comprend, au premier coup d'œil, quelle préparation commence à attacher et quelle autre a immédiatement besoin de sel. Pour bien tenir son rôle, M. Ralston aurait dû commencer par apprendre à se taire. Or, après avoir essayé une ou deux fois d'entrer dans mes bonnes grâces, sans

succès, il s'était définitivement tourné vers mon pauvre père, qu'il bombardait d'informations et de nouvelles pour la plupart sans intérêt et qui montraient combien son horizon était limité. Si je m'en apercevais, mon père, lui, devait se maudire d'avoir accepté l'invitation d'un homme aussi différent de lui.

Et ce n'était là que la première surprise de notre séjour dans le Devon, qui se révélerait bien moins paisible que prévu, mais ce soir-là, rien ne permettait encore de le deviner.

Le personnel venait de nous servir le plat principal – du gibier dans lequel je crus reconnaître un faisan, accompagné d'une purée de carottes –, quand M. Ralston nous demanda si nous avions remarqué l'illumination d'Ashfield Hall.

– Le contraire eût été difficile... répliqua mon père, dont les joues avaient pris une jolie teinte rubis à force de boire le vin que le maître de maison ne cessait de lui verser, non sans avoir insisté sur son prix. On dirait que ces gens préparent une grande et belle fête !

M. Ralston rit de si bon cœur qu'il faillit en avaler de travers.

– Ah, Leopold, tu es impayable ! Une fête ?! Mais enfin, tu ne te rappelles pas ce que je t'ai écrit ?

Désemparé, Papa reposa ses couverts de part et d'autre de son assiette. Soit il ne s'en souvenait pas... soit il ne l'avait pas pris au sérieux.

– Tu plaisantes ? répliqua-t-il.

– Bien sûr que non ! rugit son ami. Ne me demande pas comment, mais ce démon de Lord Inglethorpe y est arrivé ! Il a fait venir Lord Trelawney – eh oui, le maître d'équipage du Dartmoor ! –, qui lui a délivré une autorisation spéciale. Je n'ose pas imaginer ce qu'il a dû payer pour organiser une chasse au renard hors saison ! Tu as vu l'animation qu'il y a dans le village ? On attend plus de douze meutes et quatre-vingts participants, peut-être même cent...

Penses-tu que ton vieil ami Clarence pouvait rater pareil événement ?

– Je brûle de le savoir... répondit Papa en souriant timidement.

Évidemment pas ! pensai-je en enviant à mon père son verre de vin. Je n'avais jamais bu d'alcool, mais savais que cette substance pouvait provoquer de la somnolence. L'état idéal pour supporter une conversation aussi assommante.

– Évidemment pas ! confirma Clarence. Et comme chaque invitation est valable pour deux personnes... tu peux m'accompagner !

L'heureux veinard se gratta la tête.

– Oh, tu sais... en fait... cela fait bien longtemps que...

À ma grande surprise, Papa semblait pris de court. Je connaissais Leopold joyeux, complice, fâché, distant, triste, mais je ne l'avais jamais vu en proie à l'indécision. Cela fait bien longtemps que... quoi ? avais-je envie de lui demander. Dans quelles circonstances ces deux-là s'étaient-ils connus ? Je l'ignorais, mais le moment paraissait mal choisi pour poser la question. Elle aurait révélé à notre hôte le fait que mon père ne m'avait jamais vraiment parlé de lui et que, même après que nous avions accepté son invitation, je n'avais manifesté aucune curiosité à son égard.

– Qu'est-ce que tu me chantes, Leopold ?! Avec tes dons de cavalier !

– Quoi ?! C'est vrai, Papa ?

– Bah... il n'y a pas grand-chose à en dire... j'étais bon, oui, mais...

– Bon ? Tu veux rire ! le coupa Ralston. Ton père n'était pas « bon », c'était un crack ! Et s'il n'y avait pas eu cette chute, n'est-ce pas, Leopold ? Sur le genou, pas vrai ?

Mon père acquiesça.

– Eh oui, après ça, adieu les grandes compétitions !

C'était la première fois que j'entendais évoquer cette partie de la vie de mon père, et j'espérais de tout mon cœur que Ralston en dise plus, mais Papa ne semblait pas du même avis.

– C'est très aimable de ta part, Clarence, mais après toutes ces années, je ne suis pas sûr d'avoir envie de participer à une chasse au renard en bonne et due forme.

– Papa ! protestai-je. Pourquoi pas ? Dans le fond...

Ne sachant pas comment poursuivre, je m'interrompis. Je me sentais partagée : l'idée de voir mon père à cheval me plaisait, mais je ne voulais pas cautionner un passe-temps consistant à martyriser des animaux.

– Tu entends ta fille ?

Mon père me regarda. *Vas-y, si ça te fait plaisir*, tentai-je de lui dire avec les yeux.

– Le fait est, Clarence, que Geneviève... ma femme... désapprouvait la chasse au renard. Pour elle, ce n'était rien d'autre qu'une barbarie typiquement anglaise.

– Sachez, chers amis, que c'est le sport fondateur de notre nation ! plaida notre hôte d'une voix pédante. Sans lui, nos fermes et nos campagnes dépériraient et ceux qui s'y livrent – nobles et bourgeois passablement riches – dépenseraient leur argent à l'étranger. Rien qu'en Angleterre, on dénombre cent cinquante meutes de chiens. Et chaque meute est suivie par au moins cent cavaliers. La durée de vie moyenne d'un cheval de chasse est de cinq ans, son prix de plus ou moins cent livres ; ce qui veut dire que les chasseurs déboursent, chaque année, trois cent mille livres sterling pour payer les gens qui s'occupent de ces bêtes, autrement dit les paysans. Vrai ou faux, Leopold ? La chasse au renard est un sport pour les hommes qui aiment leurs terres, pas comme ces

blancs-becs qui boivent leur thé du matin à Londres, avant de sauter dans le train pour déjeuner dans le Leicestershire. Cette activité produit de la richesse : directement pour qui appartient au monde du cheval, et indirectement grâce à tout l'argent qui passe d'une poche à une autre, comme c'est le cas au village en ce moment du fait de cet événement exceptionnel. Tu n'es pas d'accord ?

Mon père hésitait avec sur le visage un air contrarié que je lui connaissais bien, à savoir celui qui lui venait chaque fois qu'il pensait à Geneviève.

– Le mieux serait peut-être de demander son avis au renard... marmonnai-je dans ma barbe.

– Pardon, mon enfant ? fit Leopold.

– Je réfléchissais à ce que vient de dire M. Ralston, répliquai-je en relevant prestement la tête.

Papa croisa les mains devant sa bouche, signe que je pouvais parler librement.

– Une dame, ou plutôt une jeune fille, peut-elle prendre part à la chasse ?

Comme je m'y attendais, notre hôte secoua vigoureusement la tête.

– Aucune femme ne devrait le faire si elle ne sait pas monter. Entendons-nous, pas seulement tenir en selle, mais savoir diriger n'importe quel genre de cheval, galoper, franchir des barrières et autres obstacles, séparer les chiens quand ils se battent... résister à l'épuisement d'une longue poursuite.

– Anne de Bohême, l'épouse de Richard II, était une grande chasseresse, si je ne m'abuse... répliquai-je à mi-voix.

Le visage de M. Ralston s'empourpra.

– Oui, mais c'était au ^{xiv}^e siècle !

– Et... ?

Levant son verre, il s'exclama :

– La vénerie, ou l'art de la chasse, relève de l'instinct chez les hommes, question de nature ! Et, comme on le sait, ce qui est du goût des canards n'est pas de celui des oies !

Un dicton campagnard qui ne me semblait pas vraiment approprié.

– Mais tant les canards que les oies savent nager, donc les femmes peuvent s'adonner à la chasse, tout comme les hommes ! Cela étant, je n'ai pas la moindre intention de participer à cette fête, mais si Papa veut être de la partie, j'en serais heureuse pour lui !

– Ah, les jeunes ! soupira M. Ralston.

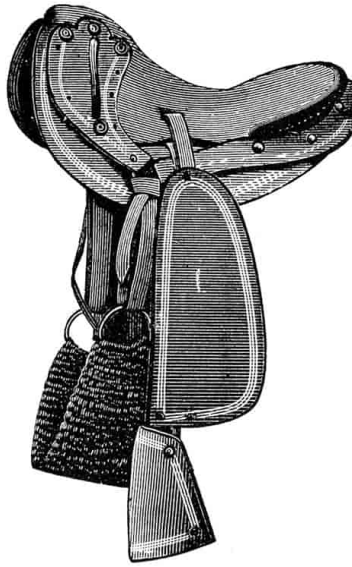
Sur ce, sans préavis ni la moindre cérémonie, il se leva de sa chaise, en tête de table, et s'approcha de la cheminée.

– Quelle génération ! insista-t-il. Un cigare, Leopold ?

Mon père m'adressa un regard amusé.

– Ne me dis pas que tu as aussi renoncé à ça ? s'indigna une dernière fois Clarence Ralston, avant de se laisser tomber, de tout son poids, dans un fauteuil Chippendale qui devait valoir pas moins de deux cents guinées.

La chasse au renard



Pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, le silence qui règne à la campagne a de quoi surprendre. Il ne s'agit pas d'un silence complet, car lorsque l'on tend l'oreille, on distingue divers sons furtifs et lointains (murmures, craquements, petits cris semblables à des plaintes, glouglous) qui, tous ensemble, forment un bruit de fond assez reposant, surtout quand on vient de la ville. Lors de ma première nuit à Hemyock, je somnais dans un sommeil lourd et sans rêve, si j'exclus la vague image d'une femme en fuite, vêtue de blanc, inspirée par le roman que j'étais en train de lire.

À mon réveil, un simple coup d'œil par la fenêtre suffit à me rappeler la conversation de la veille et ma mauvaise foi à l'égard de notre hôte : certes, l'idée de traquer un animal avec une meute de chiens déchaînés et des chevaux au galop me révoltait, mais... une partie de l'aventure m'attirait. Non pas le fait de réussir à mettre la main sur le renard – pauvre bête –, mais la manière dont on y parvenait. Ainsi lorgnai-je non sans envie les deux chevaux que l'on étrillait dans la cour et les élégantes selles posées sur une barrière du jardin. Deux chevaux... notai-je. Sûrement Papa avait-il cédé à la demande de son ami.

Je ne pouvais m'empêcher de l'espérer, ne serait-ce que pour pouvoir le bombarder de questions à son retour ! Bien que le jour ne fût pas complètement levé (n'avais-je pas entendu sonner six heures, un peu plus tôt ?), je perçus au loin des aboiements de chiens et ce qui ressemblait à la sonnerie d'une trompe. Aussitôt, je m'empressai de m'habiller et me précipitai hors de ma chambre.

Passant devant celle de Papa, dont la porte était entrouverte, je dardai un œil à l'intérieur : M. Nelson finissait de l'aider à s'habiller. Je m'arrêtai pour savourer ce spectacle.

Mon père portait une redingote rouge dont le bout des manches s'ornait de galons, une culotte de cheval blanche et de resplendissantes bottes en cuir. Un foulard en soie, jadis offert par Geneviève, soulignait la longueur de son cou et la ligne élégante de son menton. Enfin, ses cheveux, brillants et sombres, étaient peignés en arrière. Je dus m'attarder un peu trop longtemps, car Leopold s'aperçut de ma présence et me fixa à travers l'entrebâillement de la porte. Ses lèvres bougèrent, menaçant de former un mot que je ne voulais plus y lire : « Désolé ! »

Prenant les devants, je m'exclamai :

– Tu es formidable, Papa ! Je ne t'ai jamais vu aussi beau !

Ce qui était vrai.

– Et voilà ! conclut M. Nelson en fermant le dernier bouton.

Je descendis au rez-de-chaussée, où le majordome m'annonça que le petit déjeuner était prêt, avant de m'escorter jusqu'à la salle où nous avions dîné la veille. Elle était vide, et on n'y attendait visiblement plus que moi. Décidément, la chasse commençait tôt !

Je commandai un pot de lait avec du pain grillé et de la confiture, puis, en attendant qu'ils arrivent, observai les derniers préparatifs dans la cour.

M. Ralston exhibait une inopportune bedaine et des cernes noirs autour des yeux. Quand il parvint à se mettre en selle (avec l'aide de son palefrenier), il saisit les rênes d'un geste si brusque que son cheval fit un écart.

– Aaah ! Ne bouge pas, sale bête ! protesta-t-il avant de s'efforcer de reprendre contenance.

Son assiette était si mauvaise que je pouffai de rire : un chasseur digne de ce nom ne devait-il pas être capable de diriger n'importe quelle monture ?

Mon père, lui, se mit en selle d'un seul mouvement, fort élégant, et, une fois qu'il eut les rênes en main, afficha le sourire d'un jeune homme.

Juste avant qu'ils ne partent, je sortis les saluer : Papa m'embrassa, puis lui et son ami s'engagèrent le long de l'allée en gravier. Première étape : la colline d'Ashfield Hall, d'où provenaient les aboiements des chiens.

– J' imagine que mademoiselle aimerait pouvoir observer le déroulement de la chasse... prononça une voix derrière moi.

C'était celle du majordome qui, dès que son maître eut disparu derrière les ormes, abandonna son air sinistre.

– Ça me plairait, oui, mais comment faire ?

– Depuis Witham Mound, la colline que vous apercevez là-bas, on a une vue imprenable sur la vallée. J’ai pris la liberté de faire cirer notre Champion & Wilton, un modèle de selle permettant de monter en amazone, précisa-t-il.

– Naturellement.

– Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle, je vais vous montrer nos chevaux. Nous avons deux jeunes juments qui sont de véritables amours si on a envie d’une promenade tranquille, à moins que vous ne préféreriez le pas plus nerveux de notre Roi Lear.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

– Euh, non, je me contenterai de l’une des juments.

– Par ici, s’il vous plaît, termina le majordome en me souriant et en adressant un signe au palefrenier.

Alors que je passais devant la porte d’entrée, M. Nelson attrapa l’une de mes mains.

– Mademoiselle Irene, j’imagine que vous mesurez le risque que vous prenez, n’est-ce pas ? Ou dois-je vous rappeler que vous ne savez absolument pas monter ?

– Mon cher Horatio, qui peut dire si je sais monter ou pas, vu que je n’ai jamais essayé !

– Et vous croyez vraiment que le moment s’y prête ?

– Il faut bien commencer un jour, non ?

Comme souvent lorsqu’il estimait n’avoir aucune chance de me faire entendre raison, Horatio soupira.

– Je me dois de préciser que les chevaux et moi ne faisons pas bon ménage, sauf quand ils sont attachés au timon d’une belle voiture...

– Je ne te demande pas de venir avec moi, si c’est ce qui t’inquiète.

– Pas seulement...

Tendant mon visage vers le sien, je déposai un baiser sur sa joue.

– Tu as vu l’aisance de Papa ? Et tu voudrais que moi, sa fille, je n’aie aucune disposition pour l’équitation ?

– Je vous souhaite tout le contraire, mademoiselle ! conclut mon ange gardien en se mordant la lèvre.

En entrant dans l’écurie, je me le souhaitai aussi. Dans un coin, un cheval renâclait nerveusement en tapant du sabot par terre : Roi Lear, à coup sûr ! Le majordome et le palefrenier de M. Ralston m’attendaient devant les box des deux juments, qui se montraient plus calmes : l’une et l’autre posèrent sur moi de grands yeux limpides. Spontanément, je désignai la plus grande en demandant qu’on me la selle. Son nom était Gladys, appris-je aussitôt.

Je remontai dans ma chambre, enfilai mes vêtements les plus confortables et, à mon retour, trouvai Gladys prête à partir en promenade.

Je tournai autour d’elle une ou deux fois en me demandant comment faire pour la monter. À la différence de la selle de mon père, la mienne ne comportait qu’un étrier.

– Puis-je vous aider, mademoiselle ? demanda le palefrenier.

– Non, ce n’est pas la peine. Je vous remercie.

Je voulais me débrouiller toute seule, mais ne savais vraiment pas comment m’y prendre.

Je m’approchai de la jument et commençai par la caresser entre les deux yeux. Gladys tourna la tête vers moi et remua ses grandes lèvres noires comme pour attraper de la nourriture.

– On dirait que vous lui plaisez, mademoiselle... commenta le palefrenier.

– Auriez-vous un morceau de carotte ? lui demandai-je.

Il m'en passa un que je proposai immédiatement à Gladys en continuant à la caresser.

Puis j'empoignai ses rênes et me mis à marcher en rond avec elle, dans la cour, pour m'habituer au bruit de ses sabots, à sa taille et à ses mouvements. Après quoi je l'emmenai derrière l'écurie, où j'étais sûre que l'on ne me verrait pas, et essayai enfin de me mettre en selle.

Dois-je le préciser ? Une seconde plus tard, j'étais par terre.

Je dus m'y reprendre à dix fois pour réussir à me hisser sur cette ridicule selle pour dames. Mais dès que Gladys se mit en mouvement, je me sentis gagnée par une étrange euphorie. Je montais à cheval !

Un enthousiasme terni par l'inconfort. J'étais si mal assise qu'avant même de quitter la résidence Ralston j'avais le postérieur en marmelade. Quelque chose dans cette selle et la manière dont elle m'obligeait à tenir mon cheval ne me convenait pas.

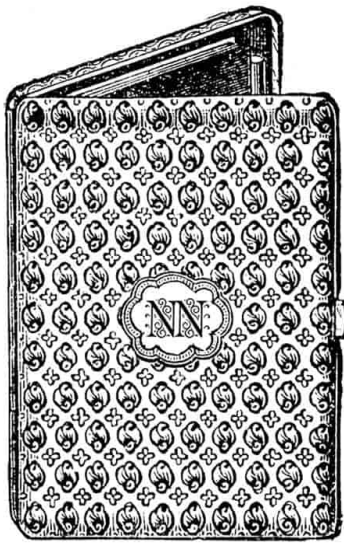
Je remis pied à terre et déclarai au palefrenier :

– Ma question va certainement vous paraître extravagante, mais n'auriez-vous pas, au lieu de cette Champion & Wilton pour dames, une selle toute simple... pour hommes ?

Il me dévisagea, puis regarda ma longue jupe et répliqua en souriant :

– Avec une paire de pantalons ?

Une promenade mouvementée



Quelle différence ! Assise à califourchon sur Gladys, chaque jambe d'un côté de son ventre dont la chaleur me rassurait, je m'engageai fièrement le long du sentier en côte que le majordome m'avait indiqué. Je pouvais voir le sol entre les oreilles de la jument, et il me suffisait de tirer légèrement les rênes d'un côté ou de l'autre pour la faire changer de direction. J'avais vu tant de cochers diriger leur attelage que ces mouvements me venaient spontanément. Je montai vers un bois touffu, dont les arbres étaient, pour beaucoup,

encore nus. Déjà un moelleux tapis de mousse et de feuilles s'étendait sous les sabots du cheval. Laissant la maison de M. Ralston derrière moi et le village à ma gauche, je m'enfonçai dans la végétation baignée de lumière. Perçant à travers les branches, le soleil du matin semait mille et une pièces d'argent dans le sous-bois. Les naseaux de la jument exhalaient de délicats nuages de vapeur au rythme calme de son souffle. Décidément, monter à cheval me paraissait la chose la plus naturelle du monde, comme si je l'avais fait toute ma vie. Peut-être y avait-il du vrai dans la théorie affirmant que chacun est dépositaire de ce que ses parents ont appris. Je savais monter, sans ressentir la moindre peur !

L'air était piquant et j'entendais plus clairement, à présent, tant les aboiements des innombrables chiens que les sonneries des trompes, de l'autre côté de la vallée. Je ne savais presque rien du déroulement d'une chasse au renard, mais à un moment, tandis que je franchissais un ruisseau aux eaux cascadantes, une trompe claironna plus fort que les autres, et un grand cri s'éleva – Vélaut ! –, immédiatement suivi du martellement ouaté des sabots de nombreux chevaux. Sauf erreur, la chasse était lancée !

Le fait de savoir que quelque part, à brève distance, des meutes de chiens cherchaient, truffe au sol, une odeur, voire une tanière et que des chevaux sautaient des clôtures et galopaient dans les prés fit naître en moi une certaine fébrilité. À chaque craquement de branche, je m'attendais à voir surgir un renard en fuite ou peu s'en faut. Je donnai un petit coup de talon à Gladys pour lui faire presser le pas et ne tardai pas à déboucher sur un promontoire herbeux, d'où l'on distinguait mieux la campagne environnante.

À la vue d'un groupe de cavaliers vêtus de rouge et de blanc traversant un long pré du côté d'Ashfield Hall, mon cœur bondit dans

ma poitrine : peut-être Papa était-il parmi eux ! Des meutes de chiens hurlants se ruèrent dans un bosquet, immédiatement suivis par les cavaliers, puis hop ! ceux-ci ressortirent et franchirent les haies qui marquaient la limite avec le pré suivant.

Le spectacle était extraordinaire ! Je sortis de l'une de mes poches les jumelles miniatures que le majordome de M. Ralston m'avait prêtées et, tentant d'obliger Gladys à rester immobile, j'essayai de suivre la chasse. Quelques secondes durant j'y parvins, puis me laissai distraire par le paysage : les toits du village, les lignes régulières des haies, les rues sinueuses, les paisibles troupeaux de moutons qui mouchetaient les prés des plus hautes collines.

Enfin, je me remis en marche vers le sommet de Witham Mound, en espérant avoir bien compris les indications du domestique. Arrivée en haut, je contemplai le panorama, puis suivis des yeux d'autres meutes de chiens survoltés répondant aux appels des trompes. Apercevant, au loin, le tracé courbe de la voie ferrée, j'imaginai un triangle invisible dont le côté le plus long s'étendrait de part et d'autre de ma position et dont les sommets seraient la maison de M. Ralston, à ma gauche, Ashfield Hall, à ma droite, et le village d'Hemyock, en face de moi.

Je décidai de continuer le long de ma ligne, puis, une fois redescendue dans la vallée, de tourner à gauche pour regagner la maison de M. Ralston. Ce que je fis pendant l'heure qui suivit, sans éprouver la moindre difficulté à emmener Gladys là où je voulais. Et quand enfin je me sentis pleinement détendue, presque alanguie par le pas chaloupé de la jument, je tombai de ma selle.

Pas par ma faute. Ou pas complètement. Cette chute fut le résultat de l'enchaînement de divers faits. Alors que je suivais un sentier à flanc de colline, le long de l'un des bois d'Ashfield Hall, je

crus apercevoir au travers de mes jumelles un cheval blanc attaché à l'un des arbres de la futaie, près de ce qui semblait être un vieux muret. J'en fus d'autant plus intriguée qu'il s'agissait d'un très bel animal, équipé d'une magnifique selle fraîchement cirée et marquée au fer de l'initiale I. Comme une sorte de ravin me séparait du quadrupède, je décidai de descendre au fond de cette dépression en suivant la pente sur laquelle je me trouvais, puis de remonter de l'autre côté pour tâcher de voir ce dont il retournait. À cette fin, j'empruntai une petite route traversant des terres cultivées, puis tournai à gauche en direction d'une vieille remise presque entièrement couverte de lierre.

Gladys n'avait pas fait plus de dix pas quand, sortie de derrière les haies, une charrette transportant des sacs faillit nous renverser. L'homme qui la conduisait jura en nous voyant, mais n'esquissa pas le moindre geste pour arrêter son cheval ou le faire changer de direction. Au contraire, il serra les rênes entre ses longs doigts blancs, puis les secoua violemment pour prendre de la vitesse. Je tirai sur la bouche de Gladys et l'éperonnai, ce qui lui fit faire un bond de côté. Cet écart fut si inattendu que j'en lâchai les rênes en même temps que mes pieds glissaient hors des étriers. Je tombai, puis roulai dans l'herbe souple tout près des haies et des sabots de ma jument. D'un bond, je me relevai pour traiter de tous les noms ce paysan mal dégrossi.

Au même instant, un objet brillant tomba de la charrette et se perdit dans l'herbe.

– Malotru ! criai-je en me palpant les côtes pour vérifier qu'elles étaient toutes à leur place.

Gladys me jeta un regard inquiet.

– Et toi ? lui demandai-je. Tu vas bien ?

Il me fallut quelques minutes pour comprendre ce qui s'était passé. La charrette était déjà loin et son malappris de conducteur continuait à fouetter son cheval comme si le diable était à ses trousses. Diable que je me serais fait un plaisir d'incarner si j'avais eu le courage de m'élancer au galop derrière lui. Au lieu de quoi, je marchai jusqu'au bord du chemin où avait atterri l'objet brillant et ramassai une tabatière en argent, vide mais gravée de deux initiales : N.N. Un accessoire plutôt inattendu pour un charretier vivant à la campagne.

Enfin, me souvenant du cheval entravé au milieu du bois, je ne fus pas longue à trouver le muret, mais l'animal n'était plus là. Comme s'il n'y avait jamais été. Ou comme si on l'avait fait disparaître.

La promenade étant bel et bien finie, je repartis non plus sur le dos de Gladys, mais à côté d'elle. Chemin faisant, je me demandai pourquoi le charretier était aussi pressé et, surtout, ce qu'il faisait avec cette tabatière, que j'avais fourrée au fond de ma poche. Habitée à n'écarter aucune hypothèse, fût-elle échevelée, je réfléchissais à tout va pour essayer de trouver un lien entre le mystérieux cheval, la charrette et le précieux accessoire. Sans grand résultat.

Cependant, la chance était avec moi. Revenant par le chemin que j'avais parcouru à l'aube, j'arrivai au promontoire d'où j'avais observé la chasse pour la première fois. Guère plus de vingt minutes s'étaient écoulées depuis ma chute, et ma colère était intacte. Je sortis mes jumelles pour observer le paysage et inopinément...

— Tiens, te revoilà, toi !

Je venais d'apercevoir le paysan, descendu de sa charrette, près d'un petit bois de chênes. Ainsi ce drôle de bonhomme, qui portait son chapeau enfoncé sur la tête et les revers de son manteau

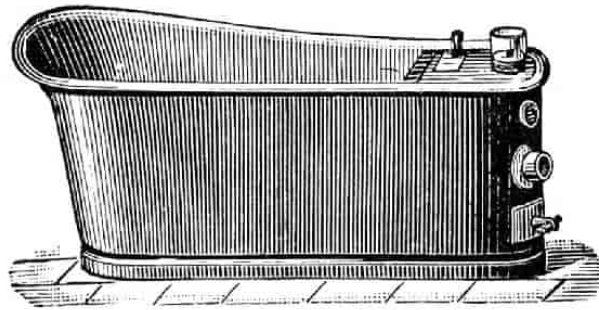
relevés, avait-il manqué de me renverser rien que pour vaquer à quelque occupation dans le fond de la vallée !

– C’était bien la peine d’aller aussi vite !

Alors même que je marmonnais ces mots, le paysan remonta sur sa charrette et disparut entre les arbres. Au passage, je remarquai que les sacs n’étaient plus sur le plateau du véhicule.

Où peut-il bien aller ? me demandai-je en abaissant mes jumelles.

Soirée à Ashfield Hall



Le soir de ce même jour, qui était un mardi, les chasseurs rentrèrent juste avant la tombée de la nuit, et Lord Inglethorpe donna une grande réception à laquelle nous étions tous conviés.

Entre le long bain vespéral que je pris dans la formidable baignoire familiale en bronze et un dernier passage en revue de mes hématomes (j'en avais un énorme entre le flanc gauche et les fesses), j'eus à peine le temps de parler à Papa. J'enfilai la seule robe élégante que j'avais apportée, dont le bleu lumineux rappelait celui d'une topaze, et couronnai mes cheveux, inhabituellement courts pour une jeune fille, d'un diadème de brillants qui avait appartenu à Geneviève. Je fus tentée d'y ajouter mes nouvelles boucles d'oreilles, puis me ravisai et les laissai dans mon coffret à bijoux.

Une fois assise à côté de mon père dans la voiture qui nous emmenait chez Lord Inglethorpe, je dus serrer les dents pour ne pas gémir chaque fois que l'une des roues passait dans un trou. Mais heureusement, comme je l'imaginais, le trajet ne fut pas long.

Ashfield Hall, vaste demeure à l'architecture néopalladienne, ménageait au visiteur un accueil impressionnant. Tant les blocs de pierre claire de ses murs que le majestueux portique agrémentant son entrée respiraient la puissance, sans oublier son toit et ses ailes carrés, ou encore ses immenses baies vitrées, dont les rideaux sombres tranchant sur la clarté des pièces faisaient penser à des paupières mi-closes.

De grands brasiers avaient été allumés pour faire honneur aux invités, quand bien même nombre d'entre eux logeaient sur place. Un patriotique drapeau anglais flottait paresseusement à côté de la porte, et sur le tympan, juste au-dessus, figurait une inscription latine, dorée en creux, que je ne parvins pas à lire.

À l'intérieur, le bruit confus des conversations se mêlait au tintement des verres ; lumières et cristaux brillaient, et partout résonnaient les pas des nombreux invités, amortis par les tapis de laine rouge. L'ensemble me semblait très chic, mais un brin irréel, comme lorsqu'une pièce est décorée à la perfection, mais qu'un objet n'y a pas sa place. Lequel était peut-être moi, ce soir-là.

Je n'en fus pas moins accueillie avec de profondes courbettes, et l'on s'empressa de me tendre un verre en cristal que mon père fixa comme pour m'ordonner de ne surtout pas le porter à mes lèvres. Chose que je fis sur-le-champ. Surprise par le piquant de la boisson, parfumée au concombre et à la menthe, j'eus un mouvement de recul.

– Bienvenue à Ashfield Hall, mademoiselle ! prononça une voix rauque au timbre assez grave.

Je me retournai et découvris un homme en uniforme d'officier.

– Quelle joie de recevoir une aussi jolie jeune fille dans une soirée où les messieurs sont, hélas, par trop nombreux !

À la fois méfiante et flattée, je le regardai attentivement et répondis à son compliment avec toute la correction dont j'étais capable. C'était le maître de maison, devinai-je, sans besoin de présentation, l'excentrique Lord Inglethorpe.

Je me l'étais imaginé plus grand, ou plus mince, le geste souple comme mon ami Lupin, et avec une autre expression dans le regard, incisive peut-être, comme celle de Sherlock. Or Lord Inglethorpe était à peine plus grand que moi, solide sans être massif et doté de grandes mains noueuses. Mais ce qui frappait le plus chez lui était son visage barré de profondes cicatrices : telles les courbes de niveau d'une carte, certaines entouraient ses yeux et ses sourcils, tandis qu'une autre fendait de bout en bout le bord de sa lèvre supérieure.

Tâchant de ne pas m'attarder sur ses blessures, je le laissai finir de me baiser la main tout en le complimentant pour l'idée de cette chasse hors saison.

– Nous avons eu besoin d'un *terrier man* pour faire sortir notre proie de sa tanière ! commenta-t-il en riant. Mais nous avons fini par y arriver !

Quel était le rôle d'un *terrier man*, mystère, mais je pris un air impressionné, avant de laisser Lord Inglethorpe accueillir chaleureusement ses autres invités. Son amabilité détonnait tellement avec ses balafres que je gardai, un instant encore, les yeux rivés à son visage.

J'allais enfin savourer mon premier verre, quand une femme, l'une des rares qui étaient présentes, m'aborda.

– Qui aurait cru entendre Edward rire encore de la sorte ?

Il s'agissait d'une dame entre deux âges, couverte de bijoux et vêtue d'une robe grise aux plis froufrouants.

– Peut-être est-ce grâce au *terrier man*... répondis-je.

– Si c'est le cas, quel dommage de ne pas y avoir pensé avant ! Nous aurions organisé une chasse exceptionnelle tous les ans !

Alors que je m'interrogeais sur l'identité de mon interlocutrice, en considérant l'idée qu'elle puisse être l'épouse de Lord Inglethorpe, celle-ci se présenta comme l'une de ses cousines.

– Enchantée, Lady Westmacott ! répondis-je en m'inclinant légèrement. Moi, je suis Irene, la fille de Leopold Adler, le monsieur que vous voyez là-bas, et nous séjournons chez M. Ralston.

– M. Ralston, fort bien... répliqua-t-elle évasivement. Ne m'en veuillez pas, mademoiselle : comme je vis à Londres et ne viens qu'assez rarement, je ne connais personne par ici.

– Alors nous sommes deux, Lady Westmacott ! répliquai-je en souriant.

– Dans ce cas, peut-être pourrions-nous nous tenir compagnie ? Je dois vous avouer que j'ignore également tout de la chasse au renard...

– Encore mieux, Lady Westmacott !

– Voulez-vous dire que... vous aussi ?

– Non seulement je n'y connais rien, murmurai-je, amusée, mais je crains d'y être farouchement opposée.

Mon interlocutrice poussa un grand soupir de soulagement.

– À la bonne heure ! Moi qui croyais être la seule de tout Ashfield Hall ! Je l'avais dit à Edward : que fera une femme comme moi noyée parmi les chasseurs, les militaires et autres héros de guerre ? Mais il a tellement insisté que je suis revenue à Wyndham Lodge, notre vieille maison pleine de courants d'air. Je n'y avais pas mis les pieds depuis dix ans ! Mais c'était bien le moins que je pouvais faire

pour notre malheureux Edward. Vous savez que c'est un héros de la guerre de Crimée, n'est-ce pas ?

– Vous me l'apprenez, Lady Westmacott. Mais la chose était facile à deviner...

– Au vu de ses cicatrices, c'est ça ? Et ce n'est pas le pire, mademoiselle Adler ! Pauvre Edward ! Cette guerre a été une tragédie pour lui ! Voire pour sa lignée, dont il est le dernier. Mais comment aurait-il pu réagir autrement ? Et songez qu'après les horreurs qu'il a dû voir et surmonter, il a réussi à se reprendre, seul, dans cette maison dépeuplée...

– Eh bien... prononçai-je à mi-voix en sentant croître ma curiosité.

Acceptant le bras que Lady Westmacott me tendait, je l'accompagnai et réussis à me faire raconter, pendant l'heure qui suivit, tout ce qu'elle savait de cette histoire. Autrement dit, bien des choses !

À en croire mon informatrice, qui tint à préciser que, même enfants, son cousin et elle n'avaient jamais été particulièrement proches et encore moins amis, Edward Inglethorpe était le dernier, et désormais unique, descendant d'une branche mineure de la famille Inglethorpe, dont la propriété d'Ashfield Hall était la seule véritable source de richesses. Ses parents avaient mené une vie des plus retirées dans une demeure qu'ils considéraient à la fois comme leur refuge, le temple de leur amour et un rempart contre le temps qui passe. Soucieux de préserver l'intimité de leur couple, ils ne recevaient jamais personne et ne s'occupèrent pas personnellement de leur enfant. Allaité par une nourrice puis confié aux soins de leurs rares domestiques, Edward fut inscrit très tôt à Monmouth School, prestigieux établissement dont il ne sortait que pour les grandes fêtes. Avant même qu'il n'atteigne l'âge de quinze ans, sa mère

tomba malade puis mourut, suivie, l'été suivant, par son mari. Victimes de la solitude et de la tristesse ? Non, plus vraisemblablement du froid, souligna Lady Westmacott. Convaincu que le climat anglais était parfait pour former le corps et l'esprit, le couple n'allumait les cheminées que lorsque c'était absolument indispensable.

À dix-sept ans, sur le conseil de son tuteur, Edward intégra l'école des officiers de l'armée, qui fut pour lui comme un second Monmouth. Il n'avait que vingt-quatre ans quand il fut envoyé en Crimée pour participer, aux côtés de soldats britanniques, mais aussi français et sardo-piémontais, au jeu de massacre qui consistait à disputer aux Russes leur accès à la mer Noire. Comme les autres officiers placés sous les ordres de Lord Raglan, dont le nom ne disait encore rien à personne, Edward s'enlisa dans le siège, et la boue, de Sébastopol, avant de participer aux offensives alliées (« anglo-françaises » avait dit Lady Westmacott, pour qui les Italiens n'étaient guère plus que des Français plus sympathiques que les autres) qui aboutiraient à la prise du bastion de Malakoff.

« Malakoff », mon interlocutrice avait prononcé ce nom comme s'il avait le pouvoir de conjurer le mauvais sort et en l'entendant, je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Ensuite, elle m'expliqua que la bataille de Malakoff avait été décisive pour l'issue du conflit. Plus encore que la désastreuse charge de Balaklava ou que l'échec de la prise du bastion du Grand Redan ! Dans son discours, tous ces noms prenaient une résonance étrange, mi-épique, mi-folklorique, mais j'arrivais plus ou moins à la suivre. Je savais, grâce à mes lectures, que la guerre de Crimée avait été une effroyable illustration de la capacité des hommes à infliger des souffrances à leurs semblables ; et que les mauvais soins dispensés aux milliers de blessés avaient incité l'infirmière Florence Nightingale à mettre sur

pied une mission sanitaire d'urgence, qui avait inspiré, quelques années plus tard, la création d'une organisation destinée à devenir internationalement célèbre : la Croix-Rouge.

Mais, au-delà de ces événements, j'appris, ce soir-là, l'histoire d'un jeune officier, seul et malchanceux, qui, au cours de l'un de ces terribles combats, fut très gravement blessé, conserva la vie, mais ne se remit jamais tout à fait des coups portés à son corps et à son âme.

– Il est rentré à Ashfield Hall défiguré... la voix brisée... et sans plus le moindre souvenir des années d'avant-guerre. Puis il a passé sa très longue et douloureuse convalescence dans cette immense propriété, sans la moindre compagnie la plupart du temps, comme y avaient vécu ses parents...

D'où la joie que Lady Westmacott éprouvait à le voir rire après sa chasse au renard, comme si enfin il avait réappris à « saisir ce qu'offre la vie », comme l'exprima sa cousine.

– Peut-être se décidera-t-il même à sortir de sa tanière, de temps à autre, et viendra-t-il me voir plus souvent, murmura-t-elle. Figurez-vous que, pendant toutes ces années, il ne m'a rendu qu'une seule visite, il y a quelques jours. Je ne l'imagine guère devenir un habitué de ma maison – comme je vous l'ai dit, nous n'avons jamais été très liés –, mais à part moi et un cousin encore plus éloigné, Edward n'a plus personne en ce bas monde. Et quel plaisir de le découvrir aussi enjoué !

Quand Lady Westmacott acheva ses confidences, la soirée était déjà bien avancée. Ayant refusé de nous asseoir à la table des chasseurs et d'admirer leur trophée (la tête du pauvre renard), nous avons dîné de toasts grappillés sur les plateaux en argent, avant de poursuivre notre longue conversation sur un divan à peine plus confortable que les autres, dans une petite pièce à l'écart. Glacée

par l'air froid qui s'insinuait à travers le châssis des fenêtres derrière nous, j'avais enroulé un long châle autour de mes épaules, mais n'en avais pas moins écouté Lady Westmacott jusqu'au bout. Décidément, ce qu'elle avait dit du mode de vie des Inglethorpe se vérifiait : à leurs yeux, le confort n'était vraiment pas prioritaire !

– Comptez-vous rester longtemps, Lady Westmacott ? lui demandai-je juste avant que nous nous séparions.

– Encore la journée de demain, je pense ; puis, si Dieu le veut, je regagnerai ma bien-aimée civilisation. Et vous ?

– Jusqu'à la fin de la semaine, répondis-je d'une voix légèrement hésitante.

Posant une main sur ma cuisse, Lady Westmacott me souffla :

– Courage !

Puis nous nous levâmes et rejoignîmes les autres. Prétendant m'avoir cherchée partout, mon père me présenta à quelques personnes dont il avait fait la connaissance pendant la chasse. À voir son visage, je devinai immédiatement qu'il s'était ennuyé à mort. Heureusement, M. Ralston était pris dans une conversation qui ne semblait guère plus intéressante, et, comme nous nous gardâmes bien d'intervenir, lui aussi estima bientôt qu'il était temps de rentrer.

– Monsieur Lemon ! appela Lord Inglethorpe. Le vestiaire de MM. Adler et Ralston, ainsi que celui de mademoiselle, naturellement.

Quand le maître de maison serra la main de Papa, il lui dit, comme en écho à un échange qu'ils avaient eu à table :

– Je compte sur vous : revenez me voir bientôt !

Leopold répondit par un sourire, peut-être pour éviter que Ralston ne s'en mêle, et se retourna pour récupérer au plus vite le manteau que le valet lui tendait, en m'invitant à faire de même. Mais

au moment de me rendre le mien, le domestique tressaillit, devint tout rouge et le lâcha.

– Monsieur Lemon, ne vous ai-je pas déjà conseillé de prendre un peu de repos ? le sermonna aimablement Lord Inglethorpe en rattrapant mon manteau avant qu'il ne touche le sol. Toutes mes excuses, mademoiselle Adler.

– Ce n'est rien.

Involontairement, mon regard croisa celui du valet, et ses grands yeux sombres, tranchant sur son visage à nouveau pâle, me dévisagèrent avec méfiance. Tout au moins est-ce l'impression que j'eus, mais je n'aurais pu le jurer.

Un détail que j'eus tôt fait d'oublier, quand, de retour à la maison de notre hôte, je plongeai dans un sommeil riche en réminiscences et visions pittoresques vouées à disparaître dès mon réveil.

Le client disparu



Le bâton de marche de mon père, dont le pommeau en argent représentait une tête d'oie, martelait le sol de sa pointe en fer. Profitant du fait que M. Ralston était un gros dormeur, Papa et moi nous étions éclipsés pour faire une longue promenade dans les bois. Juste avant midi, nous aperçûmes l'enseigne de la *Pale Horse Inn* au bout du sentier.

Loquace comme il ne l'avait pas été depuis longtemps et visiblement à l'aise dans son costume en velours de gentilhomme campagnard, Leopold me confia :

– Pour tout te dire, Irene, dans ce sport, seuls les chevaux m'intéressent, pas le reste. Tu me demandes comment était la chasse ? D'un ennui mortel. Son seul mais très appréciable avantage est qu'elle m'a tenu à l'écart de Clarence et de son bavardage...

– Maintenant que je le sais, je vais pouvoir te faire chanter ! plaisantai-je.

– Et moi répandre la nouvelle que ma délicieuse fille cherche un mari, répliqua diaboliquement mon père.

– Papa ! m'exclamai-je, horrifiée.

– N'est-ce pas ce que tu as dit à mon ami en te présentant ?

– Je parlais de ce qui se fait à Madagascar ! Rien que pour lui mettre les points sur les *i*...

Nous poursuivîmes notre marche jusqu'à l'auberge, une vieille maison en bois dont les murs étaient de guingois et au coin de laquelle poussait un lierre si prospère qu'il enveloppait jusqu'aux cheminées. Le soleil nous faisait cadeau d'une autre magnifique journée, et de la porte d'entrée s'échappait une odeur alléchante.

– L'autre chose que je voulais te dire, continua mon père, est que je me sentais si déplacé au milieu de tous ces notables locaux que je n'ai pas fait honneur à l'excellent dîner de Lord Inglethorpe ! Mais le moment est venu de me rattraper !

Plantant son bâton devant la porte d'entrée, Leopold ajouta :

– Le palefrenier de Clarence soutient que le *steak and kidney pudding* de cet établissement est le meilleur qu'on puisse manger dans le comté.

– Tu crois vraiment qu'il en a goûté d'autres ?

– Va savoir ! Mais autant essayer, tu ne penses pas ?

Sans plus hésiter et l'estomac gargouillant agréablement après cette longue promenade, nous nous empressâmes d'entrer.

La *Pale Horse Inn* se composait de quatre petites salles aux planches apparentes, équipées de tables et de chaises toutes différentes les unes des autres. Une couche de suie déjà ancienne couvrait l'intérieur des vitres, et une odeur de viande grillée imprégnait les poutres et le sol. À part nous, il n'y avait qu'un autre client, en pleine conversation avec le patron, et deux chiens roulés en boule près de la porte.

Papa et moi choisîmes une table, puis gagnâmes le comptoir pour passer notre commande : deux portions de pudding à la viande, une bière (pour Leopold) et une limonade (pour moi).

Après avoir échangé un signe de tête avec l'autre client, dont nous apprîmes ensuite qu'il s'agissait du docteur Finchley, le médecin du village, nous allâmes nous asseoir. Lorsque le patron revint de la cuisine, lui et son interlocuteur reprirent le fil de leur discussion, dont certaines répliques parvinrent jusqu'à moi.

À en croire l'aubergiste, qui ne décolérait pas, l'un de ses clients – « sûrement venu chasser avec Lord Inglethorpe », précisa-t-il à mi-voix – n'était pas rentré à la *Pale Horse Inn*, le soir précédent.

– Or figurez-vous qu'il m'avait demandé de lui préparer un gigot d'agneau accompagné d'une bouteille de sherry !

La raison de sa présence à Hemyock n'était donc pas la chasse, rectifiai-je mentalement, sans quoi il aurait prévu de passer la soirée à Ashfield Hall et non à l'auberge.

Pour sa part, le médecin jugea l'incident bizarre, mais pas préoccupant. Si, comme le patron le disait, le client avait laissé toutes ses affaires dans sa chambre – il était là depuis plusieurs jours déjà –, il ne manquerait pas de revenir.

– Mais si, d'ici à ce soir, vous n'avez pas de nouvelles, cher Sheppard, il faudra peut-être en informer la police de Sidmouth.

– Vraiment ? Au fond, je ne sais presque rien de lui... Comme je vous l'ai dit, il n'est pas de la région et il passait tout son temps dans sa chambre ou en promenade au milieu des champs...

Soudain, posant le torchon avec lequel il essuyait ses chopes, l'aubergiste ouvrit un gros registre et le parcourut des yeux :

– Le voilà : *M. Nathaniel Neele*.

À ces mots, je sursautai et portai la main à la tabatière gravée des initiales N.N., qui était restée dans ma poche.

– Tout va bien, Irene ? me demanda mon père.

– Cet homme, je l'ai croisé ! m'exclamai-je assez fort pour que tout le monde m'entende. Nathaniel Neele, dites-vous ?

Le patron et son interlocuteur se tournèrent pour me regarder.

– Hier matin, précisai-je. Il conduisait une charrette, à tombeau ouvert !

– Hier matin, M. Neele a pris son petit déjeuner ici... objecta l'aubergiste d'un air méfiant.

– D'accord, peut-être était-il midi, rectifiai-je.

– Lui avez-vous parlé ? s'enquit le docteur Finchley.

– Impossible ! Il a failli me faire perdre...

Regardant Papa, je m'arrêtai à temps.

– ... mon chapeau en passant en trombe à côté de moi !

– Donc vous le connaissiez ? s'étonna l'aubergiste.

– Non, pas le moins du monde. Mais je peux vous dire que, vingt minutes après, je l'ai revu près d'un petit bois de chênes. Vous savez là où...

Pendant que je prenais la peine de leur expliquer où je l'avais croisé et la direction qu'il avait prise, je remarquai que mes interlocuteurs m'écoutaient d'un air de plus en plus sceptique.

– Ah, près du puits des Sorcières, semble-t-il... observa le médecin à l'intention du patron, puis il secoua la tête, incrédule. S'il

ne s'est pas arrêté et que vous ne le connaissiez pas, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il s'agit de l'homme dont nous parlons ?

Au même instant arrivèrent les puddings.

– Il a perdu une tabatière portant les initiales N.N., expliquai-je.

– Pouvez-vous nous la montrer ? demanda l'aubergiste.

– Non, mentis-je en flairant l'entourloupe. Je l'ai laissée dans ma chambre, mais je peux vous l'apporter, au besoin.

Mon père écarquilla les yeux.

– Quelle histoire ! Tu ne m'en avais rien dit...

Les deux hommes au comptoir paraissaient ne pas croire un traître mot de ce que j'avais raconté. Impression qui se confirma quand, tout en dévorant mon excellent pudding, je leur décrivis mon homme : coiffé d'un chapeau à large bord, les revers du manteau relevés et... et quoi déjà ?

– Il avait les mains blanches et fines, comme les gens qui n'exercent pas une activité manuelle... terminai-je, toute contente de m'être souvenue aussi de ce détail.

– Celle-là, elle est bonne ! Pourquoi M. Neele se serait-il affublé d'un chapeau pareil ? ergota l'aubergiste.

– Et la charrette ? renchérit l'autre. Sheppard, votre client vous a-t-il dit comment il était arrivé ?

– Ses vêtements sentaient encore le train, répondit le patron en reprenant son torchon. Bref, c'est bien beau ce que vous nous racontez, mademoiselle, mais il semblerait que vous vous trompiez...

– Certes, intervint mon père. D'autant que cette tabatière n'est pas forcément la sienne. N.N. peut correspondre à beaucoup de choses.

– Exact, monsieur, confirma Finchley. Le conducteur de la charrette peut être n'importe quelle personne qui avait à faire par

là...

– Et qui, chose curieuse, roulait à toute vitesse ? insistai-je.

– Fort heureusement, nous vivons dans un pays libre, mademoiselle, où l'on peut conduire sa charrette presque aussi rapidement qu'on le veut... ricana l'aubergiste avant de nous tourner le dos.

– Goujat ! protestai-je tout bas en conclusion de cette frustrante conversation.

– Faites-vous une raison, Sheppard, conclut le médecin. Vous avez hébergé une fripouille qui est partie sans payer !

– J'en ai bien peur ! acquiesça l'aubergiste.

Je secouai la tête, consternée.

– En quoi serait-ce impossible, Irene ? me demanda Papa.

– Filer pour éviter de payer sa chambre... en y laissant toutes ses affaires ? Ce n'est pas logique !

– Qui sait... Sommes-nous vraiment en mesure d'en juger ?

Bonne question, pensai-je. Il n'empêche que je commençais à percevoir je ne sais quoi de singulier, voire de dissonant, dans l'atmosphère, comme la veille à Ashfield Hall. J'avais l'impression qu'après mon intervention, la conversation entre MM. Sheppard et Finchley était devenue un brin artificielle, et que les dernières cuillerées de mon pudding n'avaient plus la même saveur.

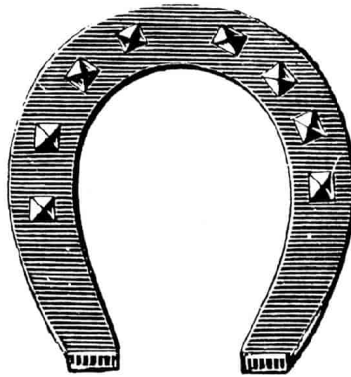
Je savais très bien ce qui m'arrivait, tout comme je savais, pour l'avoir appris à mes dépens parfois, quand je devais suivre mon intuition. Lorsque nous rentrâmes chez M. Ralston, je me procurai du papier, une plume et écrivis d'une traite :

Très chers Sherlock et Arsène,

Navrée de vous déranger, mais j'ai la très nette impression que quelque chose se trame dans le paisible village

*d'Hemyock. Une chose qui mériterait que nous lui accordions
toute notre attention...*

Un message urgent



– **L**ady Westmacott ! Lady Westmacott ! criai-je en traversant la petite gare au pas de course.

Le train en partance pour Londres était à quai, la locomotive, chauffée à bloc, crachait de la vapeur, mais, coup de chance, la cousine de Lord Inglethorpe n'était pas encore montée dans son wagon.

Au moment même où elle s'apprêtait à gravir le marchepied, elle entendit mon appel et, surprise, regarda dans ma direction.

Depuis le wagon de tête, le contrôleur hurla quelque chose que je ne compris pas. Prenant le risque de terminer ma course dans les bras de l'aimable aristocrate, j'accélérai : si je n'arrivais pas à lui parler, mon plan était fichu !

– Que se passe-t-il, mon enfant ? me répondit-elle, en équilibre sur une marche, mais d'une voix parfaitement sereine.

Quel aplomb ! Je parie que même si je venais la trouver dégoulinante de sang, j'aurais droit au même accueil, pensai-je, amusée.

– Lady Westmacott ! haletai-je une dernière fois. J'aurais un service à vous demander. Quand vous arriverez à Londres, pourriez-vous, s'il vous plaît, faire déposer cette lettre dans un café de Carnaby Street ?

– Certainement, ma chère ! répliqua-t-elle en prenant le pli sans le regarder.

– L'établissement en question s'appelle la *Shackleton Coffee House*, ajoutai-je. Et il s'agit d'un message...

Mon interlocutrice sourit et, tandis que le contrôleur portait son sifflet à sa bouche, m'arrêta net :

– Dans ce genre de situation, une dame ne révèle jamais à une autre dame le motif de la manœuvre...

Sur ces mots, elle caressa d'un doigt léger l'une de mes joues, me sourit à nouveau et monta dans le train.

Je restai encore quelques instants sur le quai, la main levée, en pensant que, si un jour je devenais une dame, j'aimerais être exactement comme elle ; puis, rassurée à l'idée que mon courrier parviendrait à ses destinataires, je fis demi-tour.

À la sortie de la gare, je croisai une seconde fois le regard oblique du valet de Lord Inglethorpe. Aussitôt, il interrompit son bavardage avec M. Nelson, qui m'avait accompagnée, lui adressa un bref salut et se carapata d'un air chafouin.

– Que voulait-il ? demandai-je à Horatio en le rejoignant.

– Qui ? M. Lemon ? Il est venu chercher Lord Inglethorpe, qui vient de rentrer de Londres. La grande ville commence à lui plaire,

on dirait.

J'acquiesçai en me souvenant de la visite inattendue qu'il avait rendue à sa cousine, quelques jours plus tôt.

Machinalement, nous suivîmes Lemon du regard. Quand il eut chargé la valise de son maître sur la calèche, il s'assit sur sa banquette, juste devant Lord Inglethorpe. Quant à celui-ci, occupé comme il l'était à allumer sa pipe, il ne remarqua même pas que nous étions là.

La voiture partit et nous ne tardâmes pas à en faire autant ; de fait, Horatio et moi avons un programme. Comme mon père était repassé sous le contrôle total de son ami – qui l'avait emmené visiter une ferme où l'on élevait des cochons et fabriquait des saucisses, avant de lui faire voir la cave où il conservait sa sélection de sherries de garde – et que ces activités ne semblaient pas lui déplaire, mon ange gardien et moi avons décidé de faire une longue promenade. Sortie que j'avais organisée pour qu'elle serve mon plan, qui prévoyait de remettre ma lettre à Lady Westmacott, mais ne s'arrêtait pas là. Tenant compte du fait que M. Nelson détestait les chevaux, qui sûrement le lui rendaient bien, j'avais essayé d'imaginer un parcours qui puisse se faire à pied, mais le but restait le même.

Nous commençâmes à marcher à travers champs, mais, voyant qu'à chaque croisement je regardais tout autour de moi sans bien savoir quel chemin prendre, M. Nelson comprit que notre promenade n'était pas uniquement récréative.

– Allez, dites-moi tout, mademoiselle Irene, m'encouragea-t-il après que nous nous fûmes engagés dans un certain sentier. Quel est notre but ?

Cher, très cher M. Nelson ! Comment aurais-je fait sans lui ?

Je lui racontai sans détour ce qui m'était arrivé le jour de la chasse, sauf la conséquence de l'écart qu'avait fait Gladys quand la charrette conduite à bride abattue par l'homme que je tenais pour M. Neele nous avait croisées.

– Et c'est là que vous êtes tombée de cheval ? me demanda Horatio, sans calcul aucun.

Voyant mon air éberlué, il ajouta :

– Vous n'êtes pas la seule à avoir le don de l'observation, mademoiselle Irene. Et votre ami Sherlock Holmes n'est pas le seul à savoir reconstituer un squelette à partir d'un os minuscule. Je vous ai vue revenir au pas, l'autre jour, avec Gladys, ce qui ne vous ressemble pas : si tout s'était passé normalement, vous seriez rentrée au galop ou au moins au petit trot. Et vous étiez très calme. Trop, d'après moi. Je vous ai observée et, même si on le remarque à peine, vous traînez légèrement le pied droit quand vous marchez ; d'ailleurs la partie extérieure de la chaussure correspondante est abîmée alors que l'autre est presque intacte. Enfin, vous faites très attention avant de vous asseoir, même sur un siège moelleux, ce qui ne peut signifier qu'une chose : le bas de votre dos est meurtri. Chose qui, dans ce contexte, me porte à croire que vous êtes tombée.

Je levai les deux mains en signe de capitulation, puis tâchai de compléter mon histoire avec tous les détails qui me revinrent à l'esprit, dont le fait que le mystérieux charretier avait des mains étonnamment blanches et soignées pour qui travaille à la campagne.

– Ce qui m'incite à penser qu'il s'agit du fameux M. Neele, terminai-je. Quant à la raison de sa disparition, je l'ignore, bien évidemment.

– Mais vous avez une terrible envie de la découvrir... conclut Horatio en souriant. Et cette promenade s'inscrit dans votre plan

pour y parvenir.

– Quelque chose comme ça, oui, murmurai-je.

Mon plan consistait simplement à retrouver le promontoire depuis lequel j'avais vu l'étrange paysan pénétrer dans le petit bois de chênes. Mais comme, tout autour de nous, le paysage ne variait guère, la tâche n'était pas facile.

Après une heure de marche et de tâtonnements, je parvins enfin à un endroit semblant correspondre à celui que je cherchais.

– Ce doit être ici... dis-je en jetant un coup d'œil dans mon dos.

De là où j'étais, je voyais la colline d'Ashfield Hall, le bois et le village dans la vallée, ainsi qu'une longue haie qui, sauf erreur, cachait la petite route au bord de laquelle j'étais tombée. Suivant une ligne semi-circulaire qui passait au milieu des champs mais laissait de côté toutes les maisons proches, mes yeux s'arrêtèrent à la prairie boueuse qui s'étendait en contrebas.

– Donc il a roulé à tombeau ouvert jusqu'ici... il est descendu de sa charrette... avant d'y remonter pour se diriger vers le bois, juste là.

D'un geste, je désignai un gros bouquet de chênes, tout proches les uns des autres, auquel menait en serpentant la petite route que nous avions suivie jusque-là.

M. Nelson et moi poussâmes jusqu'au bois, et, chemin faisant, scrutâmes les alentours en quête d'éléments pouvant expliquer ce que notre inconnu était venu faire là. Il y avait de nombreuses empreintes de roues et de sabots sur le chemin, incitant à penser que charrettes et bêtes n'étaient pas rares dans cette zone. Hypothèse renforcée par le fait qu'une fois passé le bois de chênes, la route suivait le profil de la colline pour mener à plusieurs fermes.

– Je me dois de vous faire remarquer, mademoiselle Irene, que votre homme a pu s'arrêter dans cette prairie pour mille et une

raisons... déclara M. Nelson.

J'étais bien d'accord. Comme Horatio le soulignait, il n'y avait rien de suspect à emprunter ce chemin avec une charrette. Tout n'étant que champs et fermes alentour, de quelle autre manière ce paysan aurait-il dû se rendre là où son activité l'appelait sans éveiller la curiosité d'une jeune citadine qui avait la manie de l'enquête ? Certes, on pouvait s'interroger sur la raison d'une course aussi effrénée, mais elle non plus ne prouvait rien. Peut-être tous mes soupçons n'étaient-ils que le fruit de mon ignorance, et peut-être qu'à Londres, au même instant, Sherlock se tordait de rire en lisant ma lettre...

Non ! me dis-je brusquement. *Irene Adler, tu n'es pas la première idiote venue. Réfléchis ! Fais travailler tes méninges !*

Et la tabatière ? Que faisait-elle sur la charrette ? Une question qui n'avait peut-être aucun rapport avec les autres, en admettant... qu'elle soit bel et bien tombée de la charrette et qu'elle ne se soit pas déjà trouvée au bord du chemin. Après tout, je ne l'avais remarquée qu'après avoir roulé dans le fossé en me prenant un joli coup... je ne pouvais donc pas être sûre à cent pour cent d'avoir vu l'étui dégringoler de la charrette, plutôt que rebondir sur le bas-côté au passage de roues ou de sabots impétueux.

Enfin, l'aubergiste n'avait-il pas dit que M. Neele était sorti se promener ?

– Promenade durant laquelle sa tabatière a glissé de sa poche... avant de finir dans la mienne, marmonnai-je en tournant le dos au bois pour redescendre vers la prairie.

– Que dites-vous, mademoiselle ? s'enquit M. Nelson, qui marchait quelques pas derrière moi.

– Hooo ! m'exclamai-je sur le même ton que j'aurais utilisé pour arrêter Gladys.

Je venais de relever un détail, à quelques dizaines de mètres de la route, qui m'avait échappé lors de mon premier passage. Au fond d'une cuvette envahie par la broussaille, pointait le toit en ardoise d'une maisonnette.

Non, réflexion faite, il était trop petit et trop bas pour qu'il puisse s'agir d'une maison ou même d'une cabane à outils...

Soudain, je me rappelai ce qu'avait dit le docteur Finchley quand j'avais essayé d'expliquer où j'avais vu filer le charretier.

« Le puits des Sorcières. »

Tout portait à croire que nous l'avions trouvé.

Quittant le chemin, nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nichait l'étrange construction. Nous descendîmes le long de ce qui ressemblait à un terrain vague, entre les champs et les haies bien entretenues des propriétés voisines. *Personne n'a dû passer par ici depuis longtemps*, pensai-je en m'efforçant d'éviter les épines qui menaçaient de déchirer ma robe. La gadoue qui retenait mes bottes alourdissait mes pas, et le pauvre Horatio laissait échapper un soupir chaque fois que son pied s'enfonçait dans le sol, de plus en plus boueux et détrempé.

Tel du fil de fer barbelé, les arbustes épineux enroulaient leurs branches autour des troncs des arbres. Et des grappes de baies d'un rouge vif et malsain brillaient au milieu de ce fouillis végétal.

– Mademoiselle Irene, je pense qu'il vaut mieux s'arrêter là...

Certes, il avait raison. Quelle que fût la chose que je cherchais – et je devais reconnaître que, même pour moi, elle n'était pas claire –, il n'était pas prudent de trop s'écarter de la route : cette cuvette n'offrait aucun point de repère et, comme nous étions en hiver, il ne nous restait plus que quelques heures de lumière. Je fis un dernier pas en avant pour distinguer ce qui se trouvait derrière un

enchevêtrement de ronces et, alors que je m'étais déjà résignée à rentrer bredouille, j'aperçus le fameux toit.

– Horatio, regarde...

Je l'appelai pour le lui faire voir, mais surtout parce que le tableau que j'avais sous les yeux me donnait la chair de poule : à aucun prix je n'aurais fait un pas de plus toute seule !

Ce qui restait du puits des Sorcières était un petit toit bancal, dévoré par le temps et la broussaille, soutenu d'un côté par un poteau à moitié pourri, de l'autre par un mur en ruine recouvert d'une mousse dont la couleur jaunâtre rappelait celle des élixirs miracles que vendent les charlatans. Le mur, ou ce qu'il en restait, était fait de briques sombres sur lesquelles avaient été tracés, avec un morceau de charbon, de furieux signes noirs, à savoir de longs traits verticaux semblables à des égratignures, ainsi que des spirales faisant penser à des yeux malfaisants. Dans ce lieu sombre où l'air était dense et humide, j'eus la désagréable impression de me trouver devant les runes presque effacées d'un sortilège ancien.

Les ronces qui, d'un côté, montaient jusqu'au toit présentaient une brèche permettant d'approcher du puits, lequel se réduisait à un trou noir au bord légèrement surélevé, avec une margelle au ras du sol ou peu s'en faut, le tout surmonté d'une chaîne terminée par un crochet rouillé. Derrière le puits se dressait le tronc sec d'un vieux chêne, tordu et décapité, comme si la foudre l'avait frappé.

– Je vois pourquoi cet endroit porte un tel nom... murmurai-je, quand Horatio fut à côté de moi.

– Quelle décrépitude... commenta mon compagnon.

Puis, avançant juste ce qu'il fallait, il glissa sous le toit, qui lui arrivait aux épaules.

– Sans protection, ce puits est dangereux, commenta-t-il. Jadis, il devait y avoir une maison ou une étable à côté...

Me penchant à mon tour au-dessus du miroir d'eau noire, je perçus comme un souffle glacial monter du cercle en pierre sombre. Une seconde fois, je sentis mes cheveux se dresser légèrement sur ma tête.

– Ma foi... soupirai-je. Maison ou étable, il n'en reste rien, et depuis longtemps sûrement.

M. Nelson acquiesça et m'invita à m'éloigner avec lui. Je le suivis en promenant les yeux autour de moi pour essayer, encore une fois, de comprendre ce qui avait pu pousser le charretier à mettre pied à terre à proximité. En vain. Quand nous eûmes rejoint la petite route, je jetai un dernier coup d'œil en direction du puits, puis nous nous dirigeâmes vers Ashfield Hall, d'où nous pourrions regagner le village, puis la propriété de M. Ralston.

Horatio marchait les mains dans le dos, tandis que je continuais à balayer la campagne du regard. Prenant notre temps, nous parvînmes, une heure plus tard, à la lisière de la propriété de Lord Inglethorpe, que nous décidâmes de traverser au plus court en passant près de la maison, avant de redescendre par l'autre versant de la colline.

J'étais en train de me demander si mon imagination n'était vraiment pas trop féconde (en fin de compte, tout ce qui me tracassait était d'avoir croisé un paysan mal élevé et trouvé un objet dont le propriétaire avait peut-être déjà redonné signe de vie), quand je vis une chose qui m'arracha à mes réflexions.

Tandis que M. Nelson et moi regardions en direction de l'austère demeure qui se dressait devant nous, nous fûmes témoins d'une scène passablement bizarre.

Nous aperçûmes, à leur insu, Lord Inglethorpe et son valet discutant de manière assez insolite au vu de leurs positions de maître et de domestique. Edward Inglethorpe semblait énervé, mais

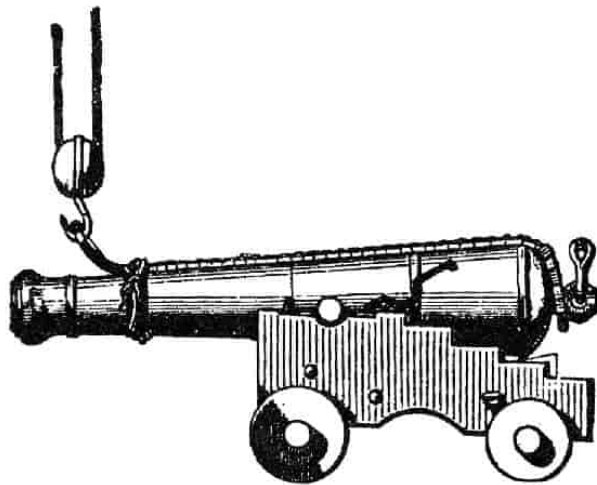
il n'était pas le seul : Lemon parlait avec une animation excessive. Ce dernier faisait peine à voir : terriblement pâle, il ne cessait de se tamponner le nez avec un mouchoir blanc copieusement taché de sang. À un moment, tous deux eurent un échange particulièrement tendu, au terme duquel Lord Inglethorpe se fit plus conciliant, allant jusqu'à reconforter son valet par d'amicales tapes dans le dos. Et leur discussion s'arrêta là.

– Drôle de manière de s'adresser à un domestique... commentai-je en continuant mon chemin.

– Pas plus drôle que la manière dont nous nous entretenons, vous et moi, mademoiselle Adler, vous ne trouvez pas ? souligna malicieusement Horatio en se retournant une ou deux fois pour jeter un dernier coup d'œil à l'auguste demeure.

Car même pour lui qui connaissait le niveau d'excentricité toléré au sein de l'aristocratie anglaise, cette situation semblait défier les usages.

La chambre numéro 5



Le lendemain, je n'appris rien de particulier, si ce n'est la nouvelle, assez prévisible, que M. Neele n'avait toujours pas reparu la veille au soir. Et comme il était absent depuis trois jours (mardi, mercredi, jeudi), M. Sheppard s'était fait à l'idée de ne plus le voir, autrement dit de ne jamais encaisser la location de sa chambre.

Notre semaine de vacances tirait à sa fin, et, tout en lisant les dernières pages du roman de M. Rymer, j'espérais que quelque chose se passe, que notre placide coin de campagne devienne le théâtre d'affaires aussi troubles que celles de mon livre. Mais surtout, j'attendais un signe de vie de deux êtres bien moins

évanescents que Varney le vampire et autrement plus familiers, à savoir une réponse à la lettre que j'avais envoyée à Londres.

Elle arriverait, c'était certain, et mes amis ne manqueraient pas de me répondre... En priant pour que Holmes n'ait pas éclaté de rire en découvrant les faits qui m'amenaient à soupçonner de sombres manigances au cœur de ce paisible coin de campagne, ou que Lupin, après avoir vu son père, n'ait pas brusquement décidé de quitter Londres sans prendre la peine de me prévenir. Il en était capable, je le savais, non par cruauté, mais à cause de la liberté qui l'animait et le rendait, à mes yeux, parfois incompréhensible, mais toujours exceptionnel.

Après avoir passé l'après-midi entre les chimères de mon roman et les miennes, je me rendis, le soir venu, dans la bibliothèque de M. Ralston pour me trouver une nouvelle lecture. Par un heureux hasard, je dénichai, parmi les rangées de livres achetés au kilomètre chez un antiquaire d'Honiton, un exemplaire relié en cuir bleu de l'*Illustrated Crimean War Song Book*, publié à Londres, Oakley Crescent, dix-sept ans plus tôt. Comme je ne savais finalement pas grand-chose de ce qui s'était passé en Crimée, j'emportai l'ouvrage dans ma chambre et me plongeai dans ses pages finales, où étaient résumées les principales étapes de cette guerre.

Dans ce conflit, ce qui semblait avoir le plus marqué les Britanniques était la charge suicide de leur cavalerie légère à Balaklava, qui avait coûté la vie à tant de soldats. Les hostilités avaient commencé à l'initiative du tsar Nicolas I^{er}, qui considérait l'Empire ottoman comme « l'homme malade de l'Europe ». Dénonçant le fait qu'Istanbul interdise à ses sujets chrétiens de se rendre en pèlerinage à Jérusalem, il avait appelé à la « guerre sainte ». Mais ce n'était là qu'un prétexte, la véritable motivation du tsar étant d'anéantir l'Empire ottoman pour contrôler le Moyen-

Orient. Au lendemain de la bataille de Sinope, qui eut lieu le 30 novembre 1853, la tension monta à l'échelle internationale et, en septembre 1854, Paris et Londres envoyèrent soixante mille hommes prendre le port de Sébastopol.

Lors de la première bataille, sur le fleuve Alma, les habitants de Sébastopol étaient si sûrs de la victoire des troupes russes qu'ils vinrent assister aux combats avec tout ce qu'il fallait pour pique-niquer. Mais c'était compter sans l'infanterie légère anglaise, commandée (comme le reste des troupes britanniques) par Lord Raglan, dont l'avancée obligea les Russes à se replier à l'intérieur de Sébastopol.

Positionnés respectivement à Balaklava et dans la baie de Kamiesch, Britanniques et Français assiégèrent la moitié de la ville. Malgré cela, le 25 octobre, les troupes russes, qui restaient approvisionnées par le nord, contre-attaquèrent. Arrêtées, dans un premier temps, par la cavalerie lourde et le 93^e régiment d'infanterie britanniques, elles refluèrent, une nouvelle fois, vers Sébastopol. Croyant à tort que les canons défendant la ville avaient été retirés, Lord Raglan ordonna alors à la cavalerie légère de charger. Assaut fatal passé à la postérité sous le nom de « charge des Six Cents [cavaliers] », dont la moitié périt fauchée par les boulets de canon.

Sébastopol n'étant ni prise ni débarrassée de ses assaillants, la situation s'enlisa, en particulier quand l'hiver arriva.

Je survolai la suite à la recherche du nom que Lady Westmacott avait prononcé d'une voix si vibrante, lors de la réception à Ashfield Hall, mais pas le moindre « Malakoff ». Je lus encore que le siège de Sébastopol résista à cinq bombardements, à une série de batailles sanglantes et à diverses tentatives de sortie, jusqu'au 5 décembre de l'année suivante, où commença le plus violent pilonnage de l'histoire, produit par 592 canons français et 183 britanniques.

À quoi ressemble la vie quand tonnent les canons et que la mort tombe du ciel ? me demandai-je. Blottie dans mon lit, je frissonnai en pensant à tout ce dont Lord Inglethorpe avait dû être témoin au cours de ces longs mois.

Et soudain, dans les derniers paragraphes, apparut le mot « Malakoff ». C'était le nom de l'un des bastions de la ligne de défense de Sébastopol sur laquelle porta l'offensive alliée dirigée, côté britannique, par William John Codrington. Le 8 septembre, à huit heures du matin, après une nuit passée dans les tranchées à écouter les mines françaises pulvériser l'ouvrage de fortification, les soldats de Sa Majesté montèrent à l'assaut. Les combats durèrent une journée entière, au terme de laquelle les Russes décidèrent enfin de quitter la ville. Sous les murs de Sébastopol et alentour étaient morts plus de vingt-trois mille soldats.

Quant à moi, je sombrai dans le sommeil, à bout de forces.

Le samedi s'annonçait nuageux et il y avait de l'averse dans l'air, prévint M. Ralston. Toutes les vaches de la ferme voisine étaient allongées sur l'herbe, signe qui ne trompait pas.

Il était encore tôt, mais, attirée par les excellentes confitures et les œufs au bacon frits dans le saindoux que l'on servait à la table de notre hôte, j'avais déjà attaqué mon petit déjeuner.

Alors que je mangeais, une domestique m'apporta un billet.

– Pour moi ? m'étonnai-je en tressaillant.

Partagée entre la joie et l'incrédulité, j'ouvris l'enveloppe.

Chère Irene,

Pour le cas où les sombres affaires que tu décris dans ta lettre seraient toujours urgentes, tu nous trouveras à la gargote du village pompeusement appelée Pale Horse Inn.

Avant de nous lancer dans une quelconque enquête, nous y prendrons un généreux petit déjeuner.

*Tes amis,
Sherlock et Arsène*

Dès les premières lignes, je reconnus l'écriture d'Arsène et, quand j'eus fini de lire le mot, je dus me retenir pour ne pas bondir de joie. Mes amis étaient là ! À Hemyock ! Je pris sur moi pour terminer mon petit déjeuner et plus encore pour monter dans ma chambre sans laisser transparaître mon excitation.

– Horatio ! appelai-je en apercevant M. Nelson dans le couloir. Tu vas avoir du mal à le croire, mais...

– ... vous avez besoin d'un prétexte pour faire seller Gladys et descendre au village, termina-t-il pour moi.

Je battis des paupières, stupéfaite.

– Mais comment... ?

– Vu que je me lève de bonne heure, je déjeune avec les autres domestiques, qui échangent les dernières nouvelles, si insignifiantes soient-elles. C'est ainsi que j'en viens à savoir, par exemple, s'il y a eu des messages et à qui ils étaient destinés. À côté de cela, la manière dont les villageois me regardent m'incite à penser que la couleur de ma peau fait de moi une sorte de phénomène de foire, à leurs yeux. Résultat : je préfère me promener avant que les rues ne se remplissent.

Horatio prit le temps de sourire, puis ajouta :

– Et le hasard a voulu qu'en passant près de l'auberge, un bruit que j'ai déjà entendu une ou deux fois et qui ne ressemble à aucun autre est parvenu à mes oreilles : des ronflements sonores, voire tapageurs, échappés de l'une des chambres...

– Arsène ! murmurai-je.

– C’est vous qui l’avez dit, mademoiselle... commenta M. Nelson. Quant à moi, je me suis permis de dire au palefrenier de harnacher Gladys...

– Avec une selle pour hommes, j’espère ?

Pour toute réponse, mon ange gardien précisa :

– Sachez que votre pantalon, plus ou moins remis en état après votre chute de l’autre jour, vous attend sur votre lit.

Certes, où avais-je la tête ? Le pantalon ! Pour éviter toute question, je l’avais fourré dans le panier à linge sale réservé à ceux de M. Ralston et de mon père. Décidément, rien n’échappait à l’œil de notre majordome !

Que pouvais-je lui répondre ?

– Eh bien... merci, Horatio !

Une petite demi-heure plus tard, je franchis la porte de la *Pale Horse Inn* et trouvai mes deux lascars installés à la table la plus isolée. Entre eux se dressait une montagne de tranches de bacon grillé, et tous deux jouaient de la fourchette et du couteau comme deux hussards distribuant les coups de sabre.

– Sherlock ! Arsène ! m’exclamai-je en me retenant à grand-peine de courir à leur rencontre.

– Irene ! me salua le premier.

– En voilà une tenue ? s’étonna le second. Je me trompe ou c’est un pantalon d’é...

Sans même lui laisser le temps de finir, Sherlock, qui humait l’air à pleines narines, confirma :

– Tu ne te trompes pas... Une jument, n’est-ce pas, Irene ? Âgée de six ans environ, robe claire, étoile sur le front...

– Alors ça ! m’émerveillai-je. Depuis quand es-tu un spécialiste des chevaux ?

– Depuis que j’ai des yeux pour voir... rétorqua-t-il en désignant une fenêtre opaque, derrière moi, dans laquelle s’encadrait la tête de Gladys.

Oh, ce garçon était vraiment incorrigible !

Je m’assis avec eux, me versai une tasse de thé et, en moins de temps qu’il ne faut pour le dire, l’équilibre magique de nos trois volontés se reconstitua.

Tout d’abord, je voulus savoir comment ils s’étaient débrouillés pour venir. À demi-mot comme d’habitude, Arsène m’apprit qu’il disposait à nouveau d’un peu d’argent. Fourni par son père ? lui demandai-je. Plutôt que de me répondre, mon ami changea de sujet.

Sherlock, qui lui aussi (mais pour d’autres raisons) partageait son besoin de discrétion, vola à son secours.

– Pour moi, il était sacrément temps de partir ! Mon frère, Mycroft, est rentré d’Oxford pour occuper, pendant quelque temps, je ne sais quelles fonctions, source d’une fierté qui le rend encore plus insupportable que d’habitude, mais surtout, ma petite sœur a reçu un sifflet et... ce truc me rend fou !

– Quel prétexte as-tu donné à ta mère, cette fois ?

– Toujours le même : tournoi d’échecs. Chez un hobereau du coin, me répondit-il en mâchant allègrement une bouchée de la plus longue tranche de bacon que j’avais jamais vue.

Après l’avoir avalée avec un hoquet de plaisir, il ajouta, l’air chagrin :

– Mais je n’ai pas intérêt à rater le dernier train pour Londres, demain. Contrainte qui, comme je le disais à Arsène, nous laisse peu de temps. Alors, Irene, que se passe-t-il exactement ? Et quelles sont tes premières hypothèses ?

Tâchant d’être brève et de ne pas élever la voix pour échapper aux oreilles indiscrètes, je leur racontai dans le moindre détail tout

ce qui était arrivé. Pendant que je parlais, Arsène déplaça les objets qui se trouvaient sur la table pour représenter les différents lieux que je citais : Ashfield Hall, la maison de M. Ralston, la *Pale Horse Inn* et la prairie où j'avais vu la charrette pour la dernière fois. Pour finir, je posai la tabatière au milieu de la table et évoquai l'étrange dispute, immédiatement suivie de réconciliation, entre Lord Inglethorpe et son valet.

– Les anciens officiers sont tous un peu cinglés, commenta Arsène, pendant que Sherlock s'emparait de la tabatière en argent.

Notre ami la tourna entre ses doigts, l'ouvrit, la renifla, puis, l'examinant à contre-jour, essaya de lire le nom de son fabricant.

Sans plus de succès que moi, quand j'avais essayé.

– Conclusion ? leur demandai-je. Croyez-vous que ce soient de simples élucubrations ou... ?

– Oh non, pas du tout, répondit Sherlock. Ton histoire est des plus intéressantes, et pendant que tu parlais, une chose m'est revenue à l'esprit. Vous souvenez-vous du docteur Beresford ?

– L'homme assassiné à Jacob's Island ? répliqua Arsène.

– Hé ! les coupai-je. Auriez-vous cherché à en savoir plus pendant que je n'étais pas là ?

– Non, me rassura Sherlock. Mais l'article annonçant sa mort précisait qu'il avait servi dans l'armée et participé à la guerre de Crimée. Je serais curieux de savoir si Lord Inglethorpe le connaissait.

– Bonne question, mais comment le découvrir ?

– Le plus simple serait de le lui demander, poursuivit Sherlock. Mais comme ce qui nous amène n'est pas l'affaire Beresford, autant commencer par jeter un coup d'œil à la chambre numéro 5.

– Ah oui ! dit Arsène en exhibant une clé.

– Pardon ? répliquai-je en les dévisageant.

– Quand nous nous sommes inscrits sur le registre des clients de l’auberge, hier soir, nous avons jeté un coup d’œil aux lignes du dessus, m’expliqua Sherlock. Ce qui nous a appris où loge ton mystérieux Neele : chambre numéro 5 !

– Pour la suite, nous avons préféré t’attendre, compléta Arsène. Après nous être munis de la clé, naturellement !

Nous nous dirigeâmes vers l’étroit escalier qui menait aux chambres. Au moment de m’y engager, je croisai le regard désapprobateur de M. Sheppard. De son point de vue, qui devait refléter le bon sens, ou tout au moins l’opinion la plus répandue, il était impensable qu’une jeune fille s’isole avec deux garçons. *Ma foi, qu’il pense ce qu’il veut !* me dis-je en me rappelant le peu de confiance qu’il m’avait témoigné lors de notre première rencontre.

– Messieurs, nous avons très peu de temps... avisai-je tout de même mes amis.

– D’après moi, une minute suffira, répondit Arsène.

L’auberge n’ayant qu’un étage, les chambres se trouvaient toutes là, réparties de part et d’autre d’un couloir tortueux au plancher inégal. La salle de bains, commune à tous les clients et construite en saillie, se situait au bout, juste avant la chambre numéro 5.

Nous ouvrîmes la porte de celle-ci et, comme Arsène l’avait imaginé, en fûmes pour nos frais : il ne restait plus rien du passage de Nathaniel Neele.

Comme on pouvait s’y attendre, au bout de trois jours d’absence de celui qui était censé l’occuper, l’aubergiste avait récupéré la chambre.

– Sans toutefois appeler la police... soulignai-je en jetant un rapide coup d’œil à l’intérieur de la pièce.

L’œil acéré et le front plissé, Sherlock avait adopté l’expression de limier que nous lui connaissions bien. Tenant tout de même à

examiner les lieux, il entra, tandis qu'Arsène et moi restions sur le seuil.

Il s'approcha du lit, écarta les draps et les flaira. Après quoi, il jeta un coup d'œil à la table de chevet, puis au rebord de la fenêtre, avant de s'accroupir devant la cheminée et...

Un bruit de pas dans l'escalier me fit tourner la tête. Ce ne pouvait être que l'aubergiste !

– Je m'occupe de lui, mais... faites vite ! murmurai-je à Arsène avant de m'élancer à la rencontre de M. Sheppard.

Je le trouvai dans l'escalier et, aussitôt, lui fis le plus beau des sourires.

– Ce qu'elles sont loin, vos toilettes ! Et pas vraiment faites pour les dames ! commençai-je en me plaçant en travers de son chemin. Je crains de devoir aller chez M. Ralston ou chez Lord Inglethorpe !

Mon interlocuteur rentra la tête dans ses larges épaules et grommela quelque chose. Puis il dut se résoudre à reculer de quelques marches pour me laisser passer.

Feignant d'avoir du mal à manœuvrer avec mes bottes d'équitation, je m'y repris à trois fois pour le contourner, écrasai l'un de ses pieds, puis, satisfaite du temps que j'avais réussi à gagner, descendis les marches qui me séparaient de la salle principale.

Sherlock et Arsène ne furent pas longs à me suivre. Une fois leurs petits déjeuners payés, ils sortirent et me rejoignirent auprès de Gladys.

– Alors ? leur demandai-je.

Holmes regarda la jument par-dessous, laquelle renâcla en dilatant les naseaux. Lupin, lui, dénoua ses rênes et la caressa derrière les oreilles.

– C'est bien... Bonne fille... lui murmura-t-il sur le ton de celui qui s'y connaît.

De fait, son père lui avait appris à monter quand il était enfant, à l'époque où tous deux menaient une vie itinérante, dans le sillage d'un cirque.

– Il a brûlé une lettre ou une enveloppe, répondit Sherlock. Enfin, le plus gros...

Sur ces mots, il sortit de sa poche un morceau de papier aux bords calcinés, sur lequel on pouvait encore lire, imprimé à l'encre bleue :

*Étude des notaires
Archibald & Mallowan
88 Amwell St., Clerkenwell
Londres*

– Ce qui veut dire... ?

– Beaucoup de choses, soutint Sherlock Holmes.

Tout en maintenant une certaine distance avec Gladys, il regarda autour de lui, puis ajouta :

– Que M. Neele était porteur d'un quelconque acte juridique et qu'il n'en voulait plus, ou bien... que quelqu'un a essayé de détruire ce papier en son absence.

– Bon. Au fait, l'autre jour, l'aubergiste a prétendu que Neele avait laissé toutes ses affaires dans sa chambre, précisai-je.

– Ce qui me rappelle qu'hier soir j'ai vu Sheppard sortir avec un sac, déclara Arsène. Peut-être y avait-il fourré les effets de Neele en attendant que la police arrive ou quelque chose comme ça.

– D'après ce que moi, j'ai pu voir... marmonna Sherlock, notre hôte n'est pas de ceux qui aiment avoir la police chez eux.

– Que veux-tu dire ? lui demandai-je.

– Rien de plus que ce que j’ai dit. Mais je serais prêt à parier qu’il en sait plus sur le fameux Neele qu’il ne veut bien l’avouer... gratuitement, tout au moins. Quand on y pense, toute l’information vient de lui : c’est lui qui, au détour de ronchonnements, a affirmé que son client n’était pas rentré dîner, qu’il avait laissé ses affaires dans sa chambre et que le motif de sa présence était la chasse...

– Les sacs ! m’exclamai-je. Quelle idiote je suis ! Dans la charrette, il y avait des sacs !

Arsène raffermi sa prise sur les rênes de Gladys, et mes deux amis me dévisagèrent.

– Quand elle a failli me renverser, elle était chargée de sacs, je crois.

– Tu crois ou tu en es sûre ? s’enquit Sherlock.

– J’en suis sûre. Parce que après, quand j’ai revu le paysan près du petit bois de chênes, j’ai remarqué que la charrette était vide.

– Enfin, l’affaire devient vraiment intéressante ! souffla Sherlock. Un homme et son bagage disparaissent, la lettre d’une étude de notaires finit au feu et un mystérieux charretier se débarrasse de sacs... Où exactement ?

La question que je redoutais, mais qui devait bien être posée...

– Au puits des Sorcières, répondis-je à mi-voix.

Au même moment, Gladys hennit.

Le puits des Sorcières



– **Q**uel coin lugubre... murmura Arsène dès que nous parvînmes à l'endroit de la petite route d'où l'on apercevait le puits.

– Qu'est-ce qui te prend, l'acrobate ? Tu as la frousse ? demanda Sherlock sans cesser de scruter les alentours.

Je comptais attacher Gladys à l'un des chênes du petit bois, mais mon ami me conseilla de choisir un autre arbre, plus proche.

– Pourquoi ? m'étonnai-je.

Pointant le doigt vers Ashfield Hall, qui se dressait à flanc de colline au-delà du bosquet, il ajouta d'un air entendu :

– Tu n'es peut-être pas la seule à avoir des jumelles...

Tout en nouant les rênes de Gladys à une branche, je repensai au cheval blanc que j'avais vu dans un bois le jour de la chasse et au fait qu'après ma rencontre éclair avec le charretier il n'était plus là, comme s'il s'était volatilisé. Contrairement à ce que j'avais cru, peut-être n'était-il pas attaché. Les hennissements de Gladys et mes imprécations contre Nathaniel Neele (si telle était bien l'identité du charretier) l'avaient-ils effrayé ? Possible. Dans le doute, je vérifiai la résistance de mon nœud.

– On revient tout de suite ! dis-je à la jument en tapotant son encolure pour la rassurer.

Mais peut-être était-ce davantage moi qui avais besoin d'encouragement.

– En avant ! Voyons ce qu'il y a là-bas ! lança Arsène.

Dès que je le vis patauger avec ses beaux souliers dans la boue et les feuilles pourries qui tapissaient l'horrible cuvette, je ne pus m'empêcher de rire.

Il avait suffi d'une lettre, écrite à la hâte et sans vraie requête, pour que mes amis me rejoignent dans ce coin presque introuvable de la campagne anglaise et cherchent avec moi un indice encore plus difficile à dénicher sur l'ours mal léché qui m'avait fait tomber de cheval.

Une lettre et rien de plus pour que notre trio soit réuni et se lance, avec son inconscience et sa fougue habituelles, sur la trace de ce qui pouvait n'être qu'une histoire de rien du tout, mais qui semblait à cette heure plus excitant que n'importe quel passe-temps auquel trois adolescents auraient pu consacrer leur samedi. Rien ne nous plaisait davantage que les expériences insolites, le frisson que l'on éprouve à marcher sur un fil, les zones d'ombre que les autres cherchent à éviter, mais que nous trois rêvions d'explorer jusque

dans leurs moindres recoins. Main dans la main tout de même, pour ne jamais risquer d'y plonger tout seul.

Une fois que nous eûmes contourné le dernier buisson de ronces, nous aperçûmes le toit bancal du puits des Sorcières.

– Vous savez où j'ai l'impression de me trouver ? demanda Arsène. Dans un récit d'épouvante !

– Bien vu ! confirmai-je. Avec ces signes sur le mur, ce puits serait du meilleur effet dans une histoire de vampire !

Arsène eut un sourire entendu, grâce auquel je compris enfin qui de mes deux amis m'avait offert quel livre, avant mon départ.

Brusquement, Sherlock s'arrêta et nous fit signe de nous taire.

– Qu'y a-t-il ? murmurai-je au bout d'une minute.

– Rien. Un vague... non... rien.

Holmes se mordit la lèvre, puis nous confia :

– J'ai si peu l'habitude de la campagne que j'ai sans cesse l'impression d'entendre des pas, des bruits sourds, quelque chose... et finalement rien. Ce qui fait que...

– ... tu es prêt à faire dans ta culotte ! plaisanta Arsène en s'approchant, le premier, de l'ouverture du puits.

– Pas autant que toi !

– Si tu avais vu ta tête quand tu as découvert Gladys ! Même quand on a affronté le Frère noir sur les docks de Londres, tu n'avais pas l'air aussi effrayé !

Sans même prendre la peine de lui répondre, Sherlock s'agenouilla dans l'herbe et ramassa un caillou.

– Voudrais-tu bien te taire un instant, si tu en es capable ? J'aimerais savoir s'il y a de l'eau et à quelle profondeur.

Puis il jeta la pierre et se mit à compter.

Un, deux, trois, quatre...

Le caillou rebondit une ou deux fois contre les parois, puis plus rien.

– Pas d'eau ! conclus-je.

– Ni de pierres... ajouta Sherlock en jetant un regard appuyé à Arsène.

Notre ami soupira.

– Vas-y, demande-le-moi...

– Certainement pas. J'y vais, si tu veux.

– Pour rester coincé en plein milieu ? Pas question, laisse faire le spécialiste...

Arsène retira ses chaussures, puis son manteau.

– Je peux savoir ce qui se passe ? demandai-je en dévisageant mes deux acolytes.

Pour toute réponse, Sherlock testa la solidité de la poutre qui soutenait le toit, puis celle de l'arbre décapité derrière le puits, et y attacha la corde qu'Arsène et lui avaient « empruntée » au village, avant de lancer l'autre bout au fond du trou.

– Je descends, annonça-t-il.

– Oublie ça, petit génie ! répliqua Arsène. Toi, tu réfléchis, et moi, j'agis. Regarde et prends-en de la graine !

Puis notre fanfaron d'ami se pencha au-dessus de la margelle en pierre noire et regarda en bas.

– Hou-ouh ! lança-t-il.

Sa voix lui revint sous la forme d'un écho.

Sherlock s'accroupit à côté de lui.

– Fais attention, d'accord ?

– Compte sur moi.

Sherlock hocha la tête, testa la résistance de la corde et se releva.

Arsène, lui, se tourna vers moi et, en guise d'au revoir, porta deux doigts à sa tempe.

– Ça ne prendra qu'une minute ! m'assura-t-il en souriant.

Puis il disparut dans le puits des Sorcières.

– Continue à parler ! lui ordonna Sherlock.

– D'accord, chef ! Je descends.

– Je te vois.

– Et maintenant ?

– Non, plus rien.

– Alors, on est deux !

Je me penchai à mon tour au-dessus du vide d'où montait un courant d'air glacial. La tête d'Arsène avait disparu, engloutie par l'obscurité. Seuls sa voix, le frottement de ses pieds nus sur les pierres et celui de la corde frappant de temps à autre la maçonnerie témoignaient encore de sa présence.

À la seule pensée que mon ami s'enfonçait dans ce trou, un long frisson me parcourut l'échine.

– Pourquoi diable a-t-il enlevé ses chaussures ? murmurai-je à Sherlock.

– Tu as déjà vu un cambrioleur escalader un mur en souliers ?

– Je vous ai entendus ! protesta Arsène. Et je tiens à préciser que... oh !

– Qu'y a-t-il ?

– Rien.

– Tu vois quelque chose ?

– Non, mais...

– Quoi ?!

– Je le sens. Là... sous mes pieds.

– Précise !

– Mmmh... je ne sais pas exactement, mais...

– Arsène ?

J'eus à peine le temps de prononcer son nom que la corde se détendit, brusquement, comme si notre ami l'avait lâchée.

– ARSÈNE !!!

– Pas si fort ! répliqua-t-il depuis le fond du puits. Ici, ça résonne beaucoup et... j'ai atteint le fond.

– Alors ?

– Rien... Il y a des pierres... tout est sec... depuis longtemps, dirais-je. Et là...

Nous crûmes l'entendre déplacer quelque chose.

– Fichtre !

– Arsène, que se passe-t-il ?

Notre ami ne répondit pas. Ou plutôt, pas tout de suite. La corde se tendit de nouveau et il commença à remonter.

– Tout va bien, Arsène ?

Nous l'entendions haleter, de plus en plus fort, jusqu'au moment où, pâle comme un linge, son visage émergea. Puis, attrapant deux touffes d'herbe, il se pencha au-dehors et respira à pleins poumons, tandis que Sherlock l'empoignait par les aisselles pour le sortir du puits.

– Qu'est-il arrivé ? insistai-je.

Son visage avait une expression que je ne lui connaissais pas.

– Mon Dieu, Irene... grâce te soit rendue ! répliqua-t-il en trouvant le moyen de sourire. Il semblerait que tu avais raison. Il y a deux sacs là en bas...

– Je le savais ! triomphai-je. Qu'est-ce que je vous avais dit ?! Neele s'est arrêté ici pour faire disparaître...

– Mais ces sacs, j'ai bien peur qu'ils ne contiennent...

Avalant sa salive, il ajouta :

– Nathaniel Neele. Ou ce qu'il en reste...

Incapables d'articuler un mot de plus, nous déguerpîmes en laissant tout loisir aux ronces de griffer nos mains et nos vêtements. Nous courûmes comme si nous avions une meute de chiens à nos trousses, comme si tous les démons de l'enfer nous poursuivaient. Quand je fus auprès de Gladys, j'essayai désespérément de dénouer ses rênes, mais j'avais les mains raides, les doigts gourds, la peau en feu. J'avais si peur que je n'osais même pas regarder autour de moi. La jument dut le sentir, car elle rua, et, quand enfin je réussis à la libérer, elle m'échappa.

– Gladys ! criai-je. GLADYYYYS !

La pauvre ne semblait même plus m'entendre : terrifiée, elle s'élança au galop le long de la route par laquelle nous étions venus.

Et nous derrière elle.

Ce ne fut qu'à la vue des toits du village que nous nous décidâmes à ralentir et à faire halte, à bout de souffle, sur le bas-côté.

– Vraiment... désolé, haleta Arsène. J'espère que la jument sait... comment rentrer.

Je hochai nerveusement la tête. Au même instant, il se mit à pleuvoir.

– Une minute... nous lança Sherlock en nous rejoignant. Nous devons... réfléchir.

– À quoi ? m'écriai-je un peu trop fort.

Avant de poursuivre, nous laissâmes les premières gouttes tomber jusqu'à avoir les cheveux plaqués sur le front. Elles étaient glacées, mais incroyablement réconfortantes.

Quand le murmure lent de la pluie eut envahi toute la campagne, Sherlock reprit :

– Je crois que nous devrions aller à Sidmouth... prévenir la police.

Arsène releva les yeux.

– Tu fais confiance aux poulets maintenant ?

– Loin de là, mais...

– Sherlock a raison, le coupai-je. Ça devient trop grave. On n'est pas de taille.

Arsène acquiesça, puis marmonna :

– Il faisait tout noir, là-dedans, mais...

Notre ami n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase, et nous ne lui en demandâmes pas plus.

– Je propose qu'Arsène et moi fassions le déplacement, poursuivit Sherlock. Sidmouth doit être accessible en train. Et, une fois sur place, nous laisserons un message anonyme révélant ce que nous avons découvert.

– Sans nous faire pincer... dit Arsène.

– Sans nous faire pincer, confirma Sherlock. Puis retour à l'auberge.

– Vous êtes sûrs que ça ira ?

– Pas de problème ! Et toi, tu te sens de rentrer seule ?

– Quelle question ! Et après, je fais quoi ?

– Rien, me répondit Sherlock. Tu attends. Si Arsène et moi réussissons à alerter la police, demain les choses bougeront !

– Et notre assassin découvrira que son plan était moins bien ficelé qu'il ne le pensait, renchérit Arsène.

– C'est notre seule chance de le faire « sortir du bois » et commettre une quelconque erreur.

Une erreur, certes... comme celle que j'avais faite en pensant que je pouvais fourrer mon nez où bon me semblait.

– Savez-vous ce que la découverte d'Arsène signifie ? demandai-je avec un filet de voix.

Bien des choses, pouvait-on estimer. *Primo*, que le conducteur de la charrette n'était pas Nathaniel Neele. *Secundo*, que ce n'était pas davantage un paysan vaquant à ses occupations. *Tertio*, que cet homme avait vraisemblablement tué Neele, avant de le cacher dans un sac, de le charger sur une charrette (dont nous savions, à présent, pourquoi elle roulait à tombeau ouvert...) et de le jeter au fond d'un puits.

Sombres faits que, pour sa quiétude, le somnolent village d'Hemyock aurait pu continuer d'ignorer, si je ne m'étais pas retrouvée nez à nez avec cette charrette le jour de la chasse au renard.

– La chasse au renard ! m'exclamai-je.

– J'y pensais justement ! répliqua Sherlock. Ta supposition était juste, Irene : si Neele était venu pour ça, il aurait fait partie des personnes invitées à la réception de Lord Inglethorpe, ce soir-là, et n'aurait pas commandé à dîner à la *Pale Horse Inn*. Pourtant, je serais prêt à parier jusqu'à ma dernière livre que lui et notre châtelain se connaissaient...

– Pari relevé ! répondit Arsène.

– Attention, ce n'est jamais qu'une hypothèse. Mais pour quelle raison un homme en possession d'une lettre venant d'un office notarial londonien se rendrait-il dans un endroit aussi perdu si ce n'est pour parler à la seule personne du village occupant une position élevée ? Et qui pourrait être cette personne sinon Lord Inglethorpe ?

Arsène fit la grimace, puis ramena en arrière ses cheveux luisants de pluie.

– Avant tu te méfiais de l'aubergiste...

– Certes, mais si j'étais l'aubergiste et que je venais de tuer M. Neele, je ne prendrais pas le risque de fournir au docteur

Finchley le nom de ma victime, vous me suivez ?

– Oui, sauf si c'est le médecin qui a « suivi » l'aubergiste... gloussa Arsène.

Préférant ne pas relever, Sherlock agita vaguement la main, puis reprit :

– Enfin, tout ça n'est que pure spéculation. Nous avons découvert un mort, c'est vrai, mais nous ne savons rien de lui, pas même son nom. Sur ce point, je crains que nous ne devions patienter jusqu'à ce que la police l'identifie. Et en attendant de connaître la victime, impossible d'établir le mobile du meurtre. Et sans mobile, pas moyen de trouver l'assassin...

– N'empêche que le tueur existe et qu'il n'est sûrement pas loin...

– Bien malin qui saurait le dire, répondit Sherlock. Sur la centaine de personnes qui ont participé à la chasse, quatre-vingt-dix n'étaient pas de la région et sont rentrées chez elles. Pour ce qu'on en sait, chacune pourrait être coupable. Avec un motif de n'importe quel ordre.

Quel casse-tête : j'avais beau me creuser la cervelle, les pièces de cet abominable puzzle refusaient de s'ajuster !

Lorsque je fus rentrée chez M. Ralston, je demandai à prendre un bain chaud sans l'assistance d'une quelconque domestique, et passai l'heure suivante à tenter de me réchauffer dans l'eau bouillante. Pour tout résultat, ma peau devint rouge vif et mes idées encore plus embrumées.

– Mademoiselle Irene ? appela M. Nelson de l'autre côté de la porte. Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ?

Je laissai échapper un soupir.

Horatio patienta un instant, puis, constatant que la réponse ne venait pas, s'éloigna, non sans regretter, certainement, de ne

pouvoir me réconforter.

Après m'être enveloppée dans une serviette, je sortis de la salle de bains. Mon père et M. Ralston discutaient au salon et, le long de l'escalier en bois clair, montait une piquante odeur de cigare. M. Nelson, lui, patientait dans un fauteuil capitonné, à deux pas de la chambre de Papa. Dès qu'il me vit arriver, vêtue en tout et pour tout de ma serviette, il bondit comme un ressort et m'invita à entrer immédiatement dans ma chambre pour...

- Nous avons trouvé M. Neele, Horatio, lui annonçai-je.

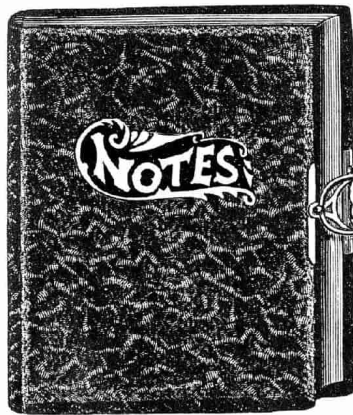
Ses grandes mains se posèrent sur mes épaules.

- Au fond du puits, terminai-je dans un filet de voix.

- Bonté divine !

- Sherlock et Arsène sont allés prévenir la police. Si bien que demain... ma foi, demain... certaines personnes devront prendre un peu plus au sérieux ce que je raconte.

Un village en effervescence



Le lendemain, de bon matin, la police de Sidmouth débarqua dans le paisible village d'Hemyock. Sherlock, Lupin et moi vîmes jusqu'à six agents descendre, l'un après l'autre, d'une voiture noire. Ils n'avaient pas fini d'isoler la zone du puits des Sorcières que déjà rumeurs et suppositions couraient de bouche en bouche, du presbytère au bazar, en passant par la *Pale Horse Inn* et les jardinets des commères qui donnaient sur la rue principale. Feignant de passer là par hasard, les villageois se mirent à aller et venir d'un pas gauche près des lieux où s'activaient les forces de l'ordre pour essayer de voir et de comprendre ce qui se passait.

À dix heures, la nouvelle s'était répandue que les agents sondaient le puits. À onze heures, on apprenait qu'ils y avaient trouvé des sacs de chaux et un cadavre. À midi, M. Sheppard était convoqué par le docteur Finchley pour identifier la victime. L'aubergiste s'approcha du puits, rapporta-t-on, et, quelques minutes plus tard, repartit, pâle comme un linge. Si, comme nous le pensions, il venait de découvrir le sort qu'avait connu son client, cela signifiait que le mort était bel et bien Nathaniel Neele.

Bien décidés à recueillir autant d'informations que possible sur le déroulement de l'enquête, mes amis et moi montâmes du côté d'Ashfield Hall pour épier au moins une partie des opérations. Parmi les policiers, nous ne tardâmes pas à distinguer l'inspecteur principal, un homme corpulent aux cheveux blonds, de plus en plus rares, et aux yeux gris cendre, ainsi que ses deux adjoints, dont l'un raccompagna M. Sheppard à son auberge pour y récupérer les affaires de Neele.

Quand le sergent revint, nous le vîmes remettre à son supérieur une petite valise contenant, à ma grande surprise, rien de plus qu'une tenue de rechange, un nécessaire de toilette en cuir et un pardessus. Quel qu'ait été son programme, Neele n'avait visiblement pas l'intention de rester longtemps.

Puis vint le moment des interrogatoires. L'inspecteur principal établit son quartier général à la *Pale Horse Inn* et rédigea une première liste de personnes à auditionner. Pour entendre ce que Lord Inglethorpe avait à dire, il se rendit chez lui, d'où mes amis et moi le vîmes ressortir au bout de quelques minutes seulement.

– Coup d'épée dans l'eau, on dirait ! commenta Arsène, embusqué par terre entre Sherlock et moi.

– Le contraire m'aurait étonné, répliqua notre ami sur un ton parfaitement détaché. Un inconnu venu passer quelques jours dans

un village perdu du Devon... Personne ne le connaissait, personne n'a rien à dire ! Sauf son assassin, bien sûr, qui se garde bien d'ouvrir la bouche.

Forcément... pensai-je avec un soupir.

Loin de faire surface, la vérité semblait perdue dans l'obscurité d'un puits plus profond encore que celui dans lequel avait fini le malheureux Neele.

L'heure du déjeuner étant arrivée, nous abandonnâmes notre poste d'observation pour gagner nos tables respectives.

Comme je pouvais m'y attendre, la maison de M. Ralston était en proie à une grande agitation. Parmi les domestiques circulaient les nouvelles les plus variées, et seul le majordome, raide comme une statue, semblait garder la tête froide.

Quand Leopold sut ce qui était arrivé, il eut du mal à le croire. Puis, se souvenant de la conversation qui avait accompagné notre déjeuner à l'auberge, il m'encouragea à raconter à la police ce que j'avais vu le jour de la chasse. *Adieu, tabatière...* me dis-je, mais mes amis et moi en avons déjà fait notre deuil. Je sondai M. Ralston en quête de quelque information nouvelle, mais n'en tirai que des commentaires moralisateurs sur les « imbéciles » qui n'avaient aucun scrupule à quitter la ville pour troubler la « douce quiétude de la campagne ».

L'espace d'un instant, je fus tentée de lui demander si Papa et moi, qui non seulement venions de Londres mais n'étions pas anglais, entrions dans la catégorie des fâcheux personnages qui semaient la pagaille dans son petit coin de paradis, mais, au dernier moment, me ravisai.

En conséquence de quoi, Ralston poursuivit son discours :

– Ici, il n'y a que des gens comme il faut, depuis toujours. Le dernier incident que l'on ait eu à déplorer a été la découverte de la

dépouille de M. Millsap, le vieux gardien d'Ashfield Hall, mort dans des circonstances obscures... Mais attention, l'histoire remonte à près de quinze ans ! Et on n'a pas conclu à un crime ! Dieu du ciel, la modernité est une belle chose, sûrement, mais, de nos jours, on ne peut plus être tranquille, même dans un village respectable comme le nôtre !

Tel fut le dernier échantillon de sagesse qui me fut dispensé avant que je ne me décide à suivre la recommandation de Papa et ne parte, avec lui, livrer mon témoignage aux forces de l'ordre.

À cette occasion, je découvris que mon nom ne figurait pas sur la liste des témoins que devait entendre le responsable de l'enquête, qui se présenta à nous comme l'« inspecteur Davis ». Mais dès que je pénétrai dans l'auberge, M. Sheppard insista pour que celui-ci m'inclue dans le groupe. Non seulement moi, dit-il en multipliant les gestes nerveux dans ma direction, mais aussi le monsieur qui, l'autre jour, avait déjeuné en ma compagnie et devait être mon père, ainsi que les deux gaillards arrivés de Londres, l'avant-veille.

De mes amis, seul Sherlock était présent. Après s'être attribué sans ciller quelques années de plus et avoir confirmé que sa famille savait où il était, il prévint, billet de train à l'appui, qu'il ne pouvait rester que jusqu'à quatre heures, car il devait regagner Londres avant le soir. Puis il déclina son nom, sa date et son lieu de naissance et, quand on lui demanda son adresse (pour reprendre contact avec lui, si nécessaire), il en indiqua une parfaitement fictive. Enfin, après avoir fourni des réponses glaciales à diverses questions, il salua l'inspecteur et sortit.

— L'autre garçon doit être parti se promener... avança Sheppard en parlant d'Arsène. Mais il m'a annoncé qu'il restait une nuit de plus...

L'aubergiste marqua une pause, puis ajouta ce commentaire dont on ne savait s'il fallait le trouver drôle ou macabre :

– Si tant est que je puisse tabler sur ce qu'on me dit, désormais...

Vint mon tour. On me demanda les renseignements d'usage, et j'en profitai pour expliquer que Papa et moi séjournions chez M. Ralston, raison pour laquelle Lord Inglethorpe nous avait invités à...

– ... sa fameuse chasse au renard. Oui, mademoiselle, nous sommes au courant, me coupa l'inspecteur Davis en épongeant la sueur qui perlait sur son front. Racontez-moi ce que vous savez d'autre, s'il vous plaît !

À l'entendre parler, d'une voix légèrement sifflante, on pouvait être tenté de le prendre pour un idiot, et sa petite bouche s'accordait mal avec ses fonctions. Comme le temps était doux, il s'était débarrassé de sa veste sur le dossier de sa chaise, et chaque fois qu'il bougeait, le siège grinçait.

Je lui rapportai, de manière aussi détaillée que possible, tout ce dont je me souvenais, en localisant avec précision les lieux où s'étaient déroulés les faits.

Pendant que je racontais le passage en trombe de la charrette tout près de moi, je sortis la tabatière en argent. L'inspecteur l'examina avec le plus grand soin, avant de la confier à l'un de ses subordonnés. Je poursuivis mon récit, sans subir la moindre interruption, et quand enfin je me tus, constatai que mon témoignage n'avait donné matière qu'à quelques notes dans le calepin de mon interlocuteur.

Après un moment de silence, l'inspecteur me demanda :

– Et vous n'avez pas songé à prévenir la police ?

Papa écarquilla les yeux, légèrement inquiet.

Comme je me rappelais parfaitement la manière dont les choses s'étaient passées, je restai, pour ma part, imperturbable.

– À vrai dire, non, inspecteur, car j'avais entendu ici même M. Sheppard et le docteur Finchley déclarer qu'ils s'en chargeraient, si M. Neele ne reparaisait pas ce jour-là.

L'inspecteur leva les yeux vers l'aubergiste.

– Est-ce exact ?

M. Sheppard me lança un regard furieux, devint tout rouge et, tout en butant sur les mots, confirma mes dires.

– Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? insista Davis.

– Ah... euh... Que voulez-vous, inspecteur, grommela l'aubergiste avec un semblant de sourire qui ne fit que confirmer combien il était gêné. Quand on ne se débarrasse pas des choses tout de suite, parfois on les oublie...

L'inspecteur consigna une courte note sur son carnet. Puis, après m'avoir remerciée de mon témoignage, il ordonna à son adjoint de se rendre auprès de M. Ralston pour le prier de bien vouloir nous héberger quelques jours de plus. Mieux valait que « la demoiselle et son père restent accessibles ».

– Mais... nous avions prévu de repartir demain ! protestai-je.

– Et moi, je devrais être chez moi en train de fêter l'anniversaire de mes petites filles ! Mais il se trouve qu'une lettre anonyme, reçue hier, nous a amenés à découvrir rien de moins qu'un cadavre au fond d'un puits, et que vous êtes, mademoiselle, le témoin qui, à cette heure, a fourni les informations les plus utiles !

– N'ayez crainte, inspecteur. Ma fille et moi resterons à votre disposition, le rassura Papa.

Je haussai les épaules. Ainsi notre séjour dans le Devon était-il voué à se prolonger, sans que je puisse rien y faire. Au même instant, je croisai le regard de M. Sheppard, qui semblait encore plus

contrarié que moi à l'idée que je m'attarde dans les parages, en plus de toute cette police... Refusant de baisser les yeux, je lus dans les siens, mêlée à l'agacement et à l'hostilité que je lui inspirais, une émotion que je crus reconnaître pour de la peur. La chose me frappa, mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir davantage, car dès que M. Davis nous salua, je courus rejoindre Sherlock Holmes, qui s'apprêtait à partir. Je n'eus qu'à faire le tour de l'auberge pour le trouver, après quoi je l'accompagnai au cœur du village, où il avait prévu de prendre un fiacre pour se rendre à la gare. Tandis que je bénissais le don qu'ont les Anglais de placer leurs bancs publics aux meilleurs endroits, mon ami et moi nous assîmes au bord d'un parterre de fleurs pour discuter une dernière fois de l'affaire Neele.

Quelques minutes plus tard, surgissant avec la plus grande nonchalance de derrière un buisson, Arsène se joignit à nous.

– Tu ferais bien de rentrer à Londres avec moi... lui dit Sherlock d'entrée de jeu. L'inspecteur n'a rien d'un imbécile.

– Hors de question, répliqua Arsène. J'ai gardé ma chambre à l'auberge. Je reste au moins jusqu'à demain.

J'en profitai pour apprendre à mes amis que, selon toute vraisemblance, je ne quitterais pas Hemyock de sitôt, ce qui conforta Arsène dans sa décision de ne pas lever le camp.

– Bon, c'est peut-être la meilleure chose à faire, finit par convenir Sherlock. D'autant que moi, de mon côté...

Il ne prit pas la peine de terminer sa phrase, mais, à voir la lueur qui brillait dans son regard, je compris qu'il rentrait non pas seulement pour obéir à sa mère, mais aussi pour suivre la piste que son esprit singulièrement perspicace lui indiquait. Sûrement s'agissait-il de l'étude des notaires Archibald & Mallowan, dont le nom et les coordonnées figuraient sur le morceau de papier retrouvé

dans la chambre de Nathaniel Neele... Mais ce n'était là qu'une supposition, je n'étais pas Sherlock Holmes.

Ce qui me rappela que j'avais, moi aussi, relevé un détail intéressant. Ainsi racontai-je à mes amis que le propriétaire de la *Pale Horse Inn* m'avait paru particulièrement à cran.

– Très juste ! Depuis que la police est arrivée, il manifeste les signes, reconnaissables entre tous, de l'inquiétude, confirma Sherlock. Une petite surveillance pourrait s'avérer utile... Si tant est que notre ami parisien, rompu tant à l'art de l'acrobatie qu'à celui du cambriolage et détenteur de documents d'identité formidablement faux, arrive à ne pas attirer l'attention sur lui !

– Ne t'en fais pas, ricana Arsène. Pour cette fois, M. Auguste Papon restera un honnête commis voyageur venu rendre visite à l'honorable famille Adler, rien de plus !

Pour plus de sécurité, mes amis convinrent en deux mots de ce que Lupin dirait à l'inspecteur, afin que ses déclarations concordent avec celles de Sherlock. La version officielle était que ces deux grands amoureux de la nature avaient profité de ma présence à Hemyock pour passer le week-end à la campagne. Telle était aussi l'explication que j'avais donnée à Papa, qui, si on l'interrogeait, ne risquait donc pas de les contredire.

Sherlock poussa un grand soupir. Puis, posant les doigts sur ses tempes, il me pria, pour la dernière fois, de lui fournir toutes les informations possibles sur ce que j'avais vu et entendu à Hemyock, en particulier au cours de la réception à Ashfield Hall. Profitant des derniers moments qui lui restaient pour récolter des indices, il me soumit à un interrogatoire serré dont la progression ne laissait rien au hasard.

Tout d'abord, il me demanda quels invités j'avais croisés à cette soirée et quels autres je connaissais ne serait-ce que de nom. Puis

nous passâmes à la chasse au renard. Comment s'appelait le maître d'équipage qui avait fourni à Lord Inglethorpe l'autorisation d'organiser cette grande journée ? Qui avait capturé le renard ? Avais-je remarqué quoi que ce soit de bizarre pendant la chasse ? Et surtout, quels mots Lady Westmacott avait-elle utilisés pour retracer la vie de son cousin, celle de sa famille et son passé militaire en Crimée ?

Après cette rafale de questions, qui faisait apparaître l'interrogatoire de Davis comme une promenade de santé, Sherlock me fixa et dit :

– Très bien ! Et maintenant... raconte-moi le reste.

J'ouvris de grands yeux.

– Quel reste ?

– Tout ! Ce qui t'a marqué au cours des derniers jours, les détails que tu as relevés sans t'y arrêter... Ce genre de choses ! précisa mon ami avec le plus grand flegme.

Après un instant d'hésitation, je m'aperçus qu'un certain nombre de faits mineurs m'avaient bel et bien frappée. Ainsi lui racontai-je comment le valet de Lord Inglethorpe avait lâché mon manteau, à la fin de la réception. Puis, gardant à l'esprit l'image de M. Lemon, j'évoquai son impressionnante pâleur, son mouchoir taché de sang et le virulent échange qu'il avait eu avec son maître.

Quand j'eus tout passé en revue, de manière assez désordonnée, je le crains, Holmes parut satisfait. Il appuya ses mains longues et délicates sur ses genoux et se leva.

– Parfait... murmura-t-il. Je vais voir ce que je peux en tirer... Quant à vous, ne faites pas de bêtises et essayez de rentrer à Londres le plus vite possible, promis ?

– Promis ! lui répondis-je.

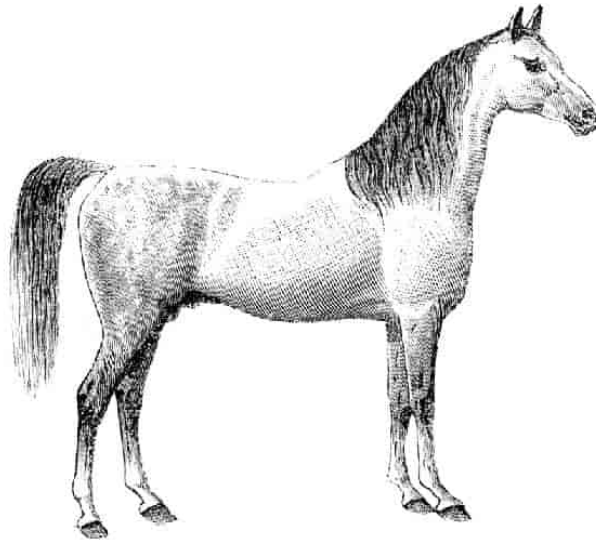
En guise d'au revoir, je déposai une bise sur sa joue.

Holmes se tourna alors vers Arsène et posa une main ferme sur son épaule. Mes deux amis se regardèrent droit dans les yeux, sans parler ni ciller pendant cinq bonnes secondes. Puis, rapidement, ils s'étreignirent et Sherlock partit se trouver un fiacre.

– Quel dommage qu'il nous quitte déjà... commenta Lupin.

Je ne pris même pas la peine de le regarder. Rien qu'en l'entendant, j'avais compris qu'il n'en pensait pas un mot.

Une anecdote amusante



Depuis combien de temps nous connaissions-nous, tous les trois ? Deux ans ? Trois ? Cela faisait-il une différence ? Non, je ne le crois pas. Le lieu où notre amitié était née demeurait gravé dans ma mémoire : la plage de Saint-Malo. De même me rappelais-je parfaitement l'émotion que m'avait procurée notre première enquête, celle sur l'homme dont le corps avait été rejeté par la mer. Et comment oublier le baiser qu'Arsène m'avait donné, peu après ? La chose s'était passée à Londres, mais mon esprit l'associait à l'été de notre rencontre. Comme si, tendant à prendre toute la place, les sentiments pouvaient modifier les souvenirs à ma convenance. Ni

Arsène ni moi n'avions commenté ce premier baiser. Puis, quand il m'avait embrassée pour la deuxième fois, en traître, je n'avais pas opposé une grande résistance. Et, cette fois encore, comme par un accord tacite, nous n'en avons pas parlé... Un choix au moins partiellement dicté par le fait que Sherlock était presque toujours avec nous. Ou peut-être étions-nous si occupés à tenter de garder la vie sauve que nous n'avions pas le temps d'évoquer ce qui motivait ces... comment les qualifier ? manifestations d'affection ?

Non, me dis-je en riant de ma propre naïveté. On appelait ça des baisers, tout simplement. Des baisers d'adolescents, les premiers d'une vie, qui, souvent, s'échangent entre amis. Parce que alors ils font moins peur. Ou parce qu'à cet âge on ne comprend pas encore de quoi l'amitié est faite, pas plus qu'on ne sait où se situe la frontière avec d'autres sentiments plus impétueux.

Se pouvait-il qu'Arsène et moi ayons franchi cette limite ? Sentant au fond de moi que je n'avais pas du tout changé depuis l'inoubliable été où notre amitié s'était scellée, je me dis que non.

D'autant que Sherlock, lui aussi, m'avait embrassée. Une fois, dans son sommeil, voire son délire, après être sorti plus mort que vif d'un combat contre une bande de voyous qui menaçait de m'agresser. Le reste du temps, quand il était en pleine possession de ses moyens, son attitude à mon égard était complexe et sujette à variations ; bien rares étaient les fois où, sortant de son implacable réserve, il me gratifiait d'une parole ou d'un geste prévenants, d'un cadeau improvisé. L'interminable petit jeu consistant à révéler puis à dissimuler de nouveau nos sentiments faisait croître en nous une formidable énergie, semblable à l'électricité dont les nuages se chargent avant l'orage. Une force grâce à laquelle je me sentais incroyablement vivante et qui m'amenait à considérer notre amitié comme le bien le plus précieux que j'avais jamais eu.

Ces pensées, que j'avais tournées et retournées si souvent, me revinrent à l'esprit quand Arsène et moi nous retrouvâmes à déambuler seuls dans les rues d'Hemyock. En l'absence de Sherlock, quelque chose semblait manquer à nos conversations. Comme si, tout à coup, Arsène et moi nous étions découverts moins familiers et plus distants que nous ne l'imaginions.

Une vague sensation de froideur à laquelle contribuait l'atmosphère du village : les ombres des cheminées s'étaient faites longues et menaçantes, signe que le soleil ne tarderait pas à se coucher derrière les collines.

Après quelques minutes passées dans le plus complet silence, Arsène se remit heureusement à parler, tout en me régaland de l'une de ses « spécialités » : un sourire aussi merveilleux que désarmant.

– J'imagine qu'il est temps pour toi de rentrer, autrement dit d'abandonner le malheureux M. Papon à une soirée mortelle à la *Pale Horse Inn*. Bah, je tromperai l'ennui en surveillant les faits et gestes de l'ami Sheppard !

Sheppard. J'étais parvenue à la conclusion que l'aubergiste, sûrement impliqué d'une manière ou d'une autre dans l'assassinat de Neele, n'était pas un homme recommandable ; mais, dans l'immédiat, ce qui m'inquiétait était la présence chez lui de la police, qui ne formait pas la meilleure des compagnies pour Lupin.

– Tu n'aimes pas l'idée de passer la nuit à l'auberge ? lui demandai-je.

Affichant une désinvolture toute parisienne, Lupin éclata de rire.

– Quelle idée ! Mes faux papiers sont des modèles du genre, et rien n'est moins suspect que la brebis qui rentre à la bergerie, surtout si la bergerie est pleine de... poulets ! conclut-il avec un nouveau gloussement.

– Très bien, monsieur Papon, répliquai-je malicieusement. Dans ce cas, au diable les certitudes, j'accepte de croire que vous réussirez à ne pas vous attirer d'ennuis dans les heures qui viennent.

Tout en parlant, nous étions parvenus à proximité de l'auberge.

Arsène accueillit ma déclaration de confiance avec une amusante courbette, et nous nous séparâmes en convenant de nous revoir le lendemain matin.

Je n'avais pas fait plus de quelques pas quand je me retournai pour dire à mon ami :

– Arsène, fais attention à Sheppard. Cet homme ne me plaît pas du tout.

Lupin me salua d'un geste évasif, comme si j'étais sa mère lui recommandant de bien se couvrir.

Je secouai la tête en souriant : tant que mon ami gardait sa belle assurance, je n'avais pas de raison de m'inquiéter !

Pressant le pas, je ne mis pas longtemps à rejoindre la maison de M. Ralston et me dépêchai de me changer pour le dîner.

D'ici peu, Sherlock se lancerait dans ses mystérieuses investigations au cœur de la capitale, Lupin surveillerait l'obscur M. Sheppard, et moi... je ne comptais pas rester inactive ! En m'asseyant à la table de la salle à manger, j'avais la ferme intention d'en apprendre autant que possible sur la manière dont la chasse s'était déroulée. Un détail en particulier m'intriguait : que faisait, seul au milieu d'un bois, le cheval blanc joliment harnaché que j'avais aperçu ce jour-là ? Comme son cavalier l'avait laissé non loin du périmètre de la chasse, tout portait à croire qu'il y participait. Dès lors, pourquoi avait-il mis pied à terre ? Peut-être la réponse à cette question permettrait-elle de faire avancer notre enquête.

Pour commencer, j'annonçai (sans en penser un mot) que le rite antique de la chasse m'avait conquise, et qu'affranchie de mes réticences premières j'avais très envie de savoir comment s'était passée celle de mardi.

Papa m'adressa un regard vaguement surpris, mais, connaissant la rapidité avec laquelle je changeais d'avis (ah, les jeunes filles !), il s'en tint là. Quant à M. Ralston, il accueillit ma curiosité toute neuve avec un sourire radieux.

– C'était une chasse hors saison, mais quel spectacle, Irene ! attaqua-t-il.

Puis, comme s'il n'attendait que ça, il entra dans le vif du sujet. Après m'avoir fourni une estimation du nombre des participants, il se mit à me décrire, avec une précision désespérante, le parcours qu'ils avaient suivi de bois en bois. De même qu'il m'indiqua combien de chiens il y avait, qui avait suivi quel *terrier man* et dans quelle direction, le tout émaillé de termes spécialisés comme aiment à le faire les amateurs. Ainsi appris-je quels hommes avaient fait office de *kennelman* (personne chargée de s'occuper des chiens) et quels autres de *whipper-in* (« piqueur » dont le rôle est de diriger la meute).

Moi qui avais demandé des détails, j'étais servie ! Dommage qu'aucun d'eux n'ait présenté le moindre intérêt...

Avant de battre en retraite, je fis une ultime tentative.

– Captivant, monsieur Ralston ! Mais pourriez-vous m'expliquer une chose : comment se fait-il que les chasseurs ne se perdent pas au milieu de toute cette agitation et de ces sentiers enchevêtrés ?

Pour toute réponse, notre hôte invoqua en riant l'excellence des chasseurs anglais.

Platitude qui fit glousser Papa. Voyant que je m'en étonnais, Leopold, qui était d'excellente humeur après la tourte à la perdrix

puis le gigot d'agneau qu'il venait de déguster, déclara en guise d'explication :

– Moi, en tout cas, j'ai vu quelqu'un qui cherchait par tous les moyens à se perdre, si je puis dire...

Fronçant les sourcils, je le priai de nous en dire plus.

– À un moment, peu avant midi, me semble-t-il, Lord Inglethorpe a quitté le groupe pour longer un petit mur en pierre à la lisière d'un bois, raconta mon père, l'œil guilleret. Sûrement l'ingénieuse manœuvre d'un chasseur averti ! ai-je pensé. Que nenni ! Notre bon aristocrate m'a poliment fait remarquer qu'en le suivant je risquais de m'éloigner du cœur de l'action. Avant de préciser que lui-même se voyait contraint, je le cite, « de répondre à un appel impérieux de la nature » ! Qui d'autre qu'un lord s'exprimerait ainsi ?

Sur ces mots, Papa partit d'un grand rire, aussitôt imité par son ami Clarence qui, abandonnant toute aspiration à la distinction, frappa la table en s'exclamant :

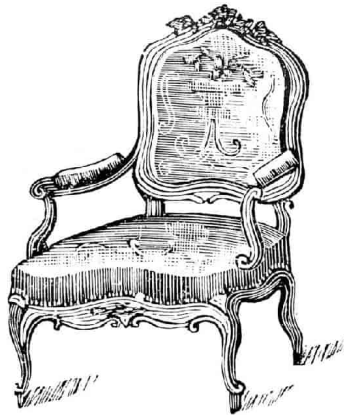
– Une scène digne d'une comédie en costume, pas vrai, mon cher ?

J'éclatai de rire, moi aussi, bien qu'au fond ma réaction fût contrastée. L'histoire était drôle, sans aucun doute, mais réduisait mon énigme du cheval sans cavalier au rang d'incident sans signification particulière.

Tel que Ralston l'avait décrit au cours de son exposé, le cheval de Lord Inglethorpe semblait bien être celui que j'avais aperçu. Et le fait qu'il soit seul s'expliquait de manière très prosaïque : Lord Inglethorpe l'avait attaché à un arbre avant de s'enfoncer dans le sous-bois pour satisfaire le plus « naturel » des besoins.

Ainsi la fin de notre dîner se colora-t-elle d'une gaieté toute juvénile ; quant au mystère du puits des Sorcières, je ne pus m'empêcher de penser qu'il s'épaississait.

Une maigre récolte



Le dîner terminé, nous passâmes au salon, et, comme les soirées de février étaient décidément froides, j'acceptai volontiers le châte brodé que la femme de chambre me proposa avant de m'asseoir devant la cheminée.

Papa et M. Ralston, dont la bonne humeur ne tarissait pas, bourrèrent leurs pipes, puis s'abandonnèrent à l'évocation de leurs souvenirs communs. Audacieuses spéculations sur certains lots de bois, dîners mémorables, trains pris de justesse dans des gares brumeuses...

Puis, quand vint l'heure de se coucher, le majordome de la maison apporta à son maître une veste d'intérieur et une paire de mules.

Papa et moi échangeâmes un regard interrogateur.

– Eh non, cette nuit, je ne bouge pas d'ici ! annonça notre hôte d'une voix gaillarde.

De fait, il avait prévu de passer la nuit près de la cheminée, son fusil de chasse chargé à portée de main, au cas où le triste individu qui avait assassiné Nathaniel Neele ait la mauvaise idée de lui rendre visite.

– Comme je l'ai dit à Lord Inglethorpe à l'église ce matin, tant que cet assassin sera dans la nature, personne ne me séparera de mon bien-aimé Remington !

Mon père tenta de le convaincre de l'inutilité de sa démarche, mais Clarence Ralston ne céda pas, si bien que nous finîmes par le laisser à ses pensées et au confort de son gros fauteuil en cuir.

Quand je fus montée à l'étage supérieur, je tombai sur M. Nelson, habillé comme en journée et très convenablement assis dans le petit fauteuil qui se trouvait dans le couloir.

Voyant combien j'étais surprise, il me sourit d'un air rusé.

– J'ai beau ne pas me sentir sur la même longueur d'onde que notre charmant hôte, qui ne cesse de me regarder comme si j'étais quelque étrange créature mythologique, je crains que, pour une fois, il n'ait raison.

– Horatio, serais-tu en train de me dire que...

– ... je monterai la garde dans ce couloir, oui, mademoiselle Irene ! Exactement comme le fait M. Ralston au rez-de-chaussée, murmura mon ange gardien. Ce qui me permettra de faire d'une pierre deux coups, comme on dit : veiller à ce qu'aucun individu mal intentionné ne circule à cet étage, tout en empêchant qu'une certaine demoiselle imprudente ne se livre à l'une de ses sorties nocturnes, si jamais l'envie l'en prenait...

Ce fut à mon tour de sourire. Décidément, M. Nelson ne changerait jamais, ce qui me ravissait ! Je me hissai sur la pointe des pieds et, sans prévenir, déposai un baiser sur sa joue.

– Bonne nuit, Horatio. Surtout, ne t'inquiète pas ! Nous ne sommes pas à Londres, et la campagne se prête peu aux « sorties nocturnes », comme tu dis.

Des paroles prononcées sur un ton léger, mais dont je compris, en entrant dans ma chambre, la part de vérité qu'elles recelaient. Telle une encre épaisse, l'obscurité s'était répandue derrière les fenêtres de la vieille maison, et qui sait si celui ou celle qui avait assassiné un homme et jeté son cadavre au fond d'un puits ne rôdait pas aux alentours. Pour je ne sais quelle raison, l'idée d'une telle présence dans les bois ou sur les sentiers désormais plongés dans le noir m'effrayait bien plus que si je l'avais imaginée en ville.

Heureusement, la nuit fut on ne peut plus calme. Ma fatigue était telle qu'aucune appréhension, si angoissante soit-elle, ne lui résista : à peine couchée, je sombrai dans un sommeil profond et ne rouvris les yeux que le lendemain matin, à huit heures passées. Lorsque je descendis pour prendre mon petit déjeuner, je passai près de l'office, où la cuisinière de M. Ralston discutait avec un commis du bazar. Tendant l'oreille, j'entendis une bonne partie de leur conversation, qui me fournit un bulletin d'informations presque complet sur « le crime du puits des Sorcières », comme tout le village appelait le triste événement à présent.

Les nouvelles les plus intéressantes étaient au nombre de trois. À ce qu'il paraissait, l'inspecteur était retourné à Sidmouth récupérer le rapport du médecin légiste sur les causes du décès de Nathaniel Neele. Les sacs de chaux remontés du puits avaient fait l'objet d'investigations qui, pour l'instant, n'avaient mené à rien. Enfin, quatre des cinq policiers restés au village se relayaient pour garder

le lieu du crime, désormais isolé par une longue corde. Agents dont la présence, en plus de celle du sergent Murdoch, l'adjoint de Davis, qui avait pris ses quartiers à la *Pale Horse Inn*, continuait à faire le bonheur de tous les cancaniers et de toutes les cancanières d'Hemyock.

M. Ralston, qui, comme tous, brûlait d'en savoir plus sur le déroulement de l'enquête, nous annonça qu'il avait invité le docteur Finchley à déjeuner. Dès que nous eûmes terminé nos œufs au bacon, Papa décida de descendre à l'auberge, en compagnie de M. Nelson, pour se faire établir par le sergent un document nous autorisant à regagner Londres.

Ayant prévu de retrouver Lupin, je m'apprêtais à les accompagner, quand un coup d'œil à travers la fenêtre m'apprit que ce ne serait pas nécessaire : Arsène approchait de la maison à grands pas.

Je demandai à Papa l'autorisation de quitter la table et courus ouvrir la porte.

Mon ami parut étonné de me voir jouer les majordomes, mais s'abstint de toute question.

– Bonjour, Irene ! Connais-tu un endroit tranquille où on pourrait parler ? J'ai du nouveau ! murmura-t-il à mon oreille.

Le beau soleil qui brillait dehors me donna une idée. Après avoir prié Lupin de m'attendre, je courus demander à M. Ralston si je pouvais lui emprunter Gladys le temps d'une promenade. Visiblement enchanté, celui-ci me répondit que toute son écurie était à ma disposition.

Le prenant au mot, je demandai au palefrenier de seller la jument et un second cheval, qui, étant destiné à Lupin, ne pouvait être que Roi Lear.

Mon ami accueillit mon initiative avec enthousiasme et, pendant un moment, parut oublier ce qu'il voulait me dire. Sa manière de monter semblait à la fois naturelle et, comme tout ce qu'il faisait, empreinte d'une grande confiance en soi. Le temps de parcourir l'allée aux ormes, Roi Lear s'était soumis à son autorité, en renonçant notamment à essayer de le désarçonner. Je profitai de l'occasion pour me faire expliquer comment améliorer mon assiette et apprendre certains trucs de cavalier.

Nous nous amusâmes comme des fous, et cette leçon d'équitation improvisée sous le couvert des arbres à travers lequel filtrait la lumière forte du matin figure, aujourd'hui encore, parmi mes souvenirs les plus chers.

Au bout d'un moment, Lupin revint tout de même à ce qui l'amenait.

– Avant de passer à des exercices plus acrobatiques, mieux vaut que je te raconte ce que j'ai découvert, commença-t-il d'un ton badin.

Amusée, je hochai la tête et rapprochai mon cheval du sien.

– Sheppard... attaqua mon ami, d'un ton si emphatique que j'en bondis sur ma selle.

– Oh, mon Dieu... C'est donc lui qui... ?

D'un geste aussi vif que souple, mon compagnon leva la main.

– Pas si vite, Irene ! Si tu veux savoir ce qu'il en est, laisse-moi continuer !

Message reçu. Réfrénant mon impatience, je l'écoutai.

– J'avais promis de ne pas me fourrer dans le pétrin et j'ai tenu parole. Ce qui ne m'a pas empêché d'ouvrir l'œil, comme on dit. Hier soir, surveillant depuis l'étage ce qui se passait dans la salle, j'ai remarqué que l'aubergiste se montrait très généreux en saucisses et en bière avec le sergent Murdoch...

– ... comme s'il voulait s'assurer qu'une fois couché le policier sombre dans un sommeil de plomb, observai-je.

– C'est ce que j'ai pensé, moi aussi. Dès lors, j'ai renoncé à dormir, ce qui n'était pas difficile vu l'état de mon matelas, et, au bout d'un moment – vers deux heures du matin –, comme je m'y attendais, j'ai entendu du bruit en bas. Aussitôt, je me suis glissé hors de ma chambre et j'ai vu Sheppard qui se préparait à sortir ! Comme tu t'en doutes, j'ai profité de l'obscurité pour descendre, histoire de savoir ce qu'il mijotait...

À ces mots, je décochai à mon ami un regard réprobateur : certes, il ne s'était pas attiré d'ennuis, mais n'avait pas cherché à les éviter non plus.

– Au lieu de me faire les gros yeux, écoute la suite : Sheppard est allé à l'écurie, où l'attendait un vieux cheval de trait attelé à une charrette, puis, aussi silencieusement que possible, il est parti. Heureusement pour moi, son canasson était lent comme un escargot et la lune parfaitement visible, si bien que j'ai pu le suivre, à bonne distance, sans jamais le perdre. Il a pris la route de Sidmouth, l'a parcourue sur un peu plus d'un mile, puis s'est engagé sur un sentier au milieu des champs, qui l'a mené près d'une grande bâtisse isolée. Un moulin, je dirais. Quand je l'ai rejoint, je me suis tapi dans l'ombre d'un buisson. Tout à coup, Sheppard a émis un sifflement modulé...

– Comme quand on envoie un signal à un complice ? postulai-je, de plus en plus absorbée par l'histoire.

Mon ami acquiesça.

– Exact... Juste après, j'ai découvert dans quelle combine il trempait. Une petite porte s'est ouverte et un type en est sorti, une caisse dans les bras. Il l'a tendue à l'aubergiste, qui s'est empressé

de la charger sur sa charrette. Après quoi ils ont fait pareil avec un tas d'autres caisses.

– Des caisses ?!

– En bois, contenant du gin, précisa Arsène, à en juger par l'odeur qui sortait de la bâtisse. En fait, il s'agit d'une distillerie.

– Mais... alors... bredouillai-je.

– Alors, comme nous le soupçonnions, Sheppard n'est pas blanc comme neige... mais il se limite à faire du trafic d'alcool avec le comptable véreux de cet établissement. C'est ce que j'ai cru comprendre en les entendant se disputer pendant qu'ils évacuaient les caisses. Quoi qu'il en soit, voilà qui explique pourquoi le patron de la *Pale Horse Inn* est sur des charbons ardents depuis que la police est chez lui... Le gin qu'il sert à ses clients n'est pas de provenance légale. Ce qui fait de lui un aubergiste malhonnête, certes, mais pas l'assassin de Nathaniel Neele, termina Lupin.

– Eh bien, quel fiasco ! soupirai-je.

– Toujours le mot qui console, mademoiselle Adler ! Merci ! ironisa Arsène.

– Je ne parle pas que de ton enquête ! Figure-toi que moi aussi, j'ai fait fausse route... répliquai-je en secouant la tête.

Puis je lui relatai ce que j'avais appris sur le cheval blanc aperçu sans son cavalier.

Quand j'eus fini de lui rapporter ce que nous avait raconté Papa, Lupin s'abandonna, lui aussi, à un éclat de rire ; mais rapidement son hilarité céda la place à la perplexité.

– Encore un coup d'épée dans l'eau, tu as raison. À moins que...

– Parle !

– À moins que Lord Inglethorpe n'ait menti pour se débarrasser de ton père, répondit mon ami en haussant légèrement les épaules,

comme pour dire que ce n'était qu'une hypothèse, qui en valait une autre.

J'écarquillai les yeux. La petite histoire de Leopold avait sonné si juste à mes oreilles que je n'avais pas envisagé cette possibilité.

Au même instant, tandis que nous nous promenions à travers bois, apparut, entre les arbres, la silhouette lointaine de l'austère et grande demeure de l'aristocrate. Vision qui semblait donner corps au doute soulevé par Arsène.

Mon ami et moi fixâmes ses colonnes en pierre blanche comme si les murs d'Ashfield Hall détenaient les réponses aux questions qui, en cet instant, nous assaillaient.

Était-ce dû à la frustration de ne pas avoir progressé d'un cheveu dans nos recherches, toujours est-il que la tentation me vint de revoir Lord Inglethorpe pour savoir si la brèche ouverte par Arsène pouvait oui ou non mener quelque part. Me tournant vers mon compagnon, je devinai à son expression qu'il avait eu la même idée.

Comme c'était arrivé si souvent, nos rires fusèrent en même temps.

– Je pourrais me présenter en prétendant vouloir saluer Lord Inglethorpe avant de rentrer à Londres, proposai-je.

Lupin plissa le nez.

– Il te dira « au revoir », ajoutera quelques amabilités et retournera à ses affaires. Il faudrait trouver un prétexte moins formel. Que dirais-tu... d'un incident causé par un étalon trop nerveux ? s'exclama Arsène, une étincelle dans l'œil.

Sur ces mots, mon ami gratta Roi Lear entre les oreilles, et le cheval fit un pas de côté.

Je réfléchis un instant puis acquiesçai : ça pouvait marcher !

Nous éperonnâmes nos chevaux et montâmes vers la sévère façade d'Ashfield Hall.

Dès que nous eûmes franchi la limite de la propriété de Lord Inglethorpe, Arsène se laissa glisser de sa selle, faisant hennir son cheval. Au bout de quelques secondes seulement, l'une des grandes fenêtres de la maison s'ouvrit. Prenant mon air le plus inquiet, je poussai Gladys à trotter vers elle.

– À l'aide ! Mon ami est tombé ! criai-je en jouant les jeunes filles en détresse.

Une gouvernante surgit et, dès qu'elle vit ce qui s'était passé, s'exclama, impressionnée :

– Oh, juste ciel !

Je fis demi-tour, mis pied à terre et fis semblant de vérifier comment se portait mon ami. Toujours étendu par terre, celui-ci me sourit.

Lord Inglethorpe ne se fit guère attendre : il apparut sur le pas de la porte et, dès qu'il m'eut reconnue, se précipita vers nous.

– Mademoiselle Adler !

Voyant dans quelle situation se trouvait Lupin, il donna immédiatement l'ordre à ses domestiques de le secourir et de s'occuper de Roi Lear.

En somme, notre hôte se montra prévenant et incroyablement gentil. Et quand je croisai ses yeux, limpides et soucieux au milieu de toutes ses cicatrices, j'en vins presque à regretter la petite comédie que nous jouions et les soupçons irréfléchis qui l'avaient inspirée.

Quoi qu'il en soit, après s'être assuré qu'Arsène n'avait rien de cassé, l'aristocrate nous proposa de gagner son salon, demanda qu'on nous serve un bon thé et acheva de faire en sorte que nous nous sentions pleinement à l'aise.

– Je connais bien l'étalon que vous montez, jeune homme, confia-t-il à Arsène d'un ton compatissant. Forcément, le village est

petit. Quand M. Ralston a parlé de l'acheter, j'ai essayé de l'en dissuader. L'animal est magnifique, certes, mais difficile à maîtriser, comme toutes les belles bêtes. Hélas, en matière de chevaux et de fusils, qui sont ses grandes passions, notre Clarence n'écoute personne !

– Après ce qui vient de m'arriver, je crains de devoir me ranger à votre avis, Lord Inglethorpe ! répondit Lupin avec un grand sourire.

Tout en conversant aimablement avec notre hôte, mon ami passait en revue tout ce qu'il y avait autour de nous. Dès que notre hôte tournait la tête de mon côté et qu'Arsène, assis à bonne distance de moi, était sûr d'échapper à son regard, il promenait autour de lui un œil scrutateur. Sans transition, son expression passait de celle du paisible causeur à celle du faucon en quête d'une proie, ce qui me donnait la chair de poule.

Soudain, ses yeux s'arrêtèrent sur un tableau qui représentait un enfant triste examinant à la loupe son album de timbres.

– Est-ce un portrait de vous, Lord Inglethorpe ? s'enquit-il. Je vous pose la question, parce que j'ai, moi aussi, la passion de la philatélie !

D'un mouvement assez raide, Lord Inglethorpe se tourna pour contempler le tableau et, tandis qu'il hochait la tête, une ombre passa sur son visage. Cela ne dura qu'un instant, mais me rappela la manière dont Lady Westmacott avait décrit l'enfance de son cousin : solitaire et sans joie, en compagnie de parents froids et distants.

– C'est bien moi, oui, à l'âge de douze ans, répondit l'aristocrate sans détacher les yeux de son portrait. Mais mon intérêt pour les timbres était une trouvaille de l'artiste : ces morceaux de papier bariolé m'ont toujours plus ou moins ennuyé.

Sur son visage se peignit un pâle sourire, qui se prolongea à notre endroit. Puis, reprenant la conversation là où nous l'avions laissée, Lord Inglethorpe me demanda :

– Donc vous rentrez à Londres ?

– Si on veut bien nous laisser partir...

– Quelle malchance que votre première visite à Hemyock ait été troublée par cette terrible affaire, souligna notre hôte. Terrible et incompréhensible, vous ne trouvez pas ?

Arsène et moi opinâmes.

– Enfin, du point de vue de la majorité... Certaines personnes, comme moi, ont vu faire des choses encore plus terribles, parfois sans la moindre raison. Si ce n'est d'obéir à un ordre. Fondé ou pas...

L'espace de quelques instants, Lord Inglethorpe fixa le vide devant lui. Mais je crus deviner ce qu'il voyait : une course désespérée vers les canons ennemis, des soldats qui tombent et des murs qui s'effondrent.

– J'espère que les autorités ne vous obligeront pas à rester contre votre gré, et surtout que vous reviendrez me voir, mademoiselle Adler, avec votre ami, ici présent, et monsieur votre père. À l'automne, par exemple, pour participer à notre prochaine chasse !

– Volontiers ! répondit Arsène en baissant poliment la tête. Ce serait l'occasion pour moi de réaliser un vieux rêve !

– Fort bien, mais si je puis me permettre un conseil, venez sans Roi Lear, cette fois !

Notre hôte accompagna ces mots de l'un de ces sourires aussi courtois que conclusifs par lesquels un gentilhomme signifie à son interlocuteur que la conversation est terminée.

Il ne nous resta qu'à nous lever et à nous laisser raccompagner jusqu'à la cour.

Lord Inglethorpe tint à le faire lui-même, ce qui m'amena à remarquer que nous n'avions pas vu son valet.

– M. Lemon serait-il souffrant ? hasardai-je.

Lord Inglethorpe déverrouilla une petite porte située à l'arrière de la maison, d'où l'on voyait le portique de l'écurie.

– Merci de vous en inquiéter, mademoiselle Adler ! Je lui ferai savoir que vous avez pris de ses nouvelles, répondit Lord Inglethorpe en baissant la voix. En fait, notre bon Lemon n'était pas en grande forme dernièrement, et j'ai enfin réussi à le convaincre de prendre du repos.

Entre-temps, Gladys et Roi Lear étaient apparus dans la cour, conduits par le palefrenier.

– Soyez prudents en redescendant, surtout vous, jeune homme ! nous recommanda Lord Inglethorpe en nous indiquant le chemin le plus sûr.

Après quoi, nous nous saluâmes.

Pendant que nous passions devant l'écurie, j'aperçus un cheval blanc qui ressemblait très exactement à celui que j'avais vu le jour de la chasse. Agacé par les taons, il secoua sa crinière.

À la vérité, je ne me sentais pas moins exaspérée que lui : pour ce que nous savions du meurtre de Nathaniel Neele, le malheureux pouvait parfaitement être tombé dans le puits depuis une autre planète ! Un mystère si difficile à percer que l'atmosphère en devenait étouffante.

Surprise au cœur d'un bois



Nous quittâmes la propriété avec la désagréable impression d'être observés, et en proie à plus de doutes encore qu'à notre arrivée. Malgré cela, je résistai à la tentation de me retourner pour regarder une dernière fois les fenêtres d'Ashfield Hall, semblables à d'immenses orbites vides.

– Qu'en dis-tu ? demandai-je à Arsène quand, remontés sur nos chevaux, nous commençâmes à descendre d'un pas lent le sentier qui menait au bois.

– Je dis que Lord Inglethorpe est un hôte parfait, répondit-il en haussant les épaules. Un peu trop, peut-être...

– On dit que les personnes qui ont beaucoup souffert ont une sensibilité à fleur de peau. À l'évidence, Lord Inglethorpe a souffert le martyre, et imagine à quoi peut ressembler la vie avec ces cicatrices sur le visage. Chaque miroir qu'il trouve sur son chemin lui rappelle les horreurs qu'il a subies !

– Un vrai calvaire, en effet. Mais ces cicatrices forment aussi... comment dire... une sorte d'écran. Et qu'y a-t-il derrière ? De vrais sentiments ou un répertoire d'amabilités convenues ?

– Une attitude caractéristique des grands solitaires, peut-être...

– D'accord, sûrement mon jugement est-il trop sévère, mais cet homme est complètement indéchiffrable ! Songe que nous n'avons rien appris qui nous permette de comprendre si, oui ou non, nos soupçons sont fondés ! Lord Inglethorpe a-t-il dit la vérité à ton père ou lui a-t-il menti quand il s'est éloigné pendant la chasse ? Mystère !

Arsène avait raison. Le seul commentaire qui me vint à l'esprit était que je n'arrivais pas à imaginer un homme aussi paisible et distingué proférer des mensonges. À peine m'étais-je fait cette réflexion qu'un Sherlock miniature s'insinua dans mon esprit pour me recommander de ne pas me fier aux apparences, ce qui m'incita à me taire.

Arsène laissa échapper un soupir de frustration.

– L'endroit où se trouvait le cheval blanc est près d'ici, n'est-ce pas ?

Je jetai un coup d'œil alentour.

– Par là, je crois ! répondis-je en désignant une tache de végétation qui s'étendait au pied de la colline.

– On y va ? suggéra mon ami avec l'air de celui qui regrette de ne pas avoir mieux à proposer.

Au moins la promenade promettait-elle d'être belle : j'acceptai volontiers.

Nous menâmes Gladys et Roi Lear dans cette direction et, une fois que les lieux me parurent familiers, mêmes pied à terre. Sans bien savoir ce que nous cherchions, Arsène et moi attachâmes nos chevaux à un arbre avant de plonger au cœur du bois.

– Ce devait être plus ou moins... là-bas, avançai-je en m'appuyant sur mes souvenirs.

Et en effet, au bout de quelques pas, apparut en contrebas un sentier qui, sur une certaine distance, côtoyait le muret ou ce qu'il en restait. Ashfield Hall se trouvait en position dominante, mais avait disparu derrière les arbres. Le bois dans lequel nous étions formait une longue bande verte à la limite de la propriété.

Nous errâmes pendant un bon moment, comme des cueilleurs de champignons amateurs qui se seraient trompés de saison, et ne découvrîmes rien d'autre que ce à quoi l'on peut s'attendre dans un endroit pareil : chênes, frênes, fougères, le vieux muret couvert de mousse et un tapis de feuilles si décomposées qu'elles se mélangeaient à la terre...

Lassés de ce vagabondage stérile, Lupin et moi échangeâmes un regard résigné. Nous nous apprêtions à rejoindre nos chevaux, quand un détail retint mon attention. De nombreuses fleurs, annonciatrices du printemps, avaient éclos. Floraison précoce que devaient favoriser la présence du petit mur et la douceur du sous-bois, pensai-je. Mon compagnon et moi nous retrouvâmes ainsi à marcher au milieu de minuscules crocus, bleus comme des éclats de ciel clair. Les fleurs tapissaient toute une partie du sous-bois à l'exception d'une petite zone aux contours réguliers.

– Arsène... murmurai-je en désignant celle-ci.

Mon ami me jeta un coup d'œil intrigué, s'accroupit près du carré sombre tranchant sur le fond bleu et déplaça les feuilles qui se trouvaient en surface. Rapidement apparut une plaque rouillée.

– Une trappe ! s'exclama-t-il d'une voix triomphante.

D'un bond, il se releva et plongea ses yeux brillants d'excitation dans les miens.

Bouche bée, je lui renvoyai son regard, avant de fixer la petite porte, surgie comme par enchantement de l'humus.

S'aidant d'un morceau de bois qui paraissait solide, Arsène entrouvrit la trappe, qui émit un grincement abominable. Effrayé, un petit oiseau s'envola d'une branche au-dessus de nos têtes. Je regardai autour de moi, soudain convaincue qu'une autre personne rôdait dans les parages. Mais nous étions seuls et, à quelques pas de là, Gladys et Roi Lear semblaient sereins.

Arsène laissa passer quelques secondes, puis regarda à travers l'ouverture.

– Que vois-tu ? lui demandai-je.

– Pas grand-chose, si ce n'est...

Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il ajouta :

– Une sorte de tunnel.

– Quoi ?!

– Une vieille galerie, dirais-je...

Soulevant légèrement la plaque, il fit entrer un peu de lumière.

– Tout au moins un boyau menant je ne sais où...

J'aperçus des marches en pierre qui plongeaient dans l'obscurité. Une obscurité exhalant un souffle froid et humide qui me fit frissonner.

Puis Lupin referma la trappe, bondit sur ses pieds et me dévisagea. Il rayonnait de joie, comme un enfant qui, après de

longues heures d'ennui, trouve enfin de quoi s'amuser.

– Arsène ! Que diable... commençai-je en le voyant se précipiter vers les chevaux.

– Dans l'écurie d'Ashfield Hall, j'ai remarqué une chose qui nous serait bien utile. Je file me la faire... prêter ! Attends-moi ici, je n'en ai que pour une minute, me pria-t-il en serrant les jambes pour faire partir Roi Lear.

Avant même que j'aie le temps de protester, il remontait le sentier au galop.

Tout en soupirant, je ramenai les yeux vers la trappe. Un simple trou dans le sol, mais qui, pour moi, tenait de l'abîme, d'où pouvait remonter Dieu sait quelle vérité.

Heureusement, Arsène tint parole : au bout de quelques minutes, il revint muni d'une lampe à huile.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il me sourit et, sans hésitation, ouvrit grand la trappe. Puis il sortit une allumette de sa poche, la frotta contre l'écorce d'un frêne et alluma la lampe.

– Tu... tu comptes vraiment descendre là-dedans ? demandai-je en me rappelant, avec un frisson, ce qui était arrivé la dernière fois que Lupin avait exploré un souterrain.

Mon ami me regarda d'un air incrédule.

– Nous sommes venus sans trop y croire et, miracle, nous avons fait une découverte ! Importante peut-être, mais le seul moyen de le savoir, c'est de voir ce dont il retourne, tu ne penses pas ?

Si, mais rien que d'y penser, je me sentis blêmir.

Dans l'intention de me rassurer, sans doute, Arsène précisa :

– De toute façon, toi, tu restes dehors pour vérifier que personne ne vient. Je n'aimerais pas que quelqu'un passe et trouve la trappe ouverte.

Cette fois, ce fut à mon tour de le dévisager, ébahie.

– Parce que tu crois que j’aurai moins peur si tu y vas tout seul ?

– Bah, pourquoi pas ? répliqua Arsène avec l’un de ses sourires qui donnaient envie de le frapper. De toute manière, je me contenterai de jeter un coup d’œil.

Je hochai la tête, mais mes lèvres laissèrent échapper un autre soupir.

Alors, Lupin s’approcha. Il sentait la forêt et son visage était zébré de lignes sombres, traces que la terre y avait laissées après sa fausse chute de cheval.

– Arsène... murmurai-je, déjà suspendue à son regard.

– Embrasse-moi, me dit-il.

– Arsène, tout ça n’est vraiment pas... tentai-je d’objecter avant qu’il ne pose un doigt sur mes lèvres.

– Tu me donnes un baiser et, quand je reviens, je t’en donne un autre !

Je fis ce qu’il me demandait.

Après cela, mon ami approcha la lanterne de nos deux têtes, et ses traits mis en relief par la lumière formèrent un sourire. Une seconde plus tard, son visage n’était plus là ; Lupin avait disparu dans les entrailles de la terre.

Il ne me restait plus qu’à attendre son retour et le baiser qu’il m’avait promis.

S’il est vrai que l’attente d’un baiser peut mettre au supplice, celle-ci me parut la plus longue de toute ma vie, tant j’étais inquiète.

Je m’accroupis près de l’ouverture du tunnel et, pendant ce qui me sembla une éternité, restai là, sans bouger. J’avais exigé d’Arsène qu’il continue de me parler et il l’avait fait, mais, peu à peu, sa voix forte et résonnante était devenue presque inaudible, avant de s’éteindre complètement.

Je me mis à compter les secondes en observant tout ce qu'il y avait à voir autour de moi. Puis j'allai vérifier que les chevaux étaient bien attachés, m'approchai du vieux muret et, une fois revenue près de la trappe, me sentis définitivement gagnée par l'impression qu'on m'observait.

– Hé, vous ne m'impressionnez pas ! lançai-je aux arbres qui, à présent, me faisaient penser à des sentinelles silencieuses.

Ce qui était faux. Ils me donnaient le frisson, tout comme m'effrayaient le mystérieux glouglou qui venait d'un endroit proche mais indistinct, les bruits qui remontaient du tunnel, les branches qui ne cessaient de craquer ici ou là, Dieu sait pourquoi. Sans oublier les renâclements des chevaux ou les bruissements d'ailes inattendus...

Je bougeais dans une direction, puis m'immobilisais et me retournais brusquement, persuadée de surprendre, enfin, le mystérieux inconnu qui me regardait à la dérobée. Mais rien. Personne. Seulement moi. Et le bois.

Au bout d'un moment, je laissai fuser un juron, donnai des coups de pied dans des pierres, passai mes mains l'une sur l'autre. Tout en m'efforçant de poursuivre mon décompte des secondes. Cette litanie était si abrutissante que, pour un peu, je me serais crue dans un rêve.

Dix bonnes minutes étaient passées, quand enfin j'entendis un bruit de pas sur de la pierre.

Remontant les marches, mon ami sortit du tunnel.

– Arsène ! m'écriai-je, sans plus me soucier de compter.

Je courus vers lui, attrapai son visage et le laissai me rendre ce qu'il m'avait promis.

– Sais-tu où ça mène, Irene ? murmura-t-il en me tenant dans ses bras, tranquillement, comme si la chose allait de soi.

Je rougis, puis me détachai de lui.

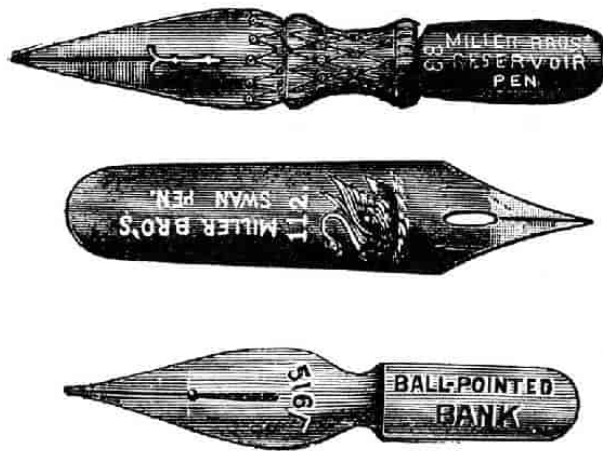
– Écoute, Arsène, ça fait un moment que j'y pense, et il me semble que... eh bien, ça ne doit plus arriver entre nous.

– En voilà des bêtises ! répliqua-t-il simplement.

Puis, avec un sourire, il ajouta :

– Le tunnel débouche près de la *Pale Horse Inn* !

Un pavé dans la mare



Lupin et moi remontâmes sur nos chevaux et, d'un pas lent, pour avoir le temps de faire le point, redescendîmes vers Hemyock.
 – Alors ? demandai-je à mon ami.

Comme je ne savais pas encore quelles conclusions tirer de sa découverte, je préférais qu'il parle en premier.

– Alors nous avons maintenant une bonne raison de ne pas prendre pour argent comptant ce que Lord Inglethorpe a dit à ton père. Qui sait s'il ne l'a pas tenu à distance pour pouvoir atteindre cette trappe ni vu ni connu ?

– Dans quel but ?

Mon compagnon ouvrit de grands yeux.

– Ça, pour l’instant, je n’en sais rien... Peut-être ce tunnel sert-il à je ne sais quel trafic impliquant à la fois Lord Inglethorpe et Sheppard, un homme peut-être bien plus louche que je ne l’ai cru. Neele aurait fourré le nez dans leurs affaires et l’aurait payé de la manière que l’on sait.

Tenant de suivre son raisonnement, je récapitulai :

– La victime a été assassinée, puis cachée dans un sac qui a été confié au mystérieux charretier...

– Exact. Et pour ce qu’on en sait, celui-ci pouvait bien être Sheppard, déguisé en paysan et le visage couvert...

– Non ! m’exclamai-je d’une voix ferme.

Un détail, que j’avais remarqué ce jour-là, m’était revenu précisément à l’esprit.

– Ses mains ! expliquai-je. Si j’en suis venue à trouver mon inconnu bizarre, c’est notamment à cause de ses mains. Blanches et fines, elles ne ressemblaient ni à celles d’un paysan ni à celles d’un charretier. Pendant que je livrais mon témoignage à l’inspecteur Davis, à la *Pale Horse Inn*, j’ai eu tout le temps de voir celles de Sheppard. Aucun rapport : larges et abîmées, ce sont bien celles d’un travailleur manuel.

– Ce qui veut dire qu’une autre personne est dans le coup.

Lupin et moi nous regardâmes. Inutile de le nier, en cet instant, nous aurions désespérément voulu que Sherlock soit avec nous. Sherlock dont l’esprit était capable de rapprocher mille et un détails, relevés ici et là, pour reconstituer la plus claire des images.

Quoi qu’il en soit, Arsène et moi poursuivîmes notre descente, puis empruntâmes la fameuse petite route qui longeait le cimetière, puis la maison du pasteur, avant de conduire au village.

– Regarde, c’est là que débouche le tunnel, m’indiqua Lupin en pointant le doigt vers la vieille remise couverte de lierre.

– Et moi, c’est là que j’ai croisé mon danger public ! signalai-je en désignant un point devant nous.

– Pures coïncidences, tu crois ? me demanda mon ami en ouvrant de grands yeux.

– Libre à toi de le penser, mon cher, mais autant admettre que tu es le plus grand des naïfs ! lui répondis-je en imitant la voix de Sherlock.

Arsène éclata de rire, et je ne tardai pas à en faire autant. Ce bref moment de détente nous fit du bien, mais nous revînmes presque aussitôt à notre enquête.

Certes, nous n’étions pas parvenus à échafauder une hypothèse digne de notre ami Sherlock Holmes, mais nous ne rentrions pas les mains vides : le tunnel secret qui reliait le bois au village, près de là où avait logé Nathaniel Neele, jouait forcément un rôle dans cette terrible histoire ; lequel, Lupin et moi l’ignorions, mais à nos yeux cela ne faisait aucun doute. Et si la police prenait la peine d’examiner les lieux plus méthodiquement que Lupin n’avait pu le faire, sûrement pourrait-elle établir si le crime avait été commis là, comme nous le soupçonnions.

Dès lors, que devons-nous faire ? Courir à la *Pale Horse Inn* et révéler au sergent Murdoch – aussi loin que possible des oreilles de Sheppard – ce que nous avons trouvé ? Mais qu’arriverait-il s’il refusait de croire que nous étions tombés sur le tunnel par hasard ?

Dans le doute, Arsène et moi cherchâmes une solution plus prudente.

– D’après moi, le mieux serait que la police reçoive au plus vite un coup de pousse, autrement dit un nouvel indice ! conclut Lupin.

Nous regagnâmes la maison de M. Ralston, nous fauîlâmes dans ma chambre et nous assîmes à mon secrétaire.

Après nous être entendus sur le choix des mots, Arsène plongea le bout de ma plume d'oie dans l'encrier et, adoptant une position des plus inconfortables pour déformer son écriture, traça les lignes suivantes :

Sur la route menant à la maison du pasteur se dresse une remise couverte de lierre. Elle n'est pas aussi banale qu'elle en a l'air. Entrez-y et vous découvrirez son secret !

Puis il signa « un ami de la police », qui était sûrement la chose la plus fausse que main d'homme ait jamais écrite...

La dernière étape consistait à faire parvenir le message à son destinataire ; un jeu d'enfant, m'assura Lupin.

– À l'heure du déjeuner, la *Pale Horse Inn* se remplit de villageois aux joues rouges qui viennent manger une paire de saucisses et discuter du « crime du puits des Sorcières ». Je profiterai de l'agitation pour glisser notre billet dans la poche de Murdoch, m'expliqua-t-il.

En somme, nous nous apprêtons à jeter un pavé dans la mare, en espérant qu'il fasse quelques vagues et que l'enquête reparte !

Arsène me dit au revoir dans le jardin de notre hôte et, après m'avoir adressé un clin d'œil, disparut derrière une haie.

Une fois rentrée dans la maison, je découvris que Papa avait demandé à M. Nelson de préparer nos bagages : comme il avait obtenu l'autorisation de regagner Londres, nous partirions dans les plus brefs délais, le soir même, peut-être. Cette décision ne me dérangerait pas vraiment. D'une part, parce que j'avais hâte de savoir si Holmes avait trouvé une piste, comme je l'imaginais, d'autre part, parce que j'estimais que Lupin et moi avions fait tout ce qui était en notre pouvoir pour aider la police.

Le déjeuner en fut d'autant plus détendu. M. Ralston joua avec l'idée (un brin inquiétante...) d'accepter de venir nous voir, un de ces jours, « car, j'ai beau dire, les fumées et le vacarme de Londres me manquent, tout de même ». Quant à Leopold, il semblait redevenu lui-même, autrement dit, à nouveau plus vivant, joyeux et décidé. Malgré le triste événement qui avait marqué la semaine, l'air de la campagne et ses promenades à cheval lui avaient fait le plus grand bien.

Le repas était terminé, et nous en étions au thé quand la quiétude de cette lumineuse et tranquille journée de fin d'hiver fut troublée par de grands cris.

– Ils l'ont trouvé ! Ils l'ont trouvé ! braillait un jeune homme au-dehors.

M. Ralston haussa les sourcils, posa sa tasse sur la table et, en deux enjambées nerveuses, gagna la fenêtre, qu'il ouvrit à deux battants sous les yeux inquiets et larmoyants de son majordome. Papa et moi nous levâmes à notre tour pour voir ce qui se passait. Celui qui avait crié était un garçon d'écurie.

– Sacrebleu, Mickey ! glapit notre hôte. En voilà des manières ! Pour hurler comme ça, j'espère que tu parles du très saint Graal !

– Euh, non, monsieur ! répondit le jeune homme en retirant son chapeau et en esquissant une courbette. Il s'agit de l'assassin, l'homme qui a tué l'étranger au puits des Sorcières... C'est M. Lemon, paraît-il !

Un chuchotement fébrile parcourut le groupe des domestiques agglutinés sur le pas de la porte.

– M. Lemon ? Qui est-ce, bon sang de bois ? s'enquit M. Ralston.

– Le valet de Lord Inglethorpe, lui souffla son majordome.

– Mais... mais... bafouilla mon père. A-t-il avoué ?

– Non, monsieur ! clama le jeune Mickey, encore impressionné. Il a filé !

Je tressaillis.

M. Lemon, donc...

Cette nouvelle fit naître en moi une foule de questions. Se pouvait-il que le domestique ait fait semblant d'être mal en point pour obtenir un congé et organiser sa fuite ? Et qui me disait que ce n'était pas lui qui avait monté le cheval blanc aperçu dans l'écurie de Lord Inglethorpe ?

Papa secoua vivement la tête.

Intriguée, je l'interrogeai du regard.

– Avec un assassin en circulation, je ne crois pas qu'il soit judicieux de partir ce soir.

Lorsque j'appris qu'il nous était interdit de sortir, mes pensées allèrent immédiatement à Arsène. Les villageois ayant la langue bien pendue, j'avais bon espoir que la nouvelle lui parvienne malgré tout. Comme j'aurais aimé discuter avec lui de ce coup de théâtre ! Mais sûrement les clients de l'auberge n'étaient-ils pas autorisés à circuler, eux non plus. Enfin, l'essentiel était que mon ami soit en sécurité.

Les heures qui suivirent furent marquées par l'attente, une légère inquiétude, mais aussi une indéniable excitation. Ralston avait demandé à Mickey et à un garçon de ferme de monter la garde, à tour de rôle, près du portail, sans hésiter à leur confier un fusil, et lui-même gardait son fidèle Remington à portée de main.

Lorsque je repense à cet après-midi, je me rappelle nos innombrables coups d'œil vers la fenêtre, les parties de whist disputées pour tuer le temps, le thé dont nous avalâmes des tasses et des tasses, et les interminables récits de jeunesse du cher Clarence.

Vint le moment de passer à table. Nous dînâmes d'un délicieux consommé, suivi d'un civet de lapin au lait, puis, avant même que huit heures ne sonnent, Papa et moi nous levâmes de table.

– Bonne nuit, Clarence ! dit mon père. J'espère que cette fripouille sera bientôt arrêtée pour que nous puissions, dès demain, te libérer de notre présence.

– En voilà des idées ! répliqua son ami, qui avait prévu de passer une nouvelle nuit dans son fauteuil, avec son fusil. Ces jours sont les plus excitants qu'Hemyock ait connus depuis bien des années ! Promettez-moi de revenir l'an prochain !

Si étrange que cela puisse paraître, après une semaine de cohabitation plus ou moins forcée avec Clarence Ralston, je commençais à trouver son humour hors norme moins incongru, voire supportable.

– Bonne nuit, monsieur Ralston, bonne nuit, Papa ! dis-je en me retirant.

Une fois parvenue à l'étage, je trouvai Horatio dans le couloir, prêt, lui aussi, à attaquer une deuxième nuit de veille.

– J'ose espérer que les dernières nouvelles ne vous ont pas rendue soupçonneuse à l'égard du personnel, plaisanta-t-il à mi-voix.

– Oh que si ! Mais je continue à faire confiance à mes amis et à leur exprimer ma reconnaissance quand je vois tout le mal qu'ils se donnent pour moi, répliquai-je en posant une main sur son bras.

En guise de réponse, Horatio me gratifia d'un sourire rusé, assorti d'une légère courbette.

– Dormez bien, mademoiselle Irene.

– Bon courage, Horatio, et merci. Du fond du cœur.

Sur ces mots, j'entrai dans ma chambre et m'empressai de refermer la porte derrière moi. Je me sentais à bout de forces et

incapable d'aligner deux idées. Que s'était-il passé au village ? Notre message avait-il contribué d'une manière ou d'une autre à résoudre le mystère ? J'en doutais : la nouvelle de la fuite de Lemon s'était répandue bien trop tôt. Mais au fond, qui pouvait le dire...

Une fois que je fus couchée, ces pensées confuses engendrèrent un rêve, qui bien vite céda la place à un sommeil profond.

Plusieurs heures passèrent, puis je me réveillai en sursaut, violemment arrachée à mon sommeil. Sans le vouloir, je laissai échapper un cri.

Quelqu'un venait de tirer. Un coup assourdissant. Juste en bas.

Je me cramponnai à mes draps. Ma chambre baignait dans une obscurité totale ; de fait, pas le moindre rayon de lune ne filtrait à travers la fenêtre.

Quelqu'un avait fait feu.

À peine sortie de la pièce, j'entendis des pas sur le palier, puis une voix qui s'adressait à moi :

– Mademoiselle Irene ?

– Horatio ?

Un pied après l'autre, M. Nelson et moi descendîmes l'escalier. Quand nous fûmes en bas, une silhouette émergea de l'obscurité, nimbée de la lumière de sa bougie. C'était Papa, en robe de chambre et les yeux encore remplis de sommeil.

– Que se passe-t-il ? lui demandai-je.

– C'est Ralston... répondit-il d'une voix soucieuse en me serrant contre lui.

D'autres pas et sons de voix se firent entendre.

Peu après apparut le majordome, également en robe de chambre, ainsi que d'autres domestiques.

Quelqu'un ouvrit une porte, qui se trouvait être celle de la salle à manger.

– Ça t'apprendra à pénétrer chez moi ! hurla-t-on de l'intérieur.

Je reconnus la voix de Clarence Ralston.

Puis une femme cria.

M. Nelson s'élança vers l'endroit où elle se trouvait, puis, au bout de quelques secondes, revint vers nous.

– Inutile d'y aller, monsieur Adler, il n'y a rien à voir, affirma-t-il d'une voix particulièrement grave. À votre place, je raccompagnerais mademoiselle là-haut.

M'arrachant au bras de Papa, je me glissai dans la salle à manger.

– Irene ! appela Leopold.

Trop tard. J'étais déjà dans la pièce. M. Ralston était debout, son fusil à la main. Et, à ses pieds, sur le tapis, gisait un autre homme.

M. Lemon.

Tendus devant lui, ses bras baignaient dans la lumière de la lune, qui entrait par une fenêtre ouverte.

Un détail me fit tressaillir. Ses mains blanches et fines étaient incroyablement semblables à celles du charretier qui avait failli me percuter quelques jours plus tôt !

Une hallucination ou presque



Le lendemain matin, Lupin, excité comme moi par ce qui s'était passé, me rejoignit dans la maison sens dessus dessous de M. Ralston.

Tout droit venu de Sidmouth, l'inspecteur Davis arriva au plus vite, lui aussi, ce qui nous permit d'entendre (ou plutôt d'écouter en toute discrétion) la reconstitution des faits qu'il livra au maître des lieux et à mon père, dans le secret d'un salon.

Avant tout, le policier tint à rassurer M. Ralston : même s'il avait tué un homme, la loi britannique sur la propriété privée le protégeait,

si bien qu'aucune charge ne pouvait être retenue contre lui. Puis, à titre confidentiel, il raconta à ses deux interlocuteurs ce qui était arrivé la nuit précédente. Tout agité, Lord Inglethorpe était venu le trouver pour lui rapporter ce qu'il venait de découvrir sur le compte de son valet, disparu sans la moindre explication. Dans le passé, Lemon avait succombé au démon du jeu et accumulé bien plus de dettes qu'il ne pouvait l'avouer. Sombres faits qui étaient parvenus à la connaissance de l'aristocrate quand celui-ci avait demandé à une gouvernante de fouiller le logement du domestique pour essayer de comprendre où il était passé. Au cours de l'opération, la bonne dame avait trouvé, entre les pages d'un livre, des reconnaissances de dettes, et surtout un message de chantage signé N.N., autrement dit Nathaniel Neele.

Selon l'inspecteur Davis, le tableau qui s'en dégagait était passablement clair : Nathaniel Neele, qui travaillait comme clerc dans un cabinet de notaires londonien et menait une vie solitaire sans femme ni enfants, avait menacé le domestique de raconter ce qu'il savait. À savoir que l'ancien joueur, parti sans payer ses dettes, avait refait sa vie à Hemyock, où il occupait l'honorable emploi de valet. Pris de court et craignant que son passé ne le rattrape, Lemon avait décidé de régler le problème de manière aussi définitive que possible. Et bien mal lui en avait pris.

L'inspecteur n'avait pas encore d'explication pour l'irruption de Lemon dans la propriété de M. Ralston, mais tout portait à croire qu'il s'agissait d'une tentative de cambriolage. Certainement le valet espérait-il voler tout ce qu'il pouvait avant de disparaître, probablement à l'étranger.

Tel était donc l'épilogue de cette terrible histoire. Secoué par ce qui s'était passé, Papa m'annonça qu'immédiatement après le déjeuner nous quitterions ce village infernal pour rentrer à Londres.

La perspective de me retrouver enfin chez moi me soulagea, je l'avoue.

– Combien tu paries que demain, quand nous le retrouverons à la *Shackleton*, Holmes nous dira que la culpabilité de Lemon était cent pour cent évidente ? plaisanta Lupin.

L'idée nous fit bien rire, mais au fond, nous brûlions de commenter l'affaire avec notre ami devant une tasse de chocolat bien chaud.

Nous venions de nous mettre d'accord pour voyager ensemble, quand le majordome de M. Ralston me présenta un plateau en argent sur lequel était posée une petite enveloppe.

Il s'agissait d'un message de Lord Inglethorpe, où celui-ci me disait combien il regrettait que ma semaine à Hemyock ait tourné au cauchemar. Se sentant en partie responsable des faits, au vu des circonstances, il nous conviait, Lupin et moi, à venir prendre le thé à onze heures. Enfin, il me pria de transmettre son invitation à mon père de manière à pouvoir lui présenter ses excuses et le saluer avant notre départ.

Nos soupçons à son égard s'étant dissipés, l'idée de rencontrer une dernière fois cet homme aimable et tourmenté n'était pas pour me déplaire. Mon père, lui, préféra rester chez son ami pour pouvoir, en toute tranquillité, préparer nos bagages avec M. Nelson.

– Je dois t'avouer que cet homme me met mal à l'aise, Irene. Veux-tu bien te contenter de la compagnie d'Arsène ? Et pour ne pas froisser Lord Inglethorpe, dites-lui que je le salue bien.

Le domestique se retira avec notre réponse, et Lupin s'attarda dans la maison de notre hôte jusqu'au moment de partir pour Ashfield Hall.

Là-bas, nous fûmes accueillis par le majordome, qui nous conduisit dans un salon où nous attendait Lord Inglethorpe. Dès qu'il

nous vit, celui-ci se leva de son fauteuil et nous invita à nous asseoir en nous remerciant de la politesse que nous lui faisions.

Tandis que nous nous installions, le maître de maison se répandit en excuses pour les fâcheux événements qui avaient assombri notre séjour à Hemyock. Je m'empressai de lui assurer qu'il n'avait aucun reproche à se faire.

– Comme c'est gentil de votre part, mademoiselle Adler, répondit-il en secouant la tête. Mais j'aurais dû prendre la mesure des difficultés dans lesquelles se débattait Lemon.

– Ne soyez pas trop sévère avec vous-même, Lord Inglethorpe. La vie des autres s'apparente souvent à un mystère, même celle des gens que l'on côtoie tous les jours, répliquai-je en citant une phrase que j'avais lue dans un roman.

Les lèvres de mon interlocuteur adoptèrent un pli qui pouvait passer pour un sourire.

– C'est aussi ce que je pense, mademoiselle Adler, acquiesça-t-il en faisant un geste pour qu'on nous serve le thé.

Tandis que son visage se détendait légèrement, il nous confessa que le passé de Lemon n'était pas vraiment une découverte pour lui, mais qu'il avait voulu lui donner l'occasion de se racheter. Pour sa part, il avait vu trop de vies détruites à cause d'une erreur que nul n'avait aidé à rattraper. Les vies de soldats, de joueurs, d'amoureux transis...

– L'existence devrait toujours offrir une seconde chance, affirmait-il avec une emphase qui me surprit.

Arsène l'approuva sans réserve.

Puis, pour la première fois, Lord Inglethorpe nous interrogea sur nos vies : qui nous étions, ce que nous faisions. Je me sentis un peu gênée de raconter une partie de mon passé à quelqu'un dont

l'histoire avait été si profondément marquée par la douleur : ne risquait-il pas de trouver mes propos terriblement futiles ?

Mais pendant que je parlais, j'avais l'impression que cet homme me comprenait. Arsène aussi consentit à livrer quelques informations sur lui, et je fus frappée par ce qui ressemblait à une certaine affinité entre nous et notre hôte. Tous les trois étions de ces gens qui ne peuvent considérer leur passé sans un certain malaise. Moi à cause de l'ombre que projetait sur moi le mystère de mes origines, Arsène à cause des complications de son histoire familiale et de ses problèmes avec la justice, et Lord Inglethorpe à cause de ce qui lui était arrivé à la guerre. Cette impossibilité de parler de soi de manière simple et spontanée, comme le faisaient la plupart des gens, nous rapprochait et créait une sorte de complicité entre nous. Complicité que Lord Inglethorpe nous invita à célébrer, en quelque sorte, à la fin de notre conversation.

– Le thé n'est peut-être pas la boisson la plus appropriée, et je suis désormais une vieille branche, mais j'espère que vous accepterez de boire avec moi en l'honneur de l'avenir ! proposa-t-il en soulevant sa tasse en porcelaine.

Je crus voir un éclair de satisfaction traverser son regard.

Je venais de porter ma tasse à mes lèvres, quand la porte s'ouvrit brutalement derrière moi. Manquant de renverser mon thé sur le tapis, je reposai la tasse sur le petit plateau et, d'un geste, me retournai. Ce que je vis m'incita tout d'abord à croire que j'étais victime d'une hallucination ; de fait, sur le pas de la porte se tenait Sherlock Holmes !

– Trinquen à l'avenir ? Je crains que ce ne soit guère opportun, monsieur ! s'exclama notre ami d'une voix cassante.

Interloqué, Lord Inglethorpe bondit sur ses pieds. Aussitôt, Lupin et moi en fîmes autant.

– Par tous les saints ! Qui... qui êtes-vous, jeune homme ? Et que... que se passe-t-il ? demanda l'aristocrate.

Sherlock n'était pas venu seul. Il était accompagné de l'inspecteur Davis, de son adjoint et d'un agent. Tous les trois passablement essoufflés.

Sherlock courut immédiatement auprès de nous.

– Irene, Arsène ! Tout va bien ?

Trop stupéfaite pour pouvoir dire un mot, je me contentai de hocher la tête en essayant de comprendre ce qui se passait.

– Oui... oui... répondit Lupin, les yeux écarquillés. Mais que diable fais-tu ici ?

– Excellente question ! enchaîna Lord Inglethorpe, hors de lui. Quelqu'un daignerait-il m'expliquer la raison de cette intrusion barbare dans ma maison ?

Sur ces mots, prononcés d'une voix rugissante, le maître des lieux lança à Sherlock un regard terrible.

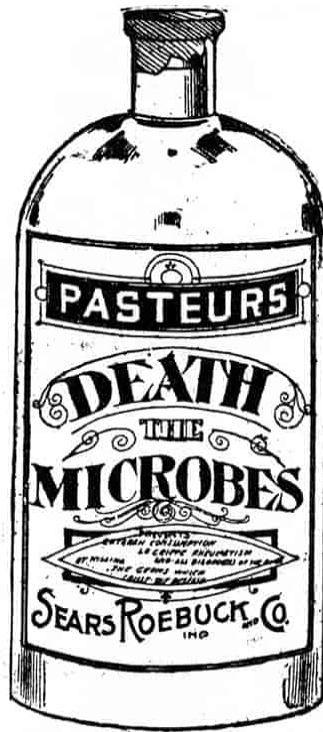
– Police de Sidmouth ! annonça sèchement l'inspecteur en faisant un pas en avant. Nous sommes ici pour le meurtre de Nathaniel Neele. Rasseyez-vous, je vous prie !

– Le meurtre de... ?! Ça, par exemple ! Jamais je n'ai vu pareille manière d'agir ! s'indigna Lord Inglethorpe. Je vous ai déjà fourni ma déposition, et dans le cas où vous l'estimeriez nécessaire...

– Vous n'avez donc pas compris ? le coupa Holmes sans le moindre égard. La comédie est finie, Lord Inglethorpe. Ou préférez-vous que je vous appelle par votre vrai nom... Benjamin Beresford ?

Ce nom résonna dans la grande pièce comme un coup de fusil. Et dès qu'il l'entendit, notre hôte pâlit, en même temps que toute trace de colère s'effaçait de son visage cousu de cicatrices, lequel demeura figé et sans expression, comme un vieux masque abandonné.

L'enquête londonienne



Parmi les innombrables souvenirs qui me rappelleront à tout jamais Sherlock Holmes, celui de sa stupéfiante entrée en scène à Ashfield Hall est assurément l'un des plus vifs et des plus solidement ancrés dans ma mémoire.

Ce moment marqua le point culminant de l'enquête dans laquelle Sherlock s'était lancé, comme je m'en étais doutée, dès son retour à

Londres.

Vu qu'Arsène et moi n'étions pas à ses côtés durant ces heures décisives, nous le priâmes, une fois l'affaire bouclée, de nous raconter tout ce qui s'était passé. Récit que je consignai ensuite dans mon journal. Et c'est en me reportant à ses pages jaunies que je puis aujourd'hui proposer un compte rendu de ses recherches éclair. Une suite d'investigations dans lesquelles perçait d'ores et déjà le génie déductif de celui qui deviendrait un jour le plus grand détective de tous les temps.

Tout commença le dimanche précédent dans le train qui le ramenait à Londres. Tel un archéologue qui, dans la paix de son bureau, dépoussière et classe les vestiges découverts au cours de ses fouilles, notre ami se renfonça dans le coin d'un compartiment vide et se mit à passer en revue chacune des informations qu'il avait récoltées à Hemyock, dont celles que je lui avais fournies avant son départ.

À l'en croire, il suffisait de ranger ces éléments dans le bon ordre pour voir émerger les grandes lignes de ce que devait être son enquête.

Le premier point qui retint l'attention de notre ami naquit, de son propre aveu, de l'une des dispositions les plus tenaces de son esprit : se méfier comme de la peste des coïncidences.

Alors même qu'il se trouvait dans le train, un détail, déjà relevé au cours des jours précédents, se mit à tourner dans sa tête comme la plus agaçante et insistante des mouches : tant Lord Inglethorpe que Timothy Beresford, le médecin assassiné à Jacob's Island, avaient participé au siège de Sébastopol. Ainsi, dans le contexte de deux crimes, survenus à quelques jours d'intervalle, remontait le souvenir d'une guerre qui, vieille de près de vingt ans, avait presque disparu à la fois des conversations et des pages des journaux...

Il n'en fallut pas plus pour que Holmes veuille procéder à quelques vérifications. Seul inconvénient : ces recherches l'obligeaient à solliciter, ne serait-ce qu'un peu, l'aide de son grand frère.

De fait, à cette époque, Mycroft Holmes avait d'ores et déjà entamé sa précoce et très brillante carrière de haut fonctionnaire de la Couronne, dans laquelle il progressait rapidement. Situation qui lui permettait d'accéder sans difficulté aux archives de l'armée de Sa Majesté.

Le second élément qui retint l'attention de Sherlock ne fut rien d'autre que le nom d'une rue de Londres : Amwell Street. Grâce à sa formidable mémoire, il se rappela avoir lu dans le *Times* que le cabinet du docteur Beresford se trouvait là. Or, le nom d'Amwell Street figurait aussi, imprimé en élégants caractères bleus, juste au-dessous des patronymes Archibald & Mallowan, sur le reste de papier découvert dans la chambre de Neele à la *Pale Horse Inn*. Papier que Holmes avait pris soin de lisser et d'examiner sous tous les angles pendant son voyage. À ses yeux, le nom de cette rue constituait un fil invisible entre les deux crimes, ou pour mieux dire, entre leurs victimes. Ainsi se confirmait le rapprochement entre le meurtre de Beresford et celui de Neele, que Sherlock avait déjà établi à partir d'un autre raisonnement.

Ces deux pistes ne reposaient que sur des spéculations, mais s'étaient l'une l'autre. Fort de cette découverte, Sherlock descendit de son train, à la gare Victoria, d'excellente humeur, comme un joueur d'échecs qui commence à entrevoir une stratégie d'attaque.

Et si la vérification de sa première intuition, à propos du siège de Sébastopol, ne demandait rien de plus que de transmettre un message à son frère le priant d'effectuer une recherche sur les

antécédents militaires de Lord Inglethorpe et de Timothy Beresford, la mise à l'épreuve de la seconde exigeait un peu d'action, de celles qui vous remettent en jambes.

Ainsi, avant même que l'aube ne pointe et qu'il ne doive aller en cours – tandis que je finissais de dormir dans ma chambre d'Hemyock et qu'Arsène rentrait de sa filature nocturne –, Sherlock traversa les rues encore sombres de Londres pour se rendre à Amwell Street, dans le district de Clerkenwell.

La promenade la plus profitable qu'il avait jamais faite, nous assura-t-il. Sans avoir eu besoin de parcourir plus de la moitié de la rue, il repéra, au numéro 88, la voyante plaque en cuivre de l'office notarial Archibald & Mallowan, et, deux portes plus loin, au 92, celle, plus sobre, du cabinet médical de Timothy Beresford.

Le numéro 90 était occupé par un pub, le *Three Feathers*, dont l'enseigne rouge et or se voyait de loin et où Sherlock se promit de passer l'après-midi même, quand l'établissement serait ouvert.

Pour un pourfendeur acharné des coïncidences comme il l'était, voilà qui marquait une première victoire ! Les deux cabinets ne se trouvaient pas seulement dans la même rue, mais presque côte à côte. Quant au pub, Sherlock était sûr et certain d'y dénicher de nouveaux indices ! Revenant au moment présent, notre ami décida de profiter du calme qui régnait à cette heure pour jeter un coup d'œil au cabinet du médecin.

Comme l'enquête sur la mort de Beresford n'était pas encore bouclée, son lieu de travail semblait avoir été laissé en l'état, au grand soulagement de Sherlock ; et l'affaire n'étant pas considérée comme « sensible », il n'y avait pas d'agent en faction devant la maison. Grâce aux astuces que lui avait apprises Lupin, Sherlock n'eut aucun mal à forcer les serrures toutes simples dont elle était équipée.

Le cabinet médical était petit, mais rangé avec une précision maniaque. De son vivant, Timothy Beresford avait dû être un homme particulièrement ordonné, ce qui fut loin de déplaire à Sherlock. Même si lui était tout le contraire d'un garçon soigneux, le caractère méticuleux et extrêmement organisé du médecin lui paraissait très appréciable. La pièce étant parfaitement en ordre, la moindre étrangeté ou anomalie se verrait sur-le-champ.

Ce qui fut le cas.

Il suffit à Sherlock de jeter quelques coups d'œil à travers la pièce pour remarquer une chose bizarre : un espace vide parmi les flacons soigneusement alignés dans le meuble vitré faisant office de pharmacie. Grâce à l'inventaire des médicaments que le médecin gardait dans le tiroir gauche de son bureau, Sherlock apprit que la fiole manquante contenait de la cantharidine, substance qui, à forte dose, pouvait devenir mortelle.

La visite dura quelques minutes de plus, mais la seule autre chose véritablement intéressante que Sherlock découvrit fut un minuscule agenda, que Beresford rangeait dans la poche de poitrine de sa blouse. À la date qui se révélerait celle de sa mort, celui-ci avait noté un rendez-vous avec une personne identifiée comme « B ».

Après cela, vif comme une ombre, Holmes se faufila hors de la maison, puis, après s'être assuré que personne ne le suivait, s'empressa de monter dans un fiacre.

Le trajet en voiture lui permit de gagner un temps précieux. Quelques minutes avant le début de ses cours, il se glissa dans la bibliothèque de St. Paul's School pour y consulter un dictionnaire de chimie, qui lui divulgua tout ce qu'il y avait à savoir sur la cantharidine.

Sherlock apprit qu'elle était extraite des ailes d'un insecte, la *Lytta vesicatoria*, et utilisée avant tout pour traiter les verrues. Une fois ingérée, elle engendrait, dans le meilleur des cas, fatigue, pâleur et transpiration excessive, et, si les choses se compliquaient, de la fièvre, des saignements de nez, des douleurs croissantes, des érythèmes cutanés, voire le décès de la personne. Pour détecter sa présence dans de la nourriture, il suffisait de plonger un échantillon suspect dans de l'huile et d'en frictionner la peau d'un lapin rasée sur quelques centimètres : si l'épiderme de l'animal se couvrait de vésicules, la nourriture contenait bien de la cantharidine.

Tandis que son professeur de latin commentait à n'en plus finir quelques vers de Virgile, Sherlock repensa à ce que je lui avais raconté : M. Lemon m'avait paru singulièrement pâle, et je l'avais vu tenir un mouchoir taché de sang. Une nouvelle pièce dans le difficile puzzle que formait cette affaire, et de quoi soutenir le moral de Sherlock qui, hélas, ne pouvait enquêter à l'endroit même où le crime avait été commis.

À l'heure du déjeuner, notre ami mangea un morceau en compagnie de sa famille, puis, prétextant devoir travailler avec un camarade de classe pas autrement identifié, repartit à Amwell Street. L'heure était venue de faire un tour au *Three Feathers*.

Et il ne regretta pas le voyage !

Entre ses murs de bois sombre, notre ingénieux ami découvrit que le docteur Beresford et M. Neele étaient, tous les deux, des habitués de l'établissement. Le médecin s'était mis à venir plus souvent après la mort de sa femme, survenue de manière inattendue un ou deux ans plus tôt. Nathaniel Neele, lui, le fréquentait régulièrement depuis son entrée en apprentissage chez Archibald & Mallowan.

Pour ce que le propriétaire en savait, les deux hommes avaient dû faire connaissance chez lui, six ou sept mois plus tôt. Et sûrement s'étaient-ils trouvés sympathiques vu que, pendant les trois derniers mois, ils avaient occupé la même table, toujours couverte de papperasse. À quoi « travaillaient-ils », aucun d'eux n'en parlait, tout au moins ouvertement, mais une fois, pour plaisanter, M. Neele avait déclaré s'occuper de sa future « retraite ».

Comme ils ne cessaient de discuter à voix basse et d'écrire, le patron du pub s'était dit que le projet qui les absorbait devait être un roman. Concrètement, Neele se chargeait d'apporter la plume et le papier et transcrivait ce que lui disait le médecin. Un long, très long récit à ce qu'il semblait, dont certainement personne ne soupçonnait l'existence hors du *Three Feathers*.

Lorsqu'il eut pris connaissance de ces faits, Sherlock n'eut plus aucun doute : quoi que les deux hommes aient couché sur le papier, sûrement cela leur avait-il coûté la vie.

La dernière étape de cette trépidante et exaltante journée fut un saut à Whitehall, plus précisément au bureau de Mycroft Holmes. Celui-ci avait toujours porté un regard quelque peu sceptique sur ce qu'il appelait nos « activités récréatives ». Mais, cette fois, le tableau qu'avait brossé Sherlock dans son message avait suffi à le convaincre du sérieux de l'affaire, et, sans perdre une seconde, il avait rassemblé les documents demandés.

Quand notre ami entra dans le bureau de son frère, un dossier rempli de feuilles jaunies l'attendait sur une petite table. Et de ces vieux papiers émergea la plus déconcertante des vérités...

– Mais peut-être M. Beresford préfère-t-il nous raconter son histoire lui-même... acheva Sherlock en posant un regard froid sur l'homme que nous avons l'habitude d'appeler « Lord Inglethorpe ».

– Vous déraisonnez, mon garçon ! Je préfère me retirer que de continuer à souffrir vos insultes ! glapit l'intéressé.

Il voulut se lever de son fauteuil, mais Davis et son adjoint furent plus rapides.

– Restez où vous êtes, Beresford ! lui ordonna Murdoch en pointant un revolver vers lui.

« Beresford », voilà que même la police l'appelait ainsi ! Je lançai un regard interrogateur à Lupin, mais il avait l'air aussi perdu que moi.

Quelques secondes passèrent, puis, avec un geste du menton, l'inspecteur lança à Sherlock :

– Continue, gamin...

Notre ami prit une profonde inspiration et opina. Se tournant vers la quatrième personne de leur groupe, il se fit passer une série de documents issus des archives de l'armée.

– Ces papiers sont restés ensevelis sous la poussière pendant plus de quinze ans, reprit-il. Il s'agit principalement de vieux certificats de recrutement qui donnent à voir la manière dont a commencé...

De son fauteuil où le clouait l'arme du sergent Murdoch, Lord Inglethorpe émit une sorte de rugissement, mais Sherlock ne se laissa pas impressionner.

– Quand j'ai pu consulter les pièces concernant le passage sous les drapeaux de Timothy Beresford, j'ai eu une grande surprise. Dans son régiment d'infanterie, qui, à partir de 1854, s'est battu en Crimée, figurait une autre recrue du nom de Beresford, un sous-lieutenant né dans le même village et la même année, à savoir Benjamin Beresford, son cousin, ici présent...

– Silence, jeune imbécile, ou préfères-tu que je te ferme la bouche d'un coup de poing ? gronda l'homme assis dans le fauteuil.

Tu as réussi, je ne sais comment, à faire avaler tes divagations à ces deux médiocres représentants des forces de l'ordre... Mais vous ne tarderez pas à payer les conséquences de cet affront ! Mon nom est Edward Burton Inglethorpe, huitième baron d'Hemyock. J'appartenais, moi aussi, au deuxième régiment d'infanterie, en qualité d'officier, et dois-je vous rappeler que j'ai failli y laisser la vie ?

Hors de lui, notre hôte prit appui sur ses accoudoirs pour se lever. Tout en maintenant son revolver à une paume de son visage, Murdoch plaqua une main sur son épaule pour l'obliger à se rasseoir.

Sherlock attendit la fin de son accès de colère, puis, très calmement, poursuivit son explication.

– Dans le courant de l'année 1855, tandis que les combats s'intensifiaient, Benjamin est devenu l'aide de camp d'un jeune officier, le capitaine Edward Burton Inglethorpe, propriétaire de la demeure où nous nous trouvons, puis, au fil des longues nuits du siège de Sébastopol, son confident. Ainsi Beresford a-t-il appris dans quelle solitude Lord Inglethorpe avait vécu à Ashfield Hall, le fait qu'il n'avait plus de famille proche et toutes autres choses que son supérieur avait bien voulu lui raconter. Ces jours ont dû être terribles, nul ne saurait le nier, et sûrement nos soldats ne pouvaient-ils chasser de leur esprit l'image de leurs compagnons d'armes fauchés par l'artillerie russe. Un plan d'attaque chassait l'autre, toujours plus difficile à exécuter, et le moral des troupes dégringolait. On pouvait mourir d'un instant à l'autre, sans raison valable. N'ai-je pas raison, monsieur Benjamin ?

– Cesse de m'appeler de la sorte, jeune effronté ! Tout le monde sait que je suis Lord Edward Inglethorpe !

Sherlock secoua la tête, et ses lèvres se plissèrent en un sourire amer. Je le vis faire un pas en arrière et, l'espace d'un instant, pensai qu'il capitulait.

À la surprise de tous, il se pencha sur une table, saisit un vieux bibelot en argent représentant une chouette et, d'un geste vif, le lança vers le suspect.

Sans réfléchir, celui-ci l'attrapa de la main droite.

– Si vous disiez vrai, monsieur, vous auriez utilisé votre autre main, comme l'enfant représenté derrière vous. Il tient sa loupe dans sa main gauche et examine ses timbres de l'œil gauche. Ce portrait est celui du vrai Lord Inglethorpe, qui avait la même stature et la même couleur de cheveux que vous, mais n'était pas droitier, différence que confirment vos certificats de recrutement.

L'homme assis laissa tomber la chouette : les paroles de Sherlock avaient remué quelque chose au fond de son âme. Quelque chose de si épouvantable que ce qui s'en reflétait sur son visage suffit à me donner le frisson. Ses yeux étaient devenus vitreux et sa bouche tremblait, tout comme ses mains.

– Lord Inglethorpe n'a pas déserté, vous, si. Mais ce qui reste obscur, c'est la raison pour laquelle vous avez fui... Un assaut qui a mal tourné ? Une explosion ? Quoi exactement ? le pressa Sherlock.

Ces questions parurent assener à notre hôte le coup de grâce.

– Des éclats d'obus... murmura-t-il.

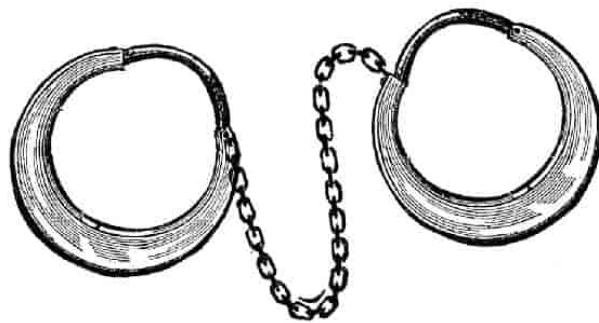
Et, d'un geste redoutablement lent, il passa une main sur son visage cousu de cicatrices.

S'ensuivit un silence si sombre et si oppressant que, l'espace d'un instant, je me sentis près d'étouffer.

Puis l'homme qui m'avait invitée à prendre le thé cessa de trembler et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Aussitôt,

chacun de nous comprit que ce serait lui qui raconterait la fin de cette histoire.

Devant les bastions de Sébastopol



– Lors de l'un ces assauts où l'on nous envoyait à une mort certaine, j'ai été blessé au visage par des éclats d'obus. « Plaies superficielles », m'a-t-on annoncé, avant de me dire que je pouvais m'estimer heureux de ne pas y être resté. « Heureux », c'est le mot que ces canailles ont utilisé ! Or je n'avais plus de visage. Je n'étais plus personne... À partir de ce jour où j'ai connu l'horreur de la guerre dans ma chair, je n'ai plus cru à toutes les fadaises sur l'honneur et la bravoure dont on nous bourrait le crâne pour nous envoyer au casse-pipe. Mais les hostilités n'étaient pas finies... Le 6 juin 1855, lors de ce que l'on a appelé « le troisième bombardement de Sébastopol », mes camarades et moi avons été chargés d'opérer une percée.

L'homme assis dans le fauteuil avait parlé d'une voix monocorde. Après une pause, il poursuivit.

– Nous devons tenter de prendre le bastion du Grand Redan, l'un des trois que nos généraux considéraient comme stratégiques pour réussir à conquérir la ville. Un bastion si énorme que, de loin en loin, j'en rêve encore. Nous devons attaquer le Grand Redan et les Français les deux autres : le Petit Redan et Malakoff. L'affaire a tourné au désastre. Une cuisante défaite et un vrai massacre, où mille cinq cents hommes comme moi ont perdu la vie. C'est là que j'ai abandonné ma patrouille pour me mettre à l'abri. J'ai déserté, comme cela a été dit, et n'en éprouve pas la moindre honte. Quoiqu'il en soit, après notre assaut contre le Redan, les Russes ont contre-attaqué en traversant les eaux de la Tchernaiïa. Lord Inglethorpe a été envoyé, avec quelques hommes, appuyer les généraux français et sardo-piémontais qui se trouvaient là-bas, mais son peloton n'est jamais arrivé à destination : il a été pris dans une embuscade, juste devant le bastion de Malakoff.

– Malakoff... murmurai-je en me rappelant les paroles de Lady Westmacott.

– Et l'histoire s'arrête là, conclut le suspect en fermant les yeux.

Tous les regards se tournèrent alors vers Sherlock Holmes.

– La fin d'une histoire et le début d'une autre, commenta notre ami. Lord Inglethorpe meurt et notre déserteur, qui continuait à hanter les lieux, assiste à la scène. Comme je l'ai dit et comme le confirment les documents exhumés, Beresford présentait des ressemblances avec son supérieur. Concours de circonstances qui fait entrevoir au sous-lieutenant une possibilité de salut...

Encore une fois, je me sentis gagnée par un frisson, qui me glaça.

– Inglethorpe aussi était défiguré, précisa Sherlock, tandis que son interlocuteur enfouissait son visage entre ses mains. Résultat : Beresford a retiré son uniforme et enfilé celui de son supérieur.

Mon ami prit une profonde inspiration puis continua.

– Quand son cousin Timothy l'a reconnu, seule personne de l'hôpital de campagne qui avait les moyens de le faire, Benjamin lui a dévoilé son plan en le suppliant de n'en parler à personne. « Si tu révèles ma véritable identité aux autres, je serai bon pour le peloton d'exécution ! » lui a-t-il dit – ou quelque chose d'approchant...

Lentement, le visage encore caché dans ses grandes mains noueuses, l'imposteur opina.

– La décision était prise : Benjamin Beresford se glisserait dans la peau de Lord Inglethorpe, un homme sur le compte duquel il en savait long, dont le fait que ses parents étaient morts et qu'il n'avait ni femme ni frère ou sœur. Les domestiques et la famille éloignée le trouveraient profondément changé, certes, mais après ce qu'il avait vécu et ses blessures au visage, ils ne s'en étonneraient pas. Quant au paisible et dévoué Timothy, il s'est trouvé confronté à une décision terrible ; mais, sachant que la désertion était punie de mort, il a accepté de se taire. Autrement dit, il a permis à Benjamin Beresford de rentrer au pays sous l'identité de Lord Inglethorpe et de s'installer à Ashfield Hall, village d'Hemyock, comté du Devon.

– Et après ? demanda Arsène, les yeux écarquillés. Que s'est-il passé ?

Notre ami haussa les épaules.

– Ce plan osé, voire complètement fou... a fonctionné. Mettant à profit les confidences que lui avait faites le vrai Inglethorpe, Benjamin a traversé une longue période de convalescence solitaire, jusqu'à pouvoir se faire accepter sans difficulté tant par sa famille que par la population locale. Seul « incident de parcours », la

réaction du pauvre Millsap, vieux serviteur devenu le gardien d'Ashfield Hall. Lui seul s'est aperçu que l'homme revenu de Crimée n'était pas le maître qu'il avait toujours connu, mais un imposteur. Et il l'a payé de sa vie.

– Une vraie tête de mule, commenta Benjamin Beresford d'une voix basse et rauque qui semblait venir du fin fond de l'enfer. Je ne l'aurais pas tué s'il ne m'y avait pas obligé.

– Obligé, dites-vous ? répéta Holmes. J'imagine que vous allez soutenir qu'il en est allé de même avec votre cousin qui, après la guerre, n'aurait pas pu ouvrir son cabinet sans l'argent provenant des fonds d'Inglethorpe, que vous avez mis à sa disposition. Et pourtant, votre secret a très vite inspiré de gros remords à Timothy. Remords qui se sont transformés en véritable obsession quand sa femme est morte, il y a un ou deux ans de cela. Il ne pouvait se débarrasser de l'idée que ce triste événement était son châtiment pour les fautes qu'il avait commises. Son esprit est devenu de plus en plus fragile, et il a fini par penser que la seule manière d'échapper à un destin maudit était de tout avouer, autrement dit que lui et vous confessiez ce que vous aviez fait.

Beresford rouvrit les yeux et fit coulisser son regard des deux policiers qui lui avaient parlé à l'agent, puis à Sherlock. Ce faisant, un sourire un peu fou se peignit sur ses lèvres.

– Comment as-tu appris toutes ces choses, gamin ? demanda-t-il. Serais-tu une sorte de devin ou l'une de ces personnes qui parlent aux esprits ?

– Rien de tout cela, Beresford, répondit sèchement l'inspecteur Davis. Ce jeune homme nous a livré une information qui nous a incités à regarder de plus près les papiers entassés dans les tiroirs du bureau de Neele. Ceux-ci contenaient plusieurs pages de notes retraçant certaines parties de cette histoire. Comme le clerc avait

pris soin de changer les noms ou de les remplacer par des initiales, nous avons d'abord cru qu'il s'agissait d'idées pour un roman. Mais une fois rétablis les noms d'origine, tout est devenu effroyablement clair.

Quand l'inspecteur eut fini, Sherlock reprit la parole.

– La suite est facile à deviner : quand Benjamin a compris que l'idée fixe de Timothy lui faisait courir un énorme risque, il s'est rendu à Londres, officiellement pour inviter Lady Westmacott à sa partie de chasse. En réalité, il venait pour tout autre chose : faire en sorte que son cousin ne parle jamais, autrement dit pour l'assassiner.

– Le malheureux avait perdu le nord... plaida Benjamin Beresford en basculant la tête en arrière.

– Possible... reconnut Sherlock. Mais sa mort n'a rien résolu. À votre insu, votre cousin avait rédigé une lettre d'aveux qu'il a confiée à Nathaniel Neele, connu quelques mois plus tôt dans un pub, en le priant de la remettre à ses patrons, qui étaient notaires. Mais quand, tout comme nous, Neele a lu dans le journal que Timothy avait été assassiné, il a eu la malencontreuse idée d'essayer de vous faire chanter. Renonçant à transmettre la lettre à ses employeurs, il l'a gardée pour lui. Cela étant, il n'était qu'un modeste employé et n'avait dans sa manche que les confidences d'un homme tourmenté – sain d'esprit ou pas, Nathaniel Neele n'aurait pu en jurer. Avant de s'attaquer à un lord, qui pouvait avoir des amis très puissants, il a décidé de passer quelques jours à Hemyock pour tâter le terrain. Et quand il a commencé à croire que la partie était gagnée, c'est lui qui s'est fait piéger, victime d'un adversaire bien plus malin que lui.

– C'est vrai, admit Benjamin Beresford avec un calme exemplaire.

Le visage aussi inexpressif que celui d'une statue, il parlait désormais comme si cette histoire ne le concernait pas.

– C'est moi qui ai tué le poltron assoiffé d'argent dénommé Nathaniel Neele. De mes propres mains, pendant la chasse au renard, puis j'ai demandé à Lemon de faire disparaître son corps dans le puits des Sorcières. Mais c'était encore trop compliqué pour ce pauvre imbécile...

– Ce qui vous a « obligé » à vous débarrasser aussi de votre domestique, d'abord en essayant de l'empoisonner à la cantharidine, puis, quand le risque qu'il craque et vous compromette est devenu trop grand, en le poussant à s'introduire chez M. Ralston, dont vous connaissez parfaitement la passion pour les armes... finit d'exposer Sherlock.

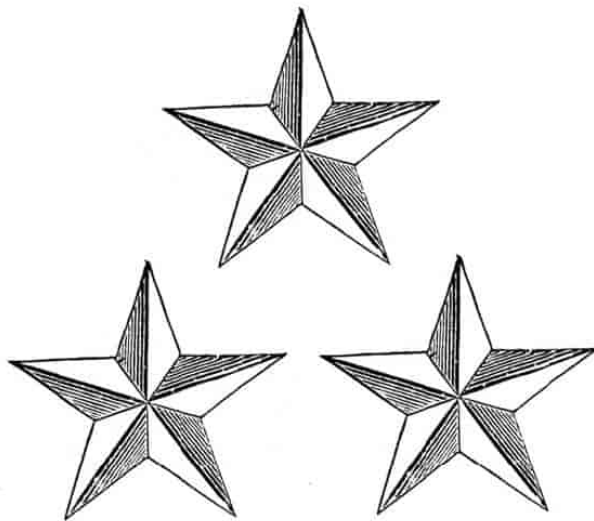
Sur ces mots, l'inspecteur eut un geste agacé qui nous fit comprendre combien il en avait assez de la présence du suspect et de l'abominable halo de mort qui semblait l'entourer. Sur un signe de sa part, son adjoint sortit de sa poche de lourdes menottes brunâtres et, cessant un instant de tenir Beresford en joue, emprisonna ses poignets.

L'homme entravé se leva lentement, puis, avant de se laisser emmener par le sergent Murdoch, se tourna vers moi. Ce que je venais d'entendre m'avait tellement secouée que je ne pouvais m'empêcher de le regarder, les yeux écarquillés et les poings serrés à m'en faire blanchir les jointures.

– Cesse de me fixer comme ça ! me lança-t-il d'un ton mi-agacé, mi-suppliant. Au fond, n'est-ce pas ce que nous disions ? J'ai eu une seconde chance... et je m'y suis accroché de toutes mes forces. Avant de me juger, jeune demoiselle, attends de connaître un peu mieux cette chose répugnante qu'est la vie !

Sur ces mots, Benjamin Beresford se tut, et les policiers l'entraînèrent hors du salon.

Au-delà de l'abîme



Certaines histoires sont empreintes d'une telle noirceur et inspirent une telle horreur que la seule réaction possible pour ceux dont le cœur recèle encore un soupçon d'humanité est de détourner les yeux en quête d'un rayon de lumière. C'est exactement ce que je ressentis après avoir entendu les effroyables révélations de l'homme que je m'étais habituée à appeler « Lord Inglethorpe ».

À peine sortie d'Ashfield Hall, je me mis à passer en revue, avec une frénésie assez étonnante, les plaisirs petits et grands qui m'attendaient dans le proche avenir : notre retour à la maison, les dîners avec Papa, mes cours de chant avec Mlle Langtry, mes

rendez-vous avec Sherlock et Arsène à la *Shackleton Coffee House*, le prochain roman que je me ferais conseiller par M. Nelson, etc. Comme si le fait de penser à la vie de tous les jours pouvait me faire oublier le sombre abîme que j'avais entrevu en plongeant les yeux dans ceux de Benjamin Beresford.

Mes amis me raccompagnèrent chez M. Ralston, où mon père m'attendait avec impatience et une certaine inquiétude. La nouvelle de l'arrestation du véritable assassin s'était répandue comme une traînée de poudre, et le village entier était en effervescence. Déjà, de nombreuses histoires couraient sur le compte du faux aristocrate, des plus véridiques aux plus farfelues, voire délirantes.

Leopold, qui avant même ce déconcertant épilogue était très pressé de rentrer à Londres, donnait l'impression de ne plus tenir en place. Mais quand il découvrit l'expression de mon visage, il comprit qu'après cette éprouvante matinée j'avais impérativement besoin de retrouver un peu de calme. Une fois de plus, il décida donc de prendre son mal en patience et obtint de notre hôte que Sherlock et Lupin mangent un morceau avec nous avant notre départ.

M. Ralston, pour sa part, n'arrivait pas encore à se faire à l'idée que l'homme qui avait occupé le centre de son petit monde rural, jusque-là si paisible, fût un imposteur doublé d'un assassin. Le malheureux ne cessait de secouer la tête, et, quand enfin il semblait sur le point de dire quelque chose, il baissait les yeux et poussait un grand soupir. Pour lui, c'était littéralement la fin de tout.

Nous déjeunâmes sur le pouce, dans une atmosphère aussi silencieuse qu'irréelle. Puis, aussi prestement que la politesse le permettait, nous saluâmes notre hôte et sautâmes dans une calèche qui nous mena au plus vite à la gare.

Mon père et M. Nelson s'assirent dans la salle d'attente. Comme il restait quelques minutes avant l'arrivée de notre train, je renonçai à

les suivre pour échanger quelques mots rien qu'avec mes amis.

Dès que nous fûmes seuls, Arsène sortit quelque chose de sa poche et me le lança.

Instinctivement, je l'attrapai : il s'agissait de la petite chouette que Holmes avait utilisée pour dévoiler la supercherie de Beresford.

– Ces quelques jours de vacances ont été fort plaisants, mademoiselle Adler ! Dès lors, nous ne pouvions songer à repartir sans emporter un souvenir ! plaisanta Lupin.

– Avec ou sans chouette, je ne suis pas près d'oublier ce séjour ! répondis-je en plongeant le bibelot dans ma poche.

– Moi non plus... renchérit Sherlock. Des jours où l'ennui semblait banni de ce bas monde, et où chaque heure apportait son content de découvertes, plus excitantes les unes que les autres...

Notre ami conclut sa tirade par un léger soupir. À l'évidence, l'idée de se retrouver chez lui sans rien pour stimuler son esprit ne l'enchantait guère.

– À propos de découvertes... reprit Lupin. Une chose m'échappe : quel a été le rôle exact du pauvre Lemon dans cette histoire ?

Les mains croisées dans le dos, Sherlock hocha la tête.

– Un bien mauvais rôle, je le crains, répondit-il au bout d'un instant. Sachant que le malheureux avait des dettes de jeu, Benjamin Beresford pouvait tout lui demander, notamment de lui servir de complice. C'est pour cette raison que Lemon s'est déguisé en paysan et a jeté le corps de Neele au fond du puits. Mais comme il n'était pas un criminel, la rencontre accidentelle avec Irene, puis la découverte du cadavre de Neele l'ont plongé dans la panique. Quand Beresford a compris que les bonnes paroles ne suffiraient pas à le rassurer, il a décidé d'éliminer celui qui, à ses yeux, constituait la dernière menace à l'ambitieux et presque parfait

mensonge qu'il avait élaboré. À cette fin, notre imposteur s'est de nouveau rendu à Londres pour gagner un endroit où il était sûr de pouvoir se procurer du poison sans être tenu de s'expliquer, à savoir le cabinet médical de son cousin. Il y a dérobé un flacon de cantharidine, qu'il a utilisé pour intoxiquer son valet. Puis, voyant que la substance ne produisait pas l'effet désiré, Beresford, en terrible manipulateur qu'il était, a fait croire à Lemon qu'il n'existait pour lui qu'un seul et unique moyen de s'en sortir : faire disparaître la seule personne qui l'avait vu le matin du crime, à savoir... Irene Adler, qui logeait chez Clarence Ralston.

Ce disant, Sherlock pointa l'index vers moi.

Je tressaillis.

– Tu... tu veux dire que... murmurai-je, secouée.

– D'après moi, tu ne courais aucun risque, s'empressa d'ajouter Holmes en me souriant. Beresford savait parfaitement que, ce soir-là, Ralston et ses domestiques monteraient la garde, le fusil en bandoulière. Cruel comme il l'était, il s'est contenté de pousser Lemon dans un piège mortel...

L'explication de Sherlock Holmes m'inspirait une confiance absolue, mais, l'espace d'un instant, je me demandai si notre farouche esprit d'aventure n'était pas sur le point de nous faire franchir une limite fondamentale, celle au-delà de laquelle nos vies n'étaient plus protégées.

Soudain, le train arriva et, quand la locomotive siffla, tous mes doutes et interrogations gênantes s'envolèrent.

Table des matières

Titre

Copyright

- 1 - Journées grises
- 2 - Deux ombres dans la brume
- 3 - Un départ peu enthousiasmant
- 4 - Deux livres pour un voyage
- 5 - Direction : le Devon
- 6 - Un homme soporifique
- 7 - La chasse au renard
- 8 - Une promenade mouvementée
- 9 - Soirée à Ashfield Hall
- 10 - Le client disparu
- 11 - Un message urgent
- 12 - La chambre numéro 5
- 13 - Le puits des Sorcières
- 14 - Un village en effervescence

15 - Une anecdote amusante

16 - Une maigre récolte

17 - Surprise au cœur d'un bois

18 - Un pavé dans la mare

19 - Une hallucination ou presque

20 - L'enquête londonienne

21 - Devant les bastions de Sébastopol

22 - Au-delà de l'abîme